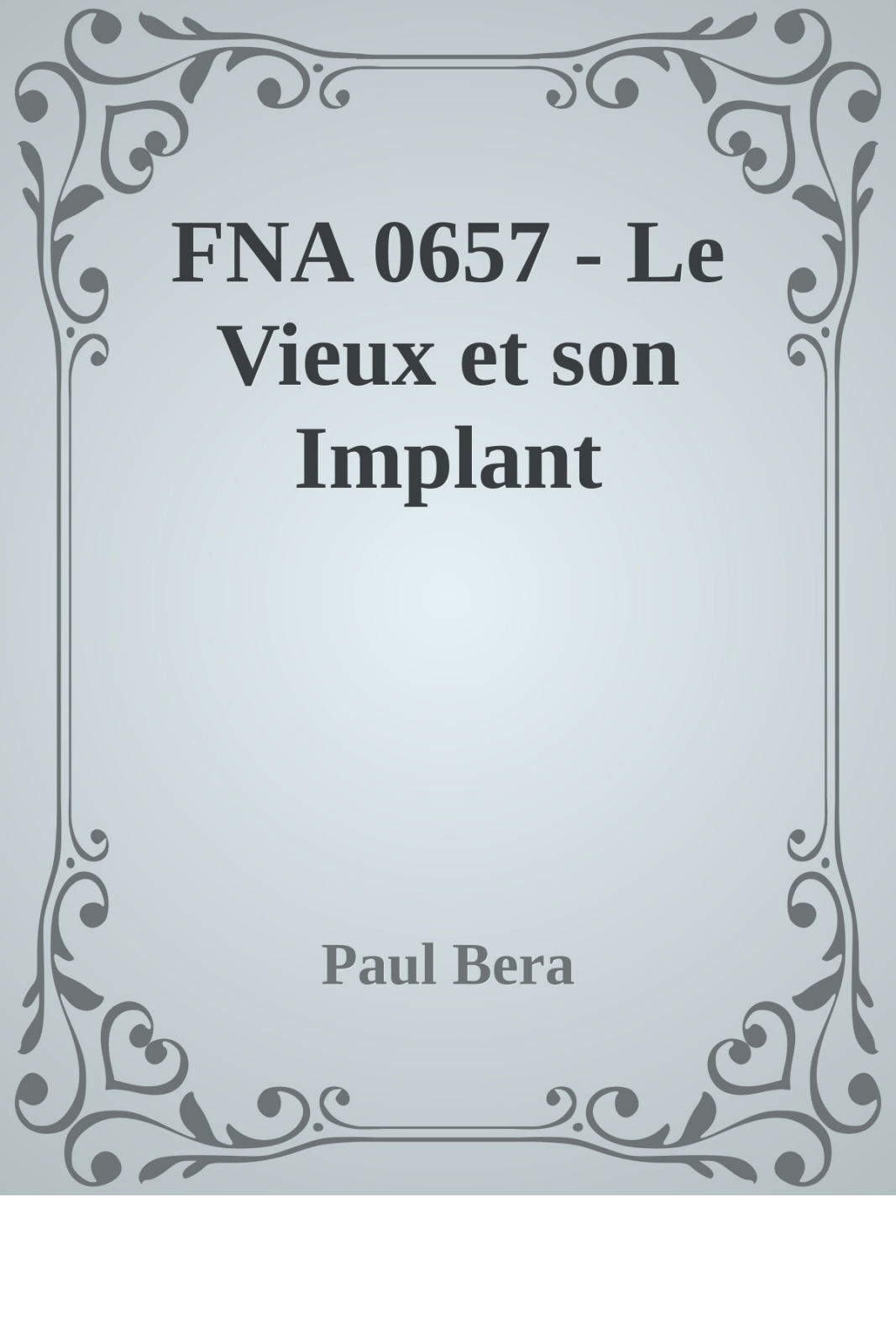


A decorative border with symmetrical floral and scrollwork patterns in a dark gray color, framing the central text.

FNA 0657 - Le Vieux et son Implant

Paul Bera

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION



FICTION

Paul BERA

LE VIEUX ET SON IMPLANT



fleuve noir

**LE VIEUX
ET
SON IMPLANT**

PAUL BÉRA LE VIEUX ET SON IMPLANT

roman inédit

COLLECTION « ANTICIPATION »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR
69, Bd Saint-Marcel - PARIS XIII^e

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, au termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1^{er} de l'Article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

© 1975, « Éditions Fleuve Noir », Paris.
Reproduction et traduction, même partielles,
interdites. Tous droits réservés pour tous pays,
y compris l'U.R.S.S. et les pays Scandinaves.

PREMIÈRE PARTIE

LA QUÊTE

I

Il la regardait, très droit, très maigre, un ironique sourire aux lèvres, appuyé sur sa canne. Il ne s'était certainement pas rasé de toute la semaine : la barbe lui mangeait le visage.

Quel âge ? Apparemment, quatre-vingts ans. Un âge intéressant, surtout pour les filles, quand on ne voulait pas que le Vieux vous importune... du moins pas trop souvent. Mais aussi un âge périlleux car lorsque le Vieux mourait on se retrouvait à l'abandon. Et pour en trouver un autre !...

Pourtant, Laura était dans un tel état de faiblesse qu'elle était prête à courir ce risque. Si ce Vieux-là mourait, elle en chercherait un autre avec désespoir. Mais entre-temps elle aurait repris des forces. D'ailleurs, quatre-vingts ans, ce n'était pas très inquiétant. Les Humains vivaient plus longtemps depuis que la Maladie s'était abattue sur la Terre.

Oui, ils vivaient longtemps... ou bien ils mouraient jeunes. À l'âge de Laura... De toute façon, les Jeunes ne pouvaient plus se passer des Vieux. Et cela avait tout changé. Tout.

— Tu as envie de moi, non ? fit-il, sardonique. Sa voix était sèche, grinçante. Une voix d'égoïste.

En lui-même, le Vieux jubilait. Laura baissa la tête :

— Vous êtes un Solitaire, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, grogna-t-il. Et vous pouvez tous crever avant que je vous aide, les Jeunes ! Que vous creviez ! Que tous les Humains crèvent ! Que cette nom de Dieu de vie impossible disparaisse sur Terre ! Moi, je m'en fous. J'en ai pour combien ? Deux ? Cinq ? Dix ans ?

Il brandissait sa canne et il se radoucissait un peu en constatant que la toute jeune femme s'était levée et se tenait, attentive à ses gestes, derrière le bloc rocheux sur lequel elle était assise auparavant. Sa faiblesse était telle qu'elle se sentait incapable d'échapper aux coups du Vieux... et les Solitaires tuaient, chacun le savait. Elle tremblait.

— Ton nom ? demanda-t-il.

— Laura.

— Quel âge ?

— Un peu plus de seize ans.

— Il y a longtemps que tu quêtes ?

Tête basse, elle murmura :

— C'est le troisième jour.

Les blancs sourcils du Vieux se relevèrent :

— Trois jours ? Mais alors tu es à bout ?

— Oui, avoua-t-elle.

Il se mit à rire. Elle en avait souvent entendu, de ces rires de Vieux, cassés, chevrotants, et emplis de la joie du triomphe. Ils tenaient l'Humanité tout entière entre leurs mains ! Revanche de l'opprimé sur l'opresseur. Où était-elle, cette époque dont parlaient les Légendes, cette époque où l'on laissait agoniser les vieillards avec des pensions qui n'étaient que des charités dédaigneuses, dans des chambres sans feu ou dans des maisons de retraite où ils se sentaient encasernés ?

Oh ! certes, ils l'avaient prise, leur revanche, depuis que la Maladie s'était abattue sur la planète ! Ils...

Laura cessa de penser à ça, parce que le Solitaire se rapprochait d'elle, la canne au poing. Elle ferma les yeux. Incapable de fuir. Trop lasse. Plus possible de faire un pas. La Maladie la rongait.

Peut-être éviterait-elle le premier coup, mais le Solitaire finirait par l'abattre. Tant pis. Autant cette mort que l'autre.

La canne frappa le rocher, tout près d'elle.

— Tu as peur, petite Laura ? demanda le Vieux.

Elle soupira :

— Oui...

Puis, lamentable :

— Pourquoi allez-vous me tuer ?

— Je ne suis pas un tueur, répondit-il avec une sorte de noblesse. Je n'ignore pas que la plupart des Solitaires haïssent les Jeunes. Je ne les hais ni ne les aime. Je les ignore. Pour moi, ils n'existent pas. Cette façon de vivre en symbiose me répugne.

— Pourtant, vous avez été jeune aussi, objecta Laura.

De sa canne, il frappa de nouveau le rocher, mais avec colère cette fois.

— Oui, j'ai été jeune ! Oui, j'ai vécu en symbiose... sans quoi, serais-je là ? Mais je n'ai conservé qu'un profond dégoût pour cette parodie d'existence. C'est pourquoi, dès que l'âge m'a permis de rompre l'attache, je me suis juré de ne jamais céder. Vous pouvez tous crever avant que je vous aide ! Pour faire de vous d'autres Vieux qui erreront sans but jusqu'à la mort, entraînant leur jeune parasite et l'empêchant de vivre sa vie propre ?

Sa voix devenait rauque.

— Jeune ? Oui, je l'ai été. Évidemment ! Et je n'avais qu'un seul désir : vivre. Je n'entends pas par là ce qui te préoccupe pour l'instant, Laura. J'aurais voulu quitter notre maison, fuir n'importe où, me débrouiller par mes propres moyens... Vivre, quoi ! Vivre, et non pas végéter ! Au lieu de ça, mon Vieux est tombé infirme, à demi paralysé... Il n'avait jamais été très affectueux, et peut-être l'aurais-je

abandonné...

Laura eut un léger rire amusé.

— Il ne serait pas resté seul pendant longtemps, murmura-t-elle. Avec tous ceux qui cherchent...

— Oui, reprit le Vieux. Mais moi, que serais-je devenu ? En deux, trois jours, est-ce qu'on peut trouver un autre Support ?

— Peut-être, fit Laura avec espoir.

Un éclair avait brillé dans ses yeux. Oui, peut-être avait-elle encore une petite, une toute petite chance. C'est si rare de rencontrer un Solitaire inoffensif ! Elle s'assit de nouveau près de la canne qui continuait à battre le rocher.

— Et c'est pour ça que vous allez me tuer ? demanda-t-elle doucement. Parce que vous avez conscience d'avoir raté votre vie ?

Il fut saisi au point qu'il glissa sa canne sous son bras.

— Je ne suis pas un tueur ! gronda-t-il.

— Vous l'êtes, répliqua-t-elle. Vous pouvez me sauver, au moins provisoirement, et vous refusez de le faire. Donc, vous me tuez. Il n'y a pourtant aucun danger pour vous !

Comme il ne répondait pas, elle cria à voix basse, farouche :

— Vous le savez bien, que je vais mourir et que vous pouvez me sauver !

Il la regardait avec attention. Elle était très belle, avec son visage émacié et ses yeux qui flambaient de colère.

« Si je l'avais rencontrée plus tôt, pensa-t-il, peut-être... Oui, vingt ans plus tôt... Je ne serais pas un Solitaire. Et je l'aurais défendue contre tous ! » Puis il secoua la tête. Quelle folie ! Vingt ans plus tôt, Laura n'était même pas née. Dommage. Des filles comme elle, il n'en avait jamais vu. Il est vrai qu'il y avait si peu de femmes sur la planète depuis la Maladie ! Normal : dans les bagarres à mort où l'on se disputait un Vieux disponible, elles ne faisaient pas le poids. Le mâle était presque toujours gagnant.

— Je suis trop vieux, Laura, dit-il.

— Pensez-vous !

— Trop vieux. Incapable de changer mes habitudes... de te défendre... Cependant, il est une chose que je peux faire en effet...

Il avait honte de sa faiblesse. Mais elle était si jolie ! Il s'assit près d'elle, passa son vieux bras décharné sous les aisselles de la jeune femme.

— Je peux te donner deux ou trois jours de plus, Laura...

Elle cria « Merci ! » et lui embrassa l'épaule.

— Mais tu vas me raconter, reprit-il, comment tu as perdu ton appui, pourquoi tu rôdes seule, sans Support.

Elle hésita puis se dit que, à l'âge qu'il avait, on se laissait facilement influencer. S'il pleurait, elle serait sauvée : il ne refuserait

pas de la garder définitivement... du moins jusqu'à la mort de l'un d'eux.

Alors elle raconta, à voix basse, pendant que son jeune corps renaissait à la Vie grâce au contact du Vieux.

II

Le récit de Laura

Je commençais à expliquer que Mathus et moi nous arrachions quelques pommes de terre dans le champ pour le repas du soir, mais le Solitaire fit « Tss ! Tss ! » et ajouta : « Nous avons le temps. Raconte-moi tout depuis le commencement. »

Une bouffée d'espoir monta en moi. J'allais l'apitoyer ! Il me garderait près de lui ! J'avais trouvé un Support !

Alors, je lui contai ma jeunesse... du moins ce que ma mémoire en avait retenu. Avant Mathus (j'étais toute petite) il y en avait eu un autre... Mais d'abord ceci : ma mère m'avait gardée près d'elle le plus longtemps possible et durant tout ce temps-là j'avais puisé la force de vivre dans son vieux protecteur. Son Support. Mais celui-ci, selon la coutume, m'avait abandonnée au hasard dès qu'il avait senti qu'il ne pouvait entretenir deux Vies : celle de ma mère et la mienne.

Était-il mon père ? Je le pense, sans certitude. Les réactions des Vieux sont imprévisibles. Certains sont d'une farouche chasteté. De toute façon, il faut bien que les Jeunes paient « en nature » la Vie que leur accordent les Vieux. C'est la Loi.

Bref, avant Mathus il y avait eu un autre dont j'ai oublié le nom. J'étais trop petite. Par quel miracle s'était-il attaché à moi quand je n'avais que deux ans, je ne sais. Il est très rare que les Vieux acceptent des bébés, surtout quand il s'agit d'une fille.

La raison en est simple : quand le Vieux n'a plus la force de protéger son compagnon, les Quêteurs attaquent. Ils tuent le Jeune, puis se battent entre eux. Le survivant prend la place du disparu. Cela ne fait pas l'affaire du Vieux, car on ne vit pas ensemble pendant des années sans que s'établisse une certaine affection. Et comme les filles, physiquement mal armées pour résister à l'assaut d'un Quêteur mâle, sont vaincues chaque fois, le Vieux se retrouve avec un Jeune dont il ignore tout.

Je devais avoir six ans quand Mathus m'attacha à lui. Plus tard, il m'expliqua, de sa voix tranquille et rassurante, qu'il avait été obligé de m'emporter parce que mon Support agonisait et ne pouvait plus me protéger. Je me demande encore si c'était vrai. Jamais je n'ai entendu parler d'un Vieux qui décide de sauver une fille de six ans.

D'après ce qu'il racontait en dormant, j'ai cru comprendre. Au début de sa vieillesse, il avait accepté une femme jeune, de laquelle il avait

eu un enfant. La femme était morte. J'ignore dans quelles circonstances. Quand il en parlait en rêvant, il criait : « Non, non ! Ne la tuez pas ! »

Et il avait gardé sa fille. Celle-ci avait été tuée à six ans par un jeune Quêteur qui désirait prendre sa place. Mathus avait tué le Quêteur. C'était son droit. Il avait alors vécu pendant quelques mois en Solitaire... jusqu'au jour où il m'avait rencontrée.

Je me demande encore s'il n'a pas tué l'autre, le Vieux dont j'ai oublié le nom. Un jour, je lui ai posé la question. Il est devenu tout pâle et a murmuré :

— Tu es folle, Laura !

Non, je n'étais pas folle. Il regrettait sa fille, mais il était heureux parce que je ne l'étais pas. Est-ce qu'il aurait eu le courage de coucher avec sa fille ? C'était un tendre, il était donc bourré de scrupules.

.
— . —
.

J'en étais là et, reprise par mes souvenirs, j'avais oublié le Solitaire quand il grogna, près de moi :

— Quel âge avais-tu quand il t'a possédée ?

Je le regardai, soudain ramenée dans le présent. Il avait fermé les yeux. Peut-être se souvenait-il, lui aussi...

— J'avais treize ans, murmurai-je.

— Ah, bien !...

Je savais ce que signifiait ce « ah, bien ! ». D'autres Vieux avaient attendu beaucoup moins longtemps pour s'occuper de l'éducation sexuelle de leur Implant, fille ou garçon. Mais Mathus était bourré de scrupules, n'est-ce pas ?

— C'était un brave homme, dit encore le Solitaire.

Puis il exigea avec impatience :

— Ensuite ?

Avant de reprendre, je regardai autour de nous avec méfiance. On ne sait jamais si quelque Quêteur ne vous épie pas et n'attend pas le moment où la joie d'être près d'un Support vous fait oublier tout le reste.

Nous nous trouvions à flanc de colline, et le rocher sur lequel nous étions assis était parfaitement isolé. Autour de nous, le terrain était nu jusqu'à vingt ou trente pas. Par précaution, je glissai ma main à ma ceinture pour vérifier une je portais toujours mon couteau. Il m'avait déjà servi plusieurs fois, dont l'une contre un Solitaire qui m'attaquait alors que Mathus était trop loin pour intervenir.

Le couteau était bien là. Cela me réchauffa le cœur, d'autant plus que, grâce au Vieux qui me serrait contre lui, la Vie revenait en moi.

— Ensuite ? répéta-t-il.

Puis il secoua la tête et me demanda :

— Tu n'as jamais eu d'enfant encore ?

— Non.

Il soupira :

— Tant mieux ! Et le ciel veuille que tu n'en aies jamais.

Je ne répondais rien. Il ricana et fit :

— Je parie que tu en voudrais un ?

— Pas tout de suite, avouai-je. Mais plus tard... Son rire ressemblait au ruissellement des galets quand la rivière est en crue.

— Un enfant ! dit-il avec mépris... Pour quoi faire ? Tu sais bien que tu ne pourras l'élever que jusqu'à deux ou trois ans, pas davantage. Ton Support, après cela, ne pourrait vous maintenir en vie tous deux. Il lui faudra choisir : ou la femme, ou l'enfant. Et comme la femme est jeune et jolie...

— Taisez-vous ! murmurai-je, éperdue.

Mais je savais qu'il ne mentait pas, et que si les Humains étaient peu nombreux, c'était parce que les Vieux choisissaient presque toujours la femme plutôt que l'enfant. Heureusement, il y avait les Refuges-mais si rares ! J'en avais entendu parler sans trop savoir ce que c'était.

— Soit, dit-il enfin. N'en parlons plus. Continue.

.
- -
.

Donc, je vivais avec Mathus, mon Support.

Peut-être convient-il que j'explique pourquoi, d'après les Légendes, un Jeune ne peut vivre sans un Support, c'est-à-dire sans un Vieux. Cela a commencé voilà bien, bien longtemps. Certains prétendent que la Maladie a suivi une extraordinaire chute de météorites. D'autres parlent de la chevelure d'une comète.

Oui, je sais ce qu'est une météorite, ce qu'est une comète. La plupart des Vieux apprennent à lire et à écrire à leur Implant, et ils y ont grand mérite car enfin ils n'ont pas besoin de nous alors que nous ne pouvons nous passer d'eux. Et des livres, on en trouve parfois, quand ils ont été protégés des atteintes du temps.

Bref, la Maladie s'est abattue sur la Terre. Elle a tué des millions, peut-être des milliards d'humains en quelques jours. Rien que des Jeunes. Quand je dis « Jeunes », il n'y a bien sûr pas de limite bien déterminée. Certains y échappaient à trente-cinq ans, d'autres en mouraient à quarante-cinq. Je suppose que c'est l'âge de l'organisme qui compte, pas le nombre d'années.

On mit longtemps à remarquer que seuls s'en tiraient ceux ou celles qui vivaient près d'un vieillard. Un vieil homme ou une vieille femme,

car à cette époque-là il y avait encore beaucoup de vieilles femmes. De nos jours, très peu : je n'en connais qu'une !

C'est alors que je ne sais quel savant, dans la confusion qui suivit, émit l'hypothèse suivante : la Maladie n'en était pas une. Une Forme de Vie étrangère à notre système solaire venait de faire son apparition et s'était fixée sur nos organismes. Mais cette Forme de Vie était double. D'une part elle se fixait sur les jeunes organismes, d'autre part sur les vieux. Et l'une de ces deux manifestations ne pouvait vivre qu'en symbiose avec l'autre.

Admettons qu'il s'agisse de virus. L'un contaminait uniquement les vieillards, sans qu'aucune réaction se manifeste chez ceux-ci. L'autre ne se fixait que sur les jeunes, mais se montrait particulièrement virulente et buvait l'énergie de l'être humain tant qu'elle n'était pas en contact avec la première.

Dès que cette condition était réalisée, les Jeunes vivaient normalement, mais en une sorte de symbiose avec les Vieux – comme les deux virus. C'est tout. Un Jeune ne pouvait espérer vivre plus de deux ou trois jours sans le contact d'un Vieux. Et dès qu'il s'éloignait de celui-ci, ses forces déclinaient très vite.

Pourquoi n'avait-on pas réagi ? On avait peut-être tenté de le faire, dans des laboratoires privés d'électricité et de chauffage, où des Jeunes dont les forces s'épuisaient s'affairaient devant des éprouvettes. Cela dura pendant quarante-huit heures, et puis... Plus de Jeunes. Et comme les Vieux n'avaient plus droit, depuis bien longtemps, à poursuivre leurs recherches, il n'y eut plus personne.

D'ailleurs, tout manquait ! À cette époque-là, d'après les Légendes, on avait glissé peu à peu vers une civilisation de Jeunes. J'imagine difficilement ce que cela pouvait être puisque les Vieux nous maintiennent en vie, mais il paraît que tous les « secteurs de l'économie » (il y avait alors des usines où l'on fabriquait de tout en grande quantité) avaient été confiés à des Jeunes.

Et ceux-ci étaient morts comme des mouches ! Les Vieux avaient tenté de prendre la relève... ça n'avait duré que pendant quelques années. Parce qu'on n'avait pas encore compris la nécessité de la symbiose, et que, je le répète, les Jeunes étaient morts comme des mouches.



Quand je parle de mouches, ça me rappelle l'horreur des étés lorsque j'étais avec Mathus. Nous habitions dans la plaine, une petite maison isolée (c'est sans doute pour cela que je vis encore) et les bas-fonds, autrefois cultivés, s'étaient transformés en marécages.

Mathus prétendait que cela provenait de ce qu'un barrage, sur la rivière, s'était rompu. Et il n'y avait bien, sûr personne pour le réparer.

Bref, nous habitions près d'un marécage. Pendant toute la saison chaude, nous étions assaillis par les mouches et les moustiques. Mathus en devenait fou furieux. Pour moi, surtout, parce qu'avec sa peau de Vieux il les sentait à peine.

Certes, il y avait de fins grillages aux fenêtres, mais depuis le temps ils étaient mangés par la rouille. Et pour les remplacer, pas question. Pas une seule des « usines » d'autrefois ne fonctionnait. Quand on avait besoin de ferraille, on se débrouillait en choisissant dans quelque maison abandonnée, mais depuis le temps que ça durait on ne trouvait plus grand-chose !

Nous ne manquions de rien d'essentiel. Mathus se débrouillait beaucoup mieux que bien d'autres Vieux. Je le savais parce que, parfois, nous rencontrions des voisins – enfin, des « presque voisins ». En particulier un Vieux et son Implant, côte à côte, le second prenant bien garde à ne pas trop s'écarter du premier... on ne sait jamais si quelque Quêteur n'attend pas, bien caché, afin de vous briser le crâne et de prendre votre place.

Il était beau, le garçon. Trop beau, presque féminin. Je savais qu'il avait envie de moi mais, tout compte fait, je préférais Mathus qui, lui, pouvait me protéger.

Nous disposions de légumes à volonté (la terre n'était plus à personne) et Mathus était sensationnel pour la pose des collets. Le gibier ne manquait pas – pas plus que les mouches. Il était tout à fait banal de voir des lapins boire dans la mare, à vingt pas de la maison.

III

Donc, ce jour-là (il n'y a même pas trois fois vingt-quatre heures !) Mathus avait décidé que nous irions à la Ville afin de récupérer du matériel. On pourrait imaginer que c'était folie, et que, depuis tant d'années, plus rien ne subsistait dans les maisons, pour la plupart en ruine.

Erreur. Il n'y avait jamais eu de « pillage organisé », sans doute parce que l'obligation de vivre en symbiose Jeune-Vieux avait empêché la formation de groupes. Comme les autres, je vivais sans amis Jeunes : j'avais bien trop peur qu'ils ne tentent de me prendre Mathus.

Quant aux Quêteurs, certes ils se rassemblaient parfois en bandes menaçantes mais comme ils ne vivaient que deux jours, trois au plus... pourquoi auraient-ils pillé les logis abandonnés ?

Il y avait bien longtemps, j'avais demandé naïvement à Mathus :

— Pourquoi ne vivons-nous pas à la Ville ? Pourquoi personne ne s'y est-il fixé ? Les maisons sont plus belles, plus confortables que les nôtres.

Il avait souri et m'avait attirée tendrement contre lui :

— Et comment vivrions-nous, Laura ? Il faudrait chaque jour sortir de la Ville et faire beaucoup de chemin pour atteindre un lopin de bonne terre cultivable. Sans compter que, comme nous ne pourrions pas surveiller nos légumes, on nous les volerait.

Très grave, il avait ajouté :

— Tous les livres le disent, Laura... L'homme des Villes est incapable d'assurer lui-même sa subsistance. Autrefois, des gens tels que nous lui apportaient sa nourriture et en échange il leur donnait des produits qu'il avait fabriqués, et qui parfois étaient très utiles. De nos jours, même si quelques-uns s'établissaient à la Ville, que diable pourraient-ils fabriquer ? Il n'y a plus ni énergie ni matières premières.

Ce que je comprenais mal, c'était pourquoi la « matière première » manquait. Dans les Livres des Anciens on fournissait des quantités d'explications techniques, et par exemple la façon de fabriquer du Fer avec un « minerai » extrait du sol. Pourquoi n'avait-on pas essayé de nouveau ? Pourquoi ne tissait-on plus des étoffes, sinon à la maison, le soir, au coin du feu, avec les fibres de certaines plantes que l'on cultivait avec un soin jaloux ? On parvenait ainsi à confectionner un tissu rêche et désagréable au toucher, mais pratiquement inusable.

J'avais posé la question à Mathus, un soir où je tissais patiemment avec une navette de bois, et il avait répondu :

— Je crois savoir que certains ont tenté de se grouper afin de réutiliser les techniques d'autrefois. Mais cela n'a jamais réussi, et ne réussira jamais.

— Pourquoi ?

Il m'avait alors saisie par les épaules et, dans un grondement :

— Parce que ce n'est pas possible, Laura ! La Maladie impose à tout groupe humain de comporter le même nombre de Jeunes et de Vieux.

— Oui. Eh bien ?

— Les Vieux sont plus près de la mort que les Jeunes, Laura. C'est eux, qui, logiquement, doivent disparaître les premiers. Or, dans un groupe tel que tu l'imagines, que se passe-t-il quand un Vieux meurt ? Son Implant n'a plus que deux jours à vivre, à moins qu'il ne se débarrasse d'un autre Jeune et qu'il ne prenne sa place. Mais...

Sa voix se brisait.

— Crois-tu que j'en accepterais un autre s'il venait de te tuer ? Je l'abattrais sans hésiter, Laura. Je le tuerais ! On ne vit pas ensemble pendant tant d'années sans s'attacher l'un à l'autre autrement que par la Maladie. N'est-ce pas vrai, Laura ?

— C'est vrai.

Oui, je savais que je pleurerais quand Mathus mourrait. Mais il n'en était pas encore là, droit comme un pin, solide comme un chêne. Hélas ! La mort n'a rien à voir avec l'apparence physique, j'aurais dû m'en souvenir.



Nous allions entrer dans la Ville sans avoir rencontré personne en chemin quand Mathus murmura :

— Ne te retourne pas. Un Quêteur nous suit.

Je pâlis un peu et je portai la main à mon couteau. Mathus eut un léger rire rassurant :

— Non, fit-il. Tant que je suis près de toi, laisse ton arme. Tu sais bien que je ne crains aucun de ces maudits chiens.

Je le regardai avec orgueil. C'était vrai, il ne craignait personne. Les rudes besognes qu'il s'était imposées (pour moi !) l'avaient pétri d'acier. Aucun des Jeunes que j'avais rencontrés ne possédait sa force et son endurance. Cent fois déjà il avait mis en fuite des Quêteurs qui cherchaient à m'abattre. D'ailleurs, je le rappelle, dès qu'un Jeune est privé de son Support ses forces déclinent très vite.

— Je suppose qu'il est seul, ajouta-t-il. Mais, par prudence, entrons dans une maison. Nous pourrions facilement nous y défendre.

À ses poings qui se serraient, je reconnus qu'il était en colère, et je me dis que le Quêteur qui nous suivait n'avait pas de chance. D'autant moins qu'il ne pouvait s'attaquer qu'à moi. Il ne pouvait s'en prendre à Mathus, puisqu'il avait besoin de Mathus pour survivre !

— Tiens, entre là, me dit mon compagnon.

La maison n'avait plus de porte ni de volets aux fenêtres et les vitres avaient disparu depuis beau temps, mais elle comportait deux étages. Nous avions déjà été attaqués dans la Ville, et je savais ce que Mathus pouvait faire grâce à un escalier : mettre en fuite plusieurs Quêteurs.

Aussitôt que nous fûmes à l'intérieur, il chercha du regard de tous côtés. Comme la plupart des Vieux, il ne se séparait jamais de sa canne, capable de briser d'un coup le crâne des Quêteurs, mais ceux-ci utilisaient de préférence des projectiles, peu désireux d'en venir au corps à corps. Bien entendu, c'était toujours moi qu'ils tentaient de lapider !

J'étais remarquablement agile, et jusqu'alors j'avais échappé aux grosses pierres qu'ils lançaient, mais Mathus tremblait pour moi. Aussi, dans de telles circonstances, se préoccupait-il de me fournir un bouclier improvisé. De bouclier, cette fois, il n'y en avait pas. À part des débris de verre et quelques résidus de planches pourries, la salle était vide.

— Montons, dit-il... Et prends garde aux marches.

Pourquoi cet avertissement ? Il aurait dû savoir que je prenais garde à tout. Le bois, d'ailleurs, n'avait pas trop souffert des outrages du temps. La rampe, bien sûr, n'offrait qu'un appui précaire, mais les marches étaient comme neuves. C'était de l'orme, épais de quatre à cinq centimètres. Je connaissais ce bois : Mathus en sciait autrefois, à l'époque où nous avions encore une bonne scie. La lame avait fini par se briser, et Mathus avait pleuré. Depuis, il débitait le bois avec une hachette.

Sur le palier, il eut un soupir de soulagement. Il entra dans une chambre en me recommandant de surveiller le rez-de-chaussée et il revint, souriant.

— Les fenêtres sont à plus de quatre mètres du sol, me dit-il. Ils ne pourront jamais se hisser jusque-là. D'ailleurs, il n'y a qu'un Quêteur, il n'osera pas nous attaquer.



À peine disait-il cela que je criai – un cri d'alarme, pas de peur. Le Quêteur était sur le seuil du rez-de-chaussée, les bras ballants, et il nous regardait.

C'était un garçon de vingt-deux à vingt-cinq ans, très brun, très

musclé, le regard vif. Mathus allait avoir du mal à se débarrasser de lui ! Heureusement qu'il semblait seul...

— Fous le camp ! hurla Mathus en brandissant sa canne.

— Te fâche pas, pépé, répondit l'autre. Faudra bien que tu t'habitues à moi avant longtemps...

Sa voix était traînante, et son accent menaçait. Il se tenait très droit dans l'encadrement de la porte. Je frissonnai. J'avais compris : il n'avait perdu son Support que depuis quelques heures, et possédait encore, pratiquement intact, tout son potentiel vital.

Il fit deux pas... Et j'eus à peine le temps de sauter de côté ! Son bras s'était levé, détendu... Quelque chose passa avec violence juste à la place où je me tenais. Cela heurta le mur et se brisa en une foule de fragments rouges : un morceau de brique.

Aussitôt, il en lança un autre, que j'évitai de justesse mais qui, lui, ne se brisa pas. C'est ce petit fait, si simple, qui causa notre malheur. Car Mathus, fou de colère, se pencha, ramassa le fragment de brique et le lança de toute sa force sur le Quêteur.

Malheureusement, dans l'excès de sa fureur, il avait pris quelques pas d'élan sur le palier si bien que, au moment où il lançait la brique, il dut, pour reprendre son équilibre, se cramponner à la rampe de l'escalier.

Celle-ci ne résista pas. Il tenta de se raccrocher à deux barreaux qui cédèrent... et il tomba. Je ne criai pas. Ce n'était pas très haut : trois mètres à peu près, et j'avais parfois vu tomber Mathus des arbres qu'il émondait. Il s'était toujours relevé, le sourire aux lèvres.

Le Quêteur s'exclama stupidement :

— Ben, mon vieux !

J'attendis un peu. Rien. Alors je commençai à m'inquiéter. J'appelai à mi-voix :

— Mathus ?

Le Quêteur, sur un ton maussade, me répondit :

— Pas la peine que tu attendes, ma belle. Il est tombé sur la tête, et c'est du carrelage.

Je tirai mon couteau et je commençai à descendre les marches. Il fut plus rapide que moi. Il tenait avant tout à savoir si Mathus pouvait lui être utile ! Je n'étais pas encore au pied de l'escalier que déjà il se penchait, soulevait la tête de Mathus. Il sifflota.

La tête de Mathus ! Horreur ! Du sang, du sang sur tout le visage... Une effroyable blessure au crâne, au-dessus de l'oreille.

J'arrivai près du Quêteur, et il vit mon couteau. Il haussa les épaules, me regarda avec hargne.

— Pas la peine, grogna-t-il. Je pourrais te tuer, mais à quoi ça servirait ? Il est mort.

Il ajouta :

— C'est bien ma veine !

Et il s'en alla, mains aux poches, en se dandinant. Quand je fus sûre que Mathus était mort, il avait disparu. Heureusement pour lui. Tout solide qu'il fût, je l'aurais égorgé.

·
— —

·

Je ne parvins même pas à traîner Mathus hors de la maison. D'ailleurs, à quoi bon ? Jamais je n'aurais eu la force de l'emporter hors de la Ville, de creuser une fosse et de l'ensevelir. C'était ainsi qu'on agissait autrefois, mais de notre temps ces pratiques-là ont été abandonnées... du moins par les Jeunes. Quand un Vieux meurt, son Implant ne dispose que de quelques heures pour découvrir un autre Support. En règle générale, il abandonne le Vieux au logis et il part au hasard.

C'est ce que je fis – mais Mathus n'était pas dans sa maison. Il allait pourrir dans celle d'un autre, et cela redoublait mon chagrin.

Voilà. Il va y avoir trois jours. Et depuis trois jours, je cherche... je cherche à ne pas mourir.

IV

Laura avait cessé de parler. Elle pleurait doucement. Peut-être était-ce surtout pour amadouer le Solitaire... Elle avait eu de l'affection pour Mathus, mais enfin les Vieux sont destinés à mourir.

Le Solitaire cessa de la serrer contre lui, retira son bras et se leva. Du bout de sa canne, il frappa le sol plusieurs fois, nerveux, probablement embarrassé.

— Eh bien, petite Laura, dit-il, te voilà de nouveau en bonne forme...

— Vous n'allez pas m'abandonner ! cria-t-elle à voix basse.

— Oh, si ! Oh, si ! bougonna-t-il. C'est un service à te rendre.

— Comment cela ?

— Tu ne pourras vivre seule avant une trentaine d'années... quand tu seras Vieille... si tu y arrives ! Je serai mort depuis longtemps. C'est dire que la situation dans laquelle tu te trouves se reproduira dans quelques mois. En outre, tu désires un enfant. Ne dis pas non, tu l'as avoué. Cet enfant, que tu auras d'un autre que moi, je ne l'aimerais pas... Et quand j'aurais à choisir entre toi et lui, je l'abandonnerais n'importe où. Non, petite Laura, s'il est écrit dans ton destin que tu peux t'en tirer, c'est maintenant ou jamais.

Elle ne s'était pas levée. Elle regardait le Solitaire avec horreur.

— Vous ne voulez pas ? cria-t-elle.

— Non, petite Laura.

— Vous n'êtes qu'un vieil égoïste ! Vous ne pensez qu'à vous !

— Oh non, Laura. Crois-tu que j'ignore que bientôt, l'âge, les infirmités... et si j'avais quelqu'un pour me soigner...

Il leva sa canne, furieux.

— Mais pas à ce prix ! Jamais ! Donner sa chance à un Jeune qui vivra comme moi une existence d'inquiétude et de passivité, et tout ça pour qu'il finisse comme moi, en Solitaire... ou comme ton Mathus ? Laura, on devrait tuer tous les enfants quand ils naissent, plutôt que de les abandonner à deux ans ou de les confier à un Refuge. De cette façon, il n'y aurait plus aucun humain sur Terre, et aucune créature sensée ne pourrait y voir ce que nous y voyons.

Avec colère, il tourna le dos et s'en fut. Laura le regardait, poings serrés. Ses forces étaient revenues, et elle se sentait capable de le tuer. Au couteau.

Le tuer ? Mais pourquoi ? Il lui avait rendu la vie... pour deux ou trois jours. Et tout ce qu'il venait de dire, eh bien... eh bien, c'était

vrai. Elle pensait de même. Si on l'avait tuée quand elle venait de naître, tout aurait été beaucoup plus simple. Parce qu'au fond, ça lui avait servi à quoi, de vivre jusqu'à seize ans avec Mathus ? En définitive, c'était zéro.

Coudes sur les genoux, tête dans les mains, elle se mit à pleurer.

V

Elle resta là pendant près d'une demi-heure, mais ce n'était pas par fatigue : c'était pour penser à Mathus. Le contact du Solitaire lui avait rendu toutes ses forces. Désormais elle pouvait reprendre sa Quête impossible. Oh, certes, impossible ! Car quoi qu'il advienne, elle avait décidé de n'attaquer aucun Jeune.

Amèrement, elle se dit qu'elle était une Quêteuse-sans-chances, qu'elle était condamnée, qu'elle ne rencontrerait jamais plus un Solitaire aussi généreux que celui qui venait de la quitter. Comme elle avait déjà mesuré sa capacité de résistance à la Maladie, elle savait qu'elle tiendrait pendant près de trois jours. Mais à la fin du troisième, fini. Plus de Laura.

Elle ne s'apitoyait d'ailleurs pas sur elle-même. Dans ce monde désorganisé, on avait oublié la notion de pitié. Elle jugeait naturel de mourir ainsi, puisqu'elle était assez sotte pour refuser de prendre la place d'un Jeune après l'avoir tué.

Ce n'était pourtant pas difficile en certaines circonstances : il suffisait de dénicher un Vieux dont l'Implant ne comptait qu'une dizaine d'années, ou moins encore. Se dissimuler de son mieux, attendre que le gosse s'écarte de son Support, et frapper.

Bien sûr, si l'on était plus astucieux que l'imbécile qui avait indirectement provoqué la mort de Mathus, il fallait que le Vieux n'assiste pas à la suppression de son Implant. On pouvait alors arriver cinq ou dix minutes plus tard, prendre un air innocent, s'agenouiller devant le petit cadavre près du Vieux qui pleurerait, et déclarer avec conviction :

— Si j'avais été là, je l'aurais défendu !

C'était du moins la tactique que prétendait utiliser un Quêteur que Laura avait rencontré la veille. Il lui avait offert de chercher ensemble... Elle l'avait abandonné à la première occasion. Pas folle, Laura. Aucun Vieux ne pouvait entretenir la vie de deux Jeunes. Donc, après l'assassinat du gosse, il faudrait se battre à mort afin de savoir qui prendrait sa place.

Non, elle ne pourrait jamais agir ainsi. Elle ne se sentait pas capable d'égorger un Jeune si celui-ci ne l'attaquait pas. Pourquoi ? Elle l'ignorait. Elle ressentait vaguement qu'elle n'était pas comme les autres, voilà tout.

Plus calme, elle se leva et reprit son chemin. Bien entendu, elle allait n'importe où, comme tous les Quêteurs. La réussite d'une Quête

était question de chance, uniquement de chance. On pouvait marcher pendant des heures sans rencontrer aucun être humain. La population n'avait cessé de décliner depuis l'apparition de la Maladie.

Une fois de plus, elle se remémora ce que Mathus lui avait appris au sujet de la Quête. Car il lui en parlait souvent, envisageant avec angoisse le moment où il ne serait plus là pour la protéger de la mort. Il disait par exemple ceci :

— Tu reconnaîtras la présence toute proche d'un Support et de son Implant quand tu découvriras un champ travaillé comme le nôtre. Nul ne peut vivre sans un champ.

Il se trompait, d'ailleurs, mais elle ne devait le savoir que beaucoup plus tard.

— Quand tu en verras un, essaie de trouver le Vieux qui s'en occupe. Je dis bien le Vieux, pas l'Implant. Mais méfie-toi. Montre-toi à lui... d'assez loin, car s'il a beaucoup d'affection pour son Implant, il se peut qu'il prenne peur et qu'il tente de te tuer.

Elle avait alors demandé :

— Mais pourquoi me montrer ?

Mathus avait souri tristement, l'avait longuement regardée, et avait hoché la tête :

— Tu es très belle, Laura. Et tu es femme.

— Mais...

— Tu es si belle que c'est ta seule chance. Il te serait difficile de triompher par la force... Triomphe par la beauté. Il y a des Vieux qui se débarrasseront volontairement de leur Implant pour t'adopter. Car tu es femme, et il y en a très, très peu. Surtout d'aussi belles que toi.

Ainsi, à en croire Mathus, certains Vieux étaient capables de se débarrasser de leur Implant pour l'accueillir, elle ! Supposait-il qu'elle pourrait vivre avec de tels monstres ? Plutôt la mort.

Elle marchait depuis près d'une heure quand elle s'immobilisa, saisie. À sa droite, au-delà d'un petit bosquet, elle apercevait une parcelle cultivée et, tout au bout, une maisonnette certainement habitée puisque la cheminée fumait.

Mathus avait dit : « Montre-toi »... Mais elle n'avait nullement l'intention de le faire. Pour rien au monde elle n'aurait accepté de vivre près d'un Vieux capable de tuer le Jeune qu'il protégeait depuis des années.

Puis elle se dit que c'était peut-être un Solitaire, et que d'ailleurs si elle s'obstinait à se détourner de tous les Vieux qu'elle rencontrerait, elle ne trouverait jamais un Support et elle se condamnerait elle-même. Une sorte de suicide.

À l'abri des arbres du bosquet, elle avança vers la maisonnette au toit rouge. Le bois des volets était à nu. Avec quelque orgueil elle se dit que ceux de Mathus avaient été récemment repeints. Lors de leur

précédent voyage à la Ville il avait découvert un très vieux bidon étanche empli de peinture bleue.

Elle était encore sous le couvert quand la porte de la maisonnette s'ouvrit. Un Vieux en sortit. Il ne paraissait pas très âgé – moins que Mathus – mais son dos voûté, sa démarche traînante révélaient sa décrépitude. Il avait dû devenir vieux relativement jeune, cela se produisait, Laura se demanda si c'était un Solitaire.

Il fit quelques pas dans le jardin... et nul autre n'apparaissait ! Pourtant les Vieux ne s'éloignaient guère de leur Implant, toujours attentifs à l'approche d'un Quêteur menaçant. Elle décida de se manifester, quitta l'abri des arbres et avança. Elle était à une trentaine de mètres du Vieux.

Au moment où celui-ci l'aperçut, elle comprit pourquoi il ne s'inquiétait guère pour son compagnon. Ce dernier n'avait pas besoin de lui pour se défendre ! C'était un homme d'une trentaine d'années, plutôt petit, mais râblé, large d'épaules. À chacun de ses mouvements ses muscles saillaient sur sa poitrine nue.

Il vit Laura en même temps que son Vieux. En un réflexe de prudence, il recula d'abord vers la maison. Mais soudain il se figea et Laura constata qu'il la regardait avec attention, les yeux brillants.

Elle pensa de nouveau aux conseils de Mathus : « Tu es une femme... et jolie. Il y en a si peu ! » Laura cessa d'avancer.

Il demanda alors :

— Tu es une Quêteuse, n'est-ce pas ?

De la tête, elle fit « oui ». Puis à voix haute, elle ajouta :

— Je croyais qu'il y avait ici un Solitaire ; Je me suis trompée. Je vais plus loin.

— Non ! répondit-il avec une sorte d'avidité. Oh, non ! Au contraire, viens. Je suis sûr que mon Support ne refusera pas de te redonner des forces. Moi, j'ai à peine besoin de lui : je vais bientôt pouvoir vivre seul. Et tu dois être si fatiguée ! Allons, viens...

Sa voix était aigre, désagréable. Le Vieux grogna :

— Tu es fou ! Je suis très fatigué moi aussi !

L'Implant s'approchait de lui, et ils commencèrent à discuter à voix basse, mais le Vieux secouait toujours la tête, bougon. Et Laura savait ce que l'autre lui demandait. Mathus n'avait pas prévu ça : que ce serait l'Implant qui aurait envie de la Quêteuse. Soudain le Vieux ricana et cria :

— En suivant le ruisseau, derrière le bosquet, tu trouveras à environ deux kilomètres une maison en ruine mais où l'on peut encore loger. Là se tient le vieux Javart. Et quand je dis vieux... Il a trente ans de plus que moi ! Et il est seul depuis quelques jours.

Méfiant, Laura demanda :

— Son Implant est mort ?

Il recommençait à ricaner.

— Pas du tout ! Mais il avait atteint l'âge où l'on peut vivre seul et il a abandonné Javart qui est presque complètement paralysé.

Il ajouta :

— C'est dommage pour toi que tu ne sois pas passée ici la semaine dernière. L'Implant t'aurait emmenée avec lui. Alors que désormais tu devras t'occuper de Javart... et ça ne durera pas longtemps car il est au bout de son rouleau.

Il eut un sourire cynique en regardant son propre Implant.

— Quand tu te sentiras trop seule avec ce vieillard paralysé, tu pourras toujours nous rendre visite. On sera heureux de te revoir... Lui surtout !

Laura n'écoutait plus. Elle s'était enfoncée dans le bosquet en direction du ruisseau qu'elle devinait dans le bas-fond. De temps à autre elle se retournait afin de savoir si l'Implant ne tentait pas de la rattraper. Mais non. Elle reviendrait bientôt, il en était à peu près sûr. Une jolie jeune femme comme Laura ne peut constamment rester au chevet d'un paralytique, n'est-ce pas ? Et d'ailleurs, comment se nourrirait-elle ?

... Laura ne fut pourtant pas soumise à ces épreuves-là. Après une demi-heure de marche le long du ruisseau gazouillant, elle atteignit la maison en ruine. Prudente, elle appela de loin.

Nul ne répondit, rien ne bougea. Elle continua à avancer, prête à s'enfuir. Mais c'était toujours le silence.

Elle ne comprit qu'en poussant la porte entrouverte. Inutile de compter sur Javart le paralytique.

Il était bien là, allongé sur une pailleasse qui puait, mais il était mort. L'autre Vieux devait le savoir, et avait trouvé ce moyen pour éloigner Laura de son Implant.

Elle haussa les épaules et, sans espoir, reprit sa Quête.

VI

À l'aube du troisième jour, elle se savait perdante. Elle avait dormi comme une souche au sein d'un épais fourré, mais quand elle se leva elle fut prise de vertiges. Il semblait que, cette fois, ses forces s'effaçaient plus vite, sans doute parce que le Solitaire n'avait pas l'énergie de Mathus.

À moins que ce ne fût le découragement qui la terrassait ? Car elle avait « tenté sa chance » à plusieurs reprises – si l'on pouvait appeler cela « tenter sa chance » ! En effet, elle s'était contentée de s'approcher des logis habités... mais elle n'avait jamais attaqué un Jeune.

Elle en avait pourtant rencontré deux dont elle aurait pu aisément se débarrasser : des gosses qui jouaient ensemble, loin de deux Vieux qui, eux, bêchaient un jardin en tournant le dos. C'était la première fois que Laura voyait deux Vieux travailler ensemble.

Oui, elle aurait pu simuler un accident, et même un double accident car les gamins, rieurs, combattaient à l'aide de lourds gourdins. Mais elle n'avait pu s'y résoudre. Pas elle.

À la tombée de la nuit, elle avait vu une Vieille. Édentée, crasseuse, et probablement retombée en enfance. Mais l'Implant était un solide gaillard. Elle jugea qu'il n'avait pas encore atteint l'âge où l'on peut se passer d'un Support. D'ailleurs, attaquer un tel homme eût été folie.

Décidément, elle menait une Quête impossible. Il n'y avait pas une chance sur des milliers pour qu'elle découvrit un vieillard sans Implant – un vieillard qui ne soit pas un Solitaire.

Son découragement s'accrut quand elle arriva au bord d'une rivière aux flots paisibles, mais large d'une centaine de mètres. La meilleure preuve qu'elle était à bout de forces mentales aussi bien que physiques, c'est qu'elle n'eut même pas l'idée de traverser à la nage. Elle était pourtant excellente nageuse, Mathus et elle passaient des heures dans la rivière proche de leur maison, à la saison d'été.

Elle n'y pensa pas, voilà tout. Un leitmotiv vrillait sa tête : « Tu t'affaiblis... tu vas mourir... Tu t'affaiblis... tu vas mourir... » C'était le troisième jour après la rencontre du Solitaire. Le dernier jour.

Découragée, elle se laissa tomber à terre près d'un fourré de bambous et là, à demi allongée, soulevée sur un coude, elle ferma les yeux.

C'est alors qu'elle l'aperçut. Oui, au moment où elle fermait les yeux. Cela se produit souvent quand on est accablé par la fatigue. On

clôt les paupières, mais, pendant plusieurs secondes parfois, on conserve dans l'esprit l'image de ce qu'on vient de voir juste à ce moment-là, et on en perçoit tous les détails.

Si bien que Laura avait les yeux fermés quand elle vit l'Autre. Elle n'y avait porté aucune attention car il était immobile, là-bas, sur la rive opposée. Mais soudain elle le voyait, assis sur une souche, les jambes pendantes, la tête baissée, probablement à bout de forces lui aussi.

Elle ouvrit les yeux et, entre les tiges des bambous qui la dissimulaient, elle l'observa. Cette présence inattendue paraissait avoir dissipé sa fatigue.

Tout de suite, elle sut que cette rencontre ne changerait rien à sa situation désespérée. Car l'inconnu était jeune, et donc ne pouvait lui porter aucun secours. Peut-être avait-il dix ans de plus qu'elle... Et encore ! La lassitude ne le vieillissait-elle pas ?

Oui, vingt-quatre à vingt-cinq ans, pas plus. Donc, un Quêteur. Donc, un inutile... Pire ! Un ennemi.

Il avait dû vivre, ou plutôt végéter, près d'un Support très âgé, à peu près incapable de se procurer de la nourriture, car il était maigre, et ses grands yeux noirs mangeaient son visage émacié.

Cependant, lorsqu'il se leva, elle jugea avec plaisir qu'il était remarquablement proportionné. Oui, elle nota cela *avec plaisir*. Pourquoi ? Qu'est-ce que ça pouvait lui faire, qu'il soit normal ou monstrueux ? Elle allait mourir... et lui aussi, à en juger par sa démarche chancelante.

Il marchait vers la rivière. Il entra dans l'eau, lentement, et bientôt fut immergé jusqu'à la poitrine. À ses mouvements hésitants, à la prudence avec laquelle il avançait, elle comprit qu'il tentait de traverser à gué. Sans doute connaissait-il cette rivière et avait-il l'habitude.

Laura se demanda s'il l'avait vue. Mais non : il ne levait même pas la tête dans sa direction. Il marchait, attentif, très lentement. Le vent léger agitait ses longs cheveux châains.

Il atteignait le milieu de la rivière quand Laura se leva, frappée au cœur. D'un coup, il venait de disparaître. Il émergea, se débattit, essayant de revenir en arrière. Puis coula. Puis reparut, cheveux plaqués sur le visage. Et coula de nouveau.

Le plus extraordinaire, c'était son silence. Pas un cri, pas un appel. Peut-être était-il muet, pensa Laura ? Mais une certitude : il ne savait pas nager. Il n'avait pas la moindre idée de ce qu'il devait faire. D'abord, ne pas gesticuler de façon désordonnée, puis... Mais de quoi se mêlait-elle ? Un Quêteur de moins, voilà tout ! Il était déjà condamné avant de perdre pied. Condamné par la Maladie, comme elle.

S'il s'en tirait, il tenterait probablement de convaincre Laura de Quêter ensemble – pour la supprimer des qu'ils auraient découvert un Support. Qu'il crève noyé ou autrement, quelle importance ? Neuf sur dix des Jeunes étaient sur Terre pour mourir avant d'être Vieux. Laura le savait : Mathus le lui avait dit.

À deux mains, fascinée, elle écartait les bambous afin d'assister au tragique spectacle. Pourquoi aurait-elle pitié du Quêteur ? Est-ce qu'ils hésitaient, eux, à supprimer des gosses afin de prendre leur place ?

Les longs cheveux de l'inconnu flottaient maintenant autour de sa tête immergée. Un de ses bras battait encore l'eau, maladroitement. Puis il coula. C'était la fin.

C'est alors que Laura plongeait. Pourquoi ? Pour un Quêteur solide d'apparence, tel que celui qui avait provoqué la mort de Mathus, elle n'eût pas bougé. Mais pour celui-là... Il était si frêle ! Et il n'avait pas crié. Il avait près de dix ans de plus qu'elle, mais elle était bousculée tout à coup par la sensation que c'était un enfant.

.
- -
.

... Quand elle le ramena sur la berge, il ne bougeait plus, narines pincées. Laura ne prenait plus garde à la fatigue. Ruisselante, elle sanglotait. Pourquoi ? Qu'est-ce que ça pouvait faire, que ce Quêteur-là meure noyé ? Un de plus, un de moins...

Elle le traîna sur le sable comme elle put, par les épaules. Puis elle se dit qu'il avait bu beaucoup d'eau et que, pour rejeter celle-ci, elle devait le placer la tête en bas. Peu à peu, ce que lui avait appris Mathus revenait en elle.

Par les pieds, elle tira un peu plus loin le Quêteur inerte, à un emplacement où une vague butte dans le sable permettait de l'allonger les pieds plus haut que la tête. Tout de suite, il rendit de l'eau, mais demeura dans l'inconscience totale.

Laura continuait à pleurer. Pourquoi ? Aucune raison. Elle souleva les jambes et, autant qu'elle put, le bas du corps de l'inconnu, surprise elle-même de constater qu'elle en avait encore la force. Il vomit de l'eau, mais ne donna aucun signe de vie.

Alors, elle s'allongea près de lui. Plus question de mourir. Elle devait sauver le Quêteur aux yeux noirs et aux longs cheveux. Mathus lui avait expliqué (un jour où elle avait failli se noyer !) ce qu'il fallait faire, d'après les Livres, pour ramener à la vie un être qui ne respire plus.

Donc, allongée près du Quêteur, elle mit sa bouche sur la sienne, et en éprouva une sensation inconnue. Jamais avec Mathus cela ne l'avait ainsi troublée. C'était autre chose. Impossible de comparer.

Trop différent. Elle s'efforça de ne penser qu'à sauver le Quêteur.

.
- -
.

... Et elle y parvint. Quelques minutes plus tard, il respirait normalement. Il ouvrit les yeux et murmura :

— Merci, mère nourricière.

Laura était si heureuse qu'elle rit aux éclats. « Mère nourricière ! » Alors qu'elle était beaucoup plus jeune que lui !

De sa main bien ouverte, elle lui claqua la joue. Elle remarqua alors que le pagne qu'il portait fumait au soleil comme la cheminée quand on y jetait du bois vert, et de nouveau cela la fit rire. Son propre pagne devait fumer aussi, mais elle n'y pensa pas.

En elle, ceci : « Pauvre petit ! Il est au bout de sa Quête, totalement épuisé. Je parierais qu'il n'a pas mangé depuis trois jours. » Puis survint l'inquiétude. Si vraiment il n'en pouvait plus, s'il avait atteint la limite, s'il allait mourir là, devant elle ?

Elle recommença à le gifler. Alors, il ouvrit les yeux et il énonça d'une voix monocorde :

— 630 B groupe 4.

Stupéfaite, elle s'écarta de lui. Il répéta :

— 630 B groupe 4.

Puis il prit sans doute conscience de la réalité car il se souleva sur un coude et battit des paupières. Il la regardait sans la voir. Il dit encore :

— 630 B...

— Je sais, trancha-t-elle avec colère. Groupe 4. C'est tout ce que tu sais dire ?

Il essayait de se relever, n'y parvenait pas, s'asseyait.

— Qui es-tu ? demanda-t-il enfin.

— Laura.

La réponse la fit sursauter :

— Tu as un nom, donc tu ne viens pas d'un Refuge.

— Que veux-tu dire ? Toi, qui es-tu ?

— 630 B groupe 4. Elle se remit à rire :

— Ce n'est pas un nom, ça ! C'est un numéro !

— Nous n'avons pas de nom dans les Refuges. Rien que des numéros.

Premier point : il venait d'un Refuge. Qu'étaient ces Refuges, Laura n'en avait qu'une très vague idée, comme tous ceux qu'elle avait connus, y compris Mathus. Soucieuse, elle plissa le nez et fit :

— Je ne pourrai jamais l'appeler ainsi ! Il faut que tu aies un nom, un vrai.

— Tu veux dire un nom d'Implant ? Bien sûr, entre nous, au Refuge, on se désignait par des noms de ce genre... mais uniquement entre nous ! Si les mères nourricières l'avaient appris... oh là là !...

— Et toi, c'était comment ?

— Pilou.

Elle battit des mains, charmée.

— C'est joli, affirma-t-elle. Puis elle fit la grimace :

— C'est joli, mais ça fait gosse. Et tu n'es plus un gosse. Je t'appellerai Pil.

— Comme tu veux.

Cette fois, il parvenait à se lever et à faire quelques pas, mais elle remarqua qu'il respirait bruyamment, avec difficulté. Bien sûr, il était à bout de forces.

— Je croyais, reprit-elle, qu'on ne pouvait quitter un Refuge avant d'être Vieux.

— Je me suis enfui, gronda-t-il. J'en avais assez ! Tu n'es jamais entrée dans un Refuge, toi !

— Non. Mais Mathus en a entendu parler par un Vieux qui en sortait.

— Je vois.

Il y eut un long silence. Laura toussota et demanda :

— Deux ou trois jours que tu t'es enfui, n'est-ce pas ? Ta Quête se termine sans résultat... comme la mienne. J'aurais sans doute aussi bien fait de te laisser partir au fil de l'eau !

C'est lui qui se mit à rire. Puis il se tut et, l'air amusé, il griffonna des formes étranges sur le sable, du bout du doigt. Il s'était assis de nouveau.

— La barrière des trois jours ! murmura-t-il. Oh, nous en a-t-on assez parlé au Refuge ! Qu'un Jeune parte seul, qu'il abandonne son Support ou sa Mère nourricière... et il meurt dans les trois jours qui suivent...

Sa voix devenait âpre, révoltée.

— Ils ne tiennent pas à ce que ça change, les Vieux, comprends-tu ? Sais-tu depuis combien de temps je rôde seul ? Depuis plus de trente jours. Je ne compte plus. Cette « barrière des trois jours » est une façon de nous empêcher de reprendre notre liberté.

— Mais... je... souffla-t-elle... j'ai été si près de la mort, le troisième jour, avant de rencontrer un Solitaire compatissant ! Je suis sûre que, sans lui, je serais morte.

Il eut une moue qu'elle jugea un peu méprisante.

— Il te semble, fit-il. Oui, on se sent si faible que l'on a vraiment l'impression de ne plus pouvoir vivre. Or, regarde-moi. D'ailleurs, si tu avais été vraiment à l'agonie, où aurais-tu trouvé la force de me sauver ? Tu aurais coulé avec moi !

Était-ce possible ? C'est qu'il avait tout à fait raison. Laura avait la sensation de dépasser un « point d'agonie », ce moment si pénible où elle avait cru mourir. Non seulement elle n'était pas morte, mais ses forces étaient revenues !

Il s'était levé, marchait de long en large et, parce qu'elle l'étudiait avec attention elle remarqua :

— Pourtant, Pil, tu es encore très faible. Tu prétends que la Maladie ne tue pas... mais à te voir, j'ai l'impression que, lorsqu'on a franchi le cap des trois jours, on n'est plus tout à fait comme avant.

— Ce n'est pas cela, répondit-il avec tristesse. Je suis malade, très malade. J'ai toujours été maigre et faible, quoi que fassent les Mères nourricières.

Dans un murmure, il ajouta :

— C'est pour ça que je me suis enfui. Au Refuge, on ne pouvait rien pour moi. J'ai compris que j'étais condamné, que je ne serais jamais Vieux. Alors j'ai pensé qu'ailleurs, peut-être... Mais je n'avais pas la moindre idée de ce qu'est devenu le monde ! Au Refuge, on nous fait lire des récits d'autrefois, on nous parle des Villes, des Autos, des Avions... comme si tout cela existait encore !

— Tu sais beaucoup de choses, dit Laura, pensive.

Il gronda :

— Oui ! Mais ça me sert à quoi ? Je ne suis même pas capable de trouver à manger. Depuis des jours et des jours, je vis de fruits et de légumes... que je vole quand je trouve un jardin.

— Moi aussi, avoua Laura.

Certes, elle aurait pu capturer des lapins au collet, et même du poisson dans la rivière. Par Mathus, elle connaissait des quantités de ruses. Mais à quoi bon ? Elle ne se sentait pas capable d'avalier de la viande crue, et moins encore du poisson. Tout aurait été différent si, avant d'abandonner le cadavre de Mathus, elle avait eu l'idée de s'emparer du briquet et des pierres. Dans son effroi et sa douleur, elle n'y avait pas pensé. Les briquets, d'ailleurs, étaient objets d'emploi courant. Chaque Vieux en possédait au moins un, et souvent les Jeunes. On en trouvait encore dans certains entrepôts où les Ancêtres les avaient entassés, par dizaines de milliers... à l'époque où la Terre comptait des milliards d'habitants. Combien en restait-il ? Quelques centaines de milliers...

Puis Laura se dit que, peut-être, son compagnon...

— As-tu un briquet ?

— Bien sûr !

— Alors, allume un bon feu. Je vais apporter quelques poissons, nous les ferons griller.

Elle entra dans la rivière. C'était le soir du troisième jour, et elle se sentait en pleine forme. Décidément, Pil avait raison : quand on avait

dépassé le « point d'agonie », les forces revenaient très vite.

Mais pourquoi, dans ces conditions, avait-elle découvert de-ci de-là des cadavres de jeunes Quêteurs ? Sans doute s'étaient-ils entre-tués ? S'ils avaient pu savoir...

VII

Récit de Laura

J'ignore pourquoi je me sentais en confiance près de mon nouveau compagnon. Pourtant, pendant que nous dévorions les poissons grillés, quelques soupçons avaient germé en moi. Et s'il m'avait raconté des mensonges ?

Rien ne permettait de croire qu'il rôdait sans but depuis plus de trente jours comme il l'avait affirmé. À bien y réfléchir, cela paraissait inadmissible. Depuis tant et tant d'années que les Jeunes étaient condamnés à Quêter après la mort de leur Support, comment admettre que nul n'ait fait savoir qu'il avait victorieusement franchi le cap des trois journées de répit ?

Mais il y avait tant et tant de faits inexplicables depuis l'apparition de la Maladie ! Par exemple, ces poissons que nous mangions et qui, sans aucune méfiance, se laissaient prendre « à la main » ! J'aurais pu donner le nom de chacun d'eux : Mathus me les avait appris. Ils pullulaient dans tous les cours d'eau. La Maladie n'avait eu aucune prise sur eux. Pourquoi ? Parce que c'étaient des animaux à sang froid.

Possible. Mais alors, comment expliquer que certaines races de mammifères avaient disparu (ce qu'on appelait autrefois « chiens », « chevaux », « chats », « bétail », « moutons » par exemple), alors que les lapins ravageaient nos potagers ? Pourquoi n'y avait-il aucun oiseau dans le ciel ni sur terre ? Pourquoi... oh, pourquoi tant et tant de choses que personne n'avait jamais comprises ? Comment y parviendrais-je, moi ?...

Un fait était certain : Pil, à l'âge qu'il avait, n'avait pu vivre seul pendant des semaines. Il m'avait menti. Son Support était mort depuis moins de trois jours, voilà tout.

Oui, mais moi ? Moi qui arrivais au terme du troisième jour et qui ne ressentais plus la moindre fatigue ?

Je toussai et, en détournant la tête pour qu'il ne me voie pas, je parvins à retirer, du bout des doigts, une arête plantée dans ma bouche. Ma faim tomba d'un coup, peut-être à cause de ça.

Je regardai Pil. Il mangeait lentement, sans avidité, comme par habitude plutôt que par nécessité. Je le lui fis remarquer :

— On dirait que tu n'as pas faim.

— Je n'ai jamais faim, répondit-il avec résignation. Je me force pour manger, parce que je sais qu'il faut que je mange.

À peine croyable. Tous ceux que j'avais connus, Mathus, nos voisins et leurs Implants, redoutaient toujours de manquer de nourriture. Surtout l'hiver !

Il recommença à manger lentement, avec sur le visage une légère expression de dégoût. Je me demandai si je ne pourrais pas le prendre en flagrant délit de mensonge.

— Qu'est-ce qu'on vous servait au Refuge ?

— Je ne sais pas.

— Tiens tiens ! Tu ne sais pas ?

— Non. C'était, soit des bouillies, soit des choses coupées en tout petits morceaux. Je pense qu'il y avait de la viande, probablement hachée, et des légumes. La Mère nourricière m'apportait ça... et elle veillait à ce que je le mange.

La curiosité m'envahissait.

— Qu'est-ce que c'est, les « Mères nourricières » ?

— Laura, répondit-il simplement, j'ai trop souffert au Refuge. Je préfère ne pas en parler.

Un peu colère, je me levai.

— Bon, ça va. Garde tes secrets. Maintenant qu'on a bien mangé, allons chacun de notre côté. D'après ce que tu as dit, nous n'avons plus rien à craindre de la Maladie.

Je supposais que, calme et las, il allait répondre :

— Comme tu voudras.

N'était-il pas toujours d'accord avec ce qu'on lui proposait ? Eh bien, non. Il y avait un vrai désespoir dans sa voix quand il murmura :

— Ne m'abandonne pas, Laura ! Je n'ai que peu de chances de réussir... mais sans toi, aucune.

Avec une violence inattendue, il ajouta :

— Tout à l'heure, quand je suis entré dans la rivière... Je savais que je n'arriverais pas à la traverser. Mais je ne peux plus supporter de vivre seul ! Je n'avais pas compris ça quand je me suis enfui du Refuge. Là-bas, nous n'étions jamais seuls. Les Mères nourricières nous laissaient vivre ensemble, filles et garçons, dans la plus grande liberté. Laura, depuis un mois que je cherche, tu es la première jeune femme que je rencontre... et tu es belle. Plus belle que toutes celles du Refuge.

Cela me fit plaisir. Mathus m'avait dit que j'étais belle, mais combien de femmes avait-il connues ? On les aurait comptées sur les doigts d'une main. Alors que Pil, lui... Au Refuge, ils vivaient ensemble, filles et garçons, dans la plus grande liberté...

Il ajouta doucement :

— Je ne suis pas fort... je ne suis pas beau... et pourtant j'ai toujours rêvé d'une femme telle que toi.

Était-il sincère ? Sans doute, à en juger par son intonation. Je revins

m'asseoir près de lui.

— Pil, dis-je, je serais heureuse de rester avec toi parce que, moi aussi, j'ai peur de la solitude, et que tous les Quêteurs que j'ai rencontrés m'ont effrayée au point que je me suis cachée. Mais...

— Mais ? répéta-t-il.

— Je ne veux pas que tu me traînes avec toi comme une chose inerte, ou comme un animal familier. Tu as dit « *je n'ai que peu de chances de réussir* »... Puis, « *depuis un mois que je cherche* ». Sois franc. Dis-moi ce que tu cherches. Et je saurai si je peux rester avec toi.

— Ce n'est que ça ? fit-il avec surprise. Je croyais que tu l'avais compris. Je suis malade... je cherche à guérir. Voilà tout.

— Guérir ? dis-je en haussant les épaules. Guérir en errant au hasard dans ce monde où nul n'est plus capable de soigner même le moindre rhume ?

Mathus connaissait, prétendait-il, des plantes qui guérissent. Mais chaque fois que j'avais été malade, ses tisanes avaient été inefficaces !

Il secouait la tête avec patience.

— Laura, je crois savoir qu'il existe un Refuge où l'on peut me guérir. C'est lui que je cherche.

— Ben mon vieux ! répondis-je en faisant la moue.

À mon tour, je me mis à tracer des lignes sur le sable, la tête basse, avec un petit bâton tordu que j'avais ramassé. Au cours de mes longues conversations avec Mathus, les soirs d'hiver, nous avions parfois parlé des Refuges, et nous en avions parlé aussi avec nos voisins.

Mathus, après la mort de sa fille, avait vécu en Solitaire jusqu'au moment où il m'avait adoptée. Il avait marché au hasard pendant des mois, peut-être des années, sans jamais se fixer. Et il n'avait jamais aperçu aucun Refuge, et jamais il n'avait rencontré quelqu'un qui avait vu l'entrée d'un Refuge. Si bien que personne, du moins dans mon univers de Jeune, ne pouvait affirmer que les Refuges existaient. On en parlait. On en venait à se demander si ce n'était pas là une légende, une de ces histoires intéressantes mais sans fondements sérieux que l'on retrouve parfois dans les vieux livres, sous la mention « roman ».

Si Pil ne m'avait pas menti, les Refuges existaient puisqu'il s'était enfui de l'un d'eux. Mais ils devaient être très rares, et très éloignés les uns des autres.

— As-tu quelques précisions sur son emplacement ? demandai-je à voix basse.

— Et comment en aurais-je ? Ce n'est qu'un bruit qui court...

Cette fois, il mentait, j'en étais certaine. Il savait où il allait, il savait ce qu'il voulait faire, et il ne voulait pas me le dire. Preuve de méfiance envers moi.

Je m'apprêtais à lui répéter : « Dans ces conditions, partons chacun de notre côté... »

Mais tout à coup il se pencha vers moi, me prit dans ses bras, et sa bouche fiévreuse s'appuya sur la mienne. Alors, bien sûr, je ne dis rien.



C'est quatre jours plus tard que nous avons rencontré un Quêteur, mais totalement inoffensif. Il arrivait au terme de sa Quête, à peu près incapable de bouger, et Pil avait beau dire, moi je savais qu'il allait mourir.

Nous traversions alors une forêt de sapins, au flanc d'une montagne. Depuis trois jours, nous n'avions rencontré personne, ce qui ne me surprenait guère. Pil m'avait entraînée sur un flanc montagneux, et le froid devenait vif, et il eût fallu être fou pour venir habiter là. Il n'y avait d'ailleurs pas une seule maison sinon, de-ci de-là, quelque baraque en ruine dont le toit s'était écroulé.

— Cabane à moutons, disait Pil quand nous passions à côté.

Et il m'expliquait qu'autrefois, avant la Maladie, des bergers gardaient des troupeaux sur les flancs des montagnes. Il savait beaucoup plus de choses que moi en ce qui concernait le Passé, parce que dans les Refuges les Jeunes étudiaient beaucoup – obligatoirement. Ils étudiaient tout, ajouta-t-il d'une voix assombrie, sauf la façon de guérir les maladies. Pas la Maladie : les maladies, celles qui vous secouent pendant quelques jours ou quelques semaines, mais desquelles vous émergez avec un plaisir infini.



Donc, le Quêteur était arrivé au terme de sa Quête. Quand nous le découvrîmes, il était allongé sous un sapin, sur la mousse, bouche entrouverte, yeux clos. Il semblait mort, mais un mort ne respire pas, surtout avec un tel rôle.

Quel âge avait-il ? Une vingtaine d'années, pas davantage. Il était laid, avec son visage ravagé et ses rares cheveux collés par une épaisse sueur. Et maigre ! Plus encore que Pil, bien plus !

C'était la première fois que j'assistais à l'agonie d'un Quêteur et, malgré la laideur de celui-là, j'allais tenter de le soigner de mon mieux, ou du moins de le réconforter, mais Pil m'en empêcha. Il me repoussa d'un bras, presque avec brutalité, et s'agenouilla près du moribond dont il souleva la tête.

— Qu'y a-t-il, frère ? demanda-t-il sur un ton d'intense surprise.

Pourquoi « frère » ? Et ce qu'il y avait, ne le voyait-il pas ? Le Quêteur allait mourir comme tant et tant d'autres. Pil avait beau prétendre que l'on franchissait sans dommages le cap des trois journées sans Support, c'était faux, j'allais en avoir une nouvelle preuve.

— Pil, fis-je à voix basse... C'est un Quêteur, et il va mourir.

Il haussa les épaules avec impatience.

— Ce n'est pas un Quêteur, et il ne mourra pas.

D'un geste, il montra la forêt déserte, autour de nous :

— Si c'était un Quêteur, reprit-il, que ferait-il ici ? Comment trouverait-il un Support au flanc de la montagne inhabitée ? :

— Mais alors...

Il cessa de me prêter attention, car l'autre avait ouvert les yeux – d'immenses yeux bleus qui lui mangeaient le visage... comme les yeux noirs de Pil.

— Tu t'es enfui d'un Refuge, n'est-ce pas ? demanda Pil.

— Oui... Mais... On ne peut pas vivre... hors des Refuges... et je vais mourir.

— Non, dit Pil avec une sévérité qui me surprit. Il y a plus d'un mois que je me suis enfui, et je vis encore.

Mais il avait beau dire, je savais qu'il se trompait Car celui dont il soulevait la tête ne nous voyait déjà plus.

— Où est le Refuge ? souffla Pil.

— Loin... Trois jours que je marche !

— Quelle direction ?

— Le soleil... se levait toujours devant moi.

— Êtes-vous très nombreux au Refuge ?

— Je... je ne sais... pas.

— Ton nom ?

Il n'y eut pas de réponse. Il ne pouvait y en avoir. Pil poussa un grondement de colère. Sans ménagement, il laissa retomber en arrière la tête du cadavre. M'étais-je trompée sur son compte ? Était-il un être fragile que l'on devait dorloter, ou un homme capable de se défendre... et de vaincre ? Mais vaincre quoi ?

Visage farouche, il se leva.

— Et voilà, murmura-t-il. Une telle occasion...

« Une telle occasion ? » À l'en croire, il cherchait à guérir le mal qui le rongait – pas la Maladie, le mal. Mais, si j'en jugeais par l'apparence du Jeune qui venait de mourir, ce n'était pas dans ce Refuge-là qu'on le guérirait.

Je le lui dis à voix basse. Il ne répondit qu'après un long silence.

— Laura, je ne comprends pas. Il est mort, et je suis vivant. Comme moi, il s'est enfui d'un Refuge, et il est mort. Et je suis vivant.

Pourquoi ? Laura, je t'ai menti. Oh, certes, je cherche la guérison. Je suis faible, fiévreux, je voudrais que le mal me quitte. Mais j'avais espéré... que je pourrais dire à ceux des Refuges : « Sortez sans crainte ! Vous ne risquez rien ! Abandonnez cette existence de reclus et vivez... normalement ! » Oui, j'aurais voulu le leur dire, le leur crier, le leur prouver. Je m'étais trompé !

Il avait passé son bras sur mes épaules, et il m'entraînait dans la forêt. Une centaine de pas plus loin, sa voix était rauque quand il ajouta :

— Alors, à quoi bon ? À quoi bon ?

Moi, je réfléchissais. Mathus m'y avait habituée. Sauf dans les cas d'extrême urgence, ne jamais agir avant de réfléchir. Il n'avait oublié ça que là-bas, à la ville, quand il s'était précipité sur la rampe de l'escalier.

Réfléchir, ça consiste à enregistrer certains faits, à les triturer, à les malaxer en soi jusqu'au moment où, ordonnés et groupés par le subconscient, ils donnent une ligne de conduite. Mathus m'avait enseigné ça aussi.

— Pourquoi désespérer si vite ? dis-je. Celui qui vient de mourir ne représente pas tout le Refuge ! Tu voulais y entrer, n'est-ce pas ?

— Oui. Mais...

— Eh bien, fis-je avec force, entrons-y. Nous verrons bien !

... Parce qu'il y avait déjà certains faits qui s'ordonnaient dans ma tête.

DEUXIÈME PARTIE

LE REFUGE

Interlude

Quelqu'un aurait pu expliquer à Laura et à Pil pourquoi, avant de se désagréger, la civilisation d'autrefois avait créé les Refuges.

C'était un certain Hubert Bertaudet, mort depuis plus de cent ans, l'un des spécialistes incontestés des études biologiques pour la navigation interplanétaire. Ces derniers mots n'impliquent nullement que les humains circulaient à leur guise d'une planète à l'autre, loin de là !

Mais enfin, des hommes avaient pris pied pendant quelques heures sur la Lune, sur Mars et sur Vénus, c'est-à-dire que, au cours du long voyage, ils avaient vécu dans leurs engins pendant des mois et que, grâce à eux, on avait pu mettre au point divers procédés de survie en vase clos.

Chose à peine croyable, la valeur d'Hubert Bertaudet était si unanimement reconnue qu'on ne l'avait pas contraint à interrompre ses travaux et à prendre sa retraite à cinquante ans, comme c'était la coutume. Il avait continué pendant plus de dix ans à accéder aux laboratoires d'études biologiques, et tous les jeunes, conscients de sa supériorité, s'inclinaient devant lui avec déférence.

Preuve que la Loi était mal faite. Ne l'est-elle pas toujours ? En principe une Loi est valable pour tous et n'admet pas d'exceptions. Ce qui est sot car, quoi qu'on prétende, les hommes n'ont jamais été égaux, ni en droits ni en travers, comme le disait Bertaudet avec un petit ricanement. Car cette intelligence biologique supérieure adorait les calembours.

Quand la Maladie s'abattit sur la Terre, Bertaudet avait soixante-deux ans, une grosse moustache grise et des favoris poivre et sel. Étant Vieux, il n'avait rien à craindre pour lui-même.

Aux tout premiers débuts, d'ailleurs, il prit à peine garde à l'absence de plusieurs jeunes dans les laboratoires. On les disait « malades ». Cela arrive à tout le monde, n'est-ce pas ?

Pourtant, quand deux jours plus tard la désintégration de la Société commença, il dut comme les autres admettre qu'une effroyable épidémie ravageait la planète. Les hôpitaux n'étaient plus que des cimetières, le personnel ayant succombé en même temps que les malades, et les internes en blouse blanche pourrissaient dans les couloirs à côté des cadavres d'infirmières. Les vieux docteurs y perdaient leurs notions de médecine démodée.

Bien sûr, toute vie collective s'était arrêtée. Imaginez ce que peut devenir un pays quand, en trois jours, les trois quarts de sa population disparaît – la quasi-totalité de sa population active – quand le gouvernement disparaît, quand tout moyen de communication à distance disparaît ! C'était la désorganisation totale et l'impossibilité d'organiser quoi que ce fût.

Des autos roulaient encore, et en général on emplissait soi-même le réservoir à la station-service, le pompiste et sa famille n'étant plus que des charognes, mais le téléphone avait cessé de fonctionner, ainsi que la radio et la télé, les trains et les autobus n'étaient plus que des carcasses inertes, les journaux ne paraissaient plus, et dans les rues quasi désertes ne passaient pratiquement que des vieillards, parfois accompagnés (par quel miracle ?) d'un enfant livide et écœuré qui faisait un détour plutôt que d'enjamber des cadavres.

Bertaudet était célibataire et avait recueilli depuis quelques années un de ses neveux, un orphelin nommé Jean-Marc. Un brave petit gars comme il y en avait encore quelques-uns et qui, à dix-huit ans, l'appelait « Tonton » sans fausse honte.

Dès qu'il se fut avéré que les jeunes mouraient comme des mouches (pardon : les mouches, elles, étaient réfractaires à l'épidémie) Bertaudet, qui s'était attaché à Jean-Marc, s'attendit au pire. Mais le pire ne se produisit pas. Jean-Marc continuait à vivre, apparemment oublié par la Maladie.

C'est Jean-Marc qui, un soir, alors qu'ils finissaient de grignoter des biscottes en provenance d'un hypermarché abandonné (les rayons en étaient déjà presque vides, chacun entassant des provisions chez soi, mais les biscottes n'intéressaient pas grand monde) c'est donc Jean-Marc qui donna l'éveil.

— Vois-tu, Tonton, dit-il en abaissant un peu la mèche de la lampe à pétrole qui fumait et qui puait (bien sûr, il n'y avait plus d'électricité !) on est plusieurs à avoir remarqué quelque chose : les seuls qui résistent sont ceux qui vivent près d'un vieux.

Il toussota, conscient de sa gaffe, et rectifia :

— Enfin, près d'une personne âgée. Bertaudet, qui étudiait la possibilité de quitter la ville où tout n'était plus que puanteur, leva la tête, surpris, et se remémora les exemples qu'il avait sous les yeux chaque jour.

— C'est que c'est vrai ! reconnut-il. Mais quel rapport... Attends, attends !

·
— · —

·

... C'est ainsi que naquit la théorie des deux virus dont l'un

détruisait l'organisme humain dès qu'il ne pouvait plus vivre en semi-symbiose avec l'autre. C'est alors que les vieux chercheurs, prenant dans les laboratoires la place des jeunes disparus, tentèrent de découvrir une parade à l'hécatombe. Hélas ! Il n'y avait plus aucun moyen de communication.

Peut-être l'un d'eux (qui sait ?) parvint-il à fabriquer un remède-miracle. On l'ignorera toujours, parce que les survivants avaient dû abandonner les villes où grouillaient les cadavres pour se réfugier en pleine nature, le plus loin possible des foyers d'infection.

Bertaudet, lui, avait réussi à rassembler une équipe de volontaires qu'il avait su convaincre. Pour la plupart, des gens âgés. Mais certains le suivirent avec leur fils, leur fille, ou quelque jeune parent. On ne parlait encore ni de Support, ni d'Implant. Le suivirent où ? Vers le premier des Refuges que Bertaudet voulait créer afin de sauver l'espèce humaine.

Son raisonnement semblait irréprochable. Si vraiment les Jeunes ne pouvaient vivre qu'en semi-symbiose avec les Vieux, ces derniers n'ayant en principe que peu de temps à vivre, disparaîtraient pour la plupart avant que le Jeune n'ait atteint l'âge voulu pour que son organisme résiste à la Maladie. D'où une rapide diminution de la population, et l'extinction totale, à longue échéance, de la race humaine.

L'avenir devait prouver que ce n'était pas si mal vu...

Mais il avait noté un phénomène insolite. Certains jeunes continuaient à vivre seuls, sans paraître affectés par la Maladie. Peu nombreux certes. Tout de même, Bertaudet s'était renseigné et la conclusion de son enquête l'avait troublé. Ces réfractaires-là étaient tous atteints de leucémie virale B, affection récemment répertoriée, à évolution très lente, parfaitement guérissable.

Vingt-quatre heures de recherches suffirent. Tout jeune atteint de leucémie virale B était épargné par la Maladie. C'est alors que naquit l'idée des Refuges.

— Les choses étant ce qu'elles sont, exposa Bertaudet à ses amis, il me paraît évident que, dans quelques dizaines d'années... mettons cinquante ans... l'espèce humaine fera partie du passé. Si les moyens de communication étaient normaux, il y aurait une solution : inoculer aux jeunes encore vivants le virus de la leucémie virale B. Vous avouerez que ce n'est plus possible.

— Évidemment !

— Donc, reste une solution : la mienne. Nous disposons encore, pour quelques jours ou quelques semaines, de véhicules et de carburant. Nous pouvons emporter de pleins camions de matériel. Devant cette vague de mort qui menace la planète, je suggère de créer un Refuge, puis d'autres. Grâce à la leucémie virale B, nous sauverons des jeunes

qui, plus tard, perpétueront l'espèce humaine.

— Mais où, ce Refuge ?

— Les grands ensembles abandonnés ne manquent pas, hélas !

·
— —
·

Oui, tout avait démarré ainsi. Mais Bertaudet et ses compagnons avaient soixante ans et plus. Et il fallait longtemps pour « sauver l'espèce humaine ». Et surtout, réflexion faite, ils ne tenaient pas du tout, mais pas du tout, à ce que les jeunes volontaires qui les accompagnaient apprennent qu'on leur inoculait la leucémie, même virus B...

Et c'est pourquoi... mais n'anticipons pas.

I

Il continuait à mentir, pensa Laura, quand il s'exclama sur un ton de surprise :

— Un Refuge ! Nous avons vraiment beaucoup de chance !

La croyait-il si sotte ? Il savait déjà que le Refuge était là, au sommet du pic qui venait d'apparaître devant eux alors qu'ils finissaient de longer le pied d'une haute falaise. Sinon, pourquoi aurait-il entraîné sa compagne dans la forêt de sapins, loin de toute vie humaine ?

À moins que tous les Refuges ne fussent édifiés sur des sommets ? Elle le lui demanda, mais il secoua la tête et affirma :

— Celui d'où je viens était dans la plaine.

— Ressemblait-il à celui-ci ?

— Pas du tout.

Il glissa son bras sur les épaules de la jeune femme :

— Jamais je n'ai rien vu de comparable à ça, Laura... Mais je n'en suis pas surpris, car on nous enseigne qu'aucun Refuge n'a été édifié spécialement. Le Seigneur Bertaudet, le Sauveur, s'est contenté d'aménager des constructions abandonnées.

— Le Seigneur Bertaudet ? Avec un peu d'impatience, il dit :

— Je t'expliquerai tout, mais plus tard. Tout ce que j'ai appris, tu le sauras peu à peu.

Longuement, sous le chaud soleil d'été, elle étudiait l'insolite spectacle. Elle ne pouvait deviner, car elle n'en avait jamais vu d'autre, que cette « montagne-là » n'était qu'une colline de quelques centaines de mètres et que, il y avait bien longtemps, on l'avait choisie parce qu'elle dominait une vaste plaine, permettant ainsi la « vision directe » jusqu'à plus de cent kilomètres, ainsi que l'observation du ciel à travers une atmosphère très limpide.

Pour une fois, elle fut stupide. Bouche bée, elle ne cessait d'interroger Pil qui, bien qu'ayant « beaucoup étudié », était incapable de répondre.

— Pil ? Qu'est-ce que cette énorme demi-boule qui coiffe les murs du bâtiment de gauche ? Et cette immense maison, à droite, pourquoi est-elle dominée par cette tour... si haute ! Si haute ! Même à la Ville, jamais je n'ai rien vu de si haut ! À quoi ça peut servir dans un Refuge, une telle tour ?

Il soupirait :

— À rien.

— Pourtant...

— Je te l'ai déjà dit, Laura. Cet ensemble n'a jamais été construit pour servir de Refuge, mais pour d'autres raisons que j'ignore, et antérieurement à l'intervention du Seigneur Bertaudet, le Sauveur.

— Le Sauveur... répéta-t-elle, pensive.

Mais elle cessa d'interroger Pil, car elle devinait qu'il se déroberait. Elle ne se trompait pas. Comme la plupart des êtres élevés dans le mysticisme, il tenait à ses secrets, qui le fortifiaient d'une supériorité peut-être illusoire.

— Allons, fit-il. Nous pouvons y être dans deux ou trois heures.

.
- . -
.

... Quand ils arrivèrent là-haut, ils étaient vraiment à bout de forces, et Pil plus encore que Laura. Il y avait un chemin pour accéder au Refuge, mais si raviné, si défoncé qu'ils avaient préféré couper court au flanc de la colline. Or, depuis plusieurs jours ils ne se nourrissaient guère que de baies sauvages.

Devant la grande porte d'accès au bâtiment que surmontait la coupole, Pil serra doucement le bras de sa compagne et dit :

— Ne t'inquiète pas. Nous allons avoir toute la nourriture nécessaire.

— Si on nous laisse entrer, murmura-t-elle.

Il sourit avec orgueil :

— Je connais les mots clés, Laura, ceux devant lesquels s'ouvrent tous les Refuges.

— Mais moi ?

— Ne t'inquiète pas. Ce ne sont pas des humains qui ouvrent les portes, ce sont des mécanismes. Et rien n'est plus facile à abuser qu'un mécanisme.

Il avançait vers la porte, mais elle le retint.

— Pil... Des dizaines de personnes habitent là, n'est-ce pas ?

— Assurément. Ce Refuge est beaucoup plus petit que celui d'où je viens, mais il doit abriter une cinquantaine de Privilégiés. Peut-être cent.

— On n'entend pas le moindre bruit !

Pil haussa les sourcils, écouta avec attention et reconnut comme à regret :

— C'est pourtant vrai...

Il ajouta, comme pour se rassurer lui-même :

— Ce n'est pas toujours bruyant, un Refuge.

— Et cette odeur... murmura-t-elle.

— Quelle odeur ? Je ne sens rien.

Sans doute l'odorat de la jeune femme s'était-il développé au cours de ses chasses et de ses promenades avec Mathus. Elle renifla longuement, fit la moue.

— Ça pue, affirma-t-elle avec force.

Il la dévisageait avec surprise. Puis, sans répondre, il alla se plaquer contre la porte, visage à hauteur d'un petit orifice circulaire masqué par un grillage de métal blanc brillant.

Lentement, il prononça des mots, très bas, et Laura eut l'impression qu'il s'agissait de chiffres ou de nombres qu'il égrenait. Il parlait à voix très basse afin qu'elle n'entendît pas, et elle lui en voulut encore de lui cacher de tels secrets.

Puis elle cessa d'être furieuse car, avec un très léger grincement, la porte s'entrebâillait.

— Vite ! ordonna Pil.

Il l'entraînait par la main mais, boudeuse, elle affectait de résister, si bien qu'ils eurent à peine le temps de passer avant que la porte se referme. Ils se trouvaient dans une cour de dimensions modestes, qu'entouraient trois bâtiments sans étage.

Une violente sonnerie crépita soudain tout près d'eux, dans le mur. Pil jura.

— Le Surveillant a vu que nous étions deux ! grogna-t-il. Tu aurais dû me suivre sans perdre de temps !

— Tu m'avais dit que c'était un mécanisme qui ouvrait la porte, murmura-t-elle.

— Oui, bien sûr, mais... Oh, ça n'a aucune importance !

— Que va-t-il se passer ? demanda-t-elle.

Il la rassura d'un sourire :

— Rien du tout. Du moment où je demande l'hospitalité pour toi, le Refuge est tenu de t'héberger et de te nourrir pendant au moins vingt-quatre heures. Or, dans vingt-quatre heures j'aurai terminé ce que je dois faire. Nous repartirons ensemble, voilà tout. Mais pas seuls...

La sonnerie d'alerte continuait, mais personne n'apparaissait.

— Viens, reprit-il, soudain soucieux.

Laura le regardait, une moue écoeurée aux lèvres :

— Vraiment, Pil, tu ne sens rien ?

— Si, avoua-t-il à voix basse. Une odeur de... de charogne. Et je ne comprends pas. Le Surveillant appelle... nul ne vient Rien ne bouge ! Est-ce que j'arriverais trop tard ? Est-ce qu'ils auraient compris, comme moi, qu'ils pouvaient s'enfuir ?



... De toute façon, ceux qui étaient restés avaient mal compris, et ils

en étaient morts. Depuis plusieurs jours à en juger par l'odeur et l'état des cadavres. Car des cadavres, il y en avait un peu partout.

La première porte qu'ouvrit Pil, à gauche, leur en offrit trois. Des gosses de quatre à cinq ans, couchés les uns sur les autres à même le parquet. Ils n'avaient pas dû souffrir. Leur visage était paisible, exactement comme s'ils dormaient. Mais ils pouaient trop pour dormir tranquillement.

Pil, livide, alla jusqu'au fond de la salle. Il y avait là, à hauteur de ceinture, contre le mur, une étagère sur laquelle étaient posées des piles d'assiettes métalliques et des cuillères.

Il prit une assiette, la plaça sous un tube qui surgissait du mur, abaissa une petite manette et demanda à voix haute :

— Mère nourricière, j'ai faim.

Un déclic dans la paroi, un léger bourdonnement, et quelque chose emplit l'assiette.

— Merci, Mère nourricière.

De la soupe ? De la pâtée ? Difficile à savoir. Laura comprit tout à coup la réponse que lui avait faite Pil : « Je ne sais pas ce que je mangeais. » Impossible de le déterminer. C'était un brouet vert avec des filaments et de minuscules cubes qui nageaient.

Elle s'était approchée de Pil qui humait l'assiette.

— Ils ne sont pas morts de faim, murmura-t-il. Les Mères nourricières fonctionnent encore.

Laura regardait, moue aux lèvres, vaguement écoeurée.

— Qu'est-ce que c'est ? souffla-t-elle.

— Des algues, répondit-il. Il n'y avait qu'une solution pour le Seigneur Bertaudet, le Sauveur. Dans un milieu isolé comme un Refuge, encombré d'enfants et d'humains affaiblis, seule une culture à base d'algues pouvait nourrir les Privilégiés. Elles vivent dans de grands bacs, à température constante.

Il expliqua rapidement que, d'après les Livres, les hommes étaient déjà allés sur d'autres planètes, et que pour eux il avait fallu résoudre le problème : comment les nourrir pendant des mois sans aucun apport extérieur ? La solution était là : les algues. Comestibles, nourrissantes, elles se développent très vite à une certaine température.

— Mais il faut bien les nourrir, elles aussi ! dit Laura.

— Bien sûr ! Avec l'urine et les déjections humaines. Cela leur suffit. Et le cycle du « vase clos » est ainsi réalisé.

Elle regardait l'assiette avec horreur.

— Tu veux dire que...

Il haussait les épaules, impatienté.

— Laura, bien sûr tous ceux des Refuges y sont accoutumés, mais veux-tu te donner la peine de réfléchir un peu ? Vous, de l'extérieur,

vous mangez des animaux qui se nourrissent de charognes ! On m'a affirmé, et je l'ai vu, que les Vieux fortifient leurs légumes en les arrosant avec leur urine et leurs déjections. Quelle différence entre une algue et une salade ? Le chou que tu mangeais avec ton Mathus avait été engraisé avec votre urine. Alors ? Pourquoi cette répugnance pour les algues ?

Jamais il n'avait encore parlé si longtemps. Il secoua la tête, prit une cuillère et commença à manger. Puis, la bouche pleine, il demanda :

— En veux-tu, oui ou non ?

Elle baissa les yeux et, torturée par la faim, murmura :

— Oui.

II

Décrire le Refuge tel qu'il était à ce moment-là serait besogne de sadique. Pil et Laura dénombèrent, en errant de salle en salle, une vingtaine de cadavres. Beaucoup de très jeunes enfants, mais aussi quelques-uns plus âgés que Pil. Toutes ces morts récentes semblaient s'être échelonnées pendant deux ou trois jours, les enfants ayant péri les premiers si l'on en jugeait par l'état de décomposition des corps.

Puis Pil, accablé, renonça à poursuivre leur macabre exploration. Ils revinrent dans la cour et là il s'assit sur un banc, coudes sur les genoux, mains sur les joues, avec le visage d'un enfant qui doit renoncer à un beau rêve.

— Que s'est-il passé ? murmura-t-il. Laura répondit, pensive :

— Ils sont morts presque en même temps, à quelques heures près... exactement comme des Implants privés de leur Support.

Farouche, il secouait la tête :

— Il n'y a aucun rapport entre les Implants et les Privilégiés des Refuges. Dans les Refuges, il n'y a pas de Vieux, à part un ou deux qui, on ne sait pourquoi, dépassent la quarantaine.

Elle fut sur le point de répliquer « Chez nous, les Vieux arrivent jusqu'à quatre-vingts ans, et même davantage ! ». Puis elle pensa à la maigreur de Pil, à son essoufflement quand il marchait, à son apparence si frêle... Et, elle s'en souvint, tous les cadavres qu'elle venait de voir étaient fragiles comme lui. L'existence dans les Refuges, même si elle n'exigeait pas la présence d'un Support, n'était guère réjouissante semblait-il.

Il reprenait déjà :

— Les Privilégiés ignorent la Maladie, grâce au Seigneur Bertaudet, le Sauveur.

— Mais alors, il existe un moyen de vaincre la Maladie sans avoir recours à un Support ?

— Évidemment, puisqu'il n'y a pratiquement pas de Vieux dans les Refuges. On y meurt jeune, Laura... mais pas tous ensemble comme ici !

— Ce moyen, le connais-tu ?

— Personne ne le connaît, répondit Pil. C'était l'un des secrets du Seigneur Bertaudet, et selon les Saints Livres, il a disparu sans avoir le temps de le révéler. Je t'expliquerai tout ça... Mais laisse-moi réfléchir.

Elle alla jusqu'au fond de la cour, dévorée par l'envie de s'enfuir,

d'échapper à cette odeur putride qui, lui semblait-il, imprégnerait sa chair à tout jamais, d'abandonner ce Refuge où un mécanisme surveillait la porte, où la nourriture (et quelle nourriture !) était livrée sans que personne s'en mêlât...

Mais quand elle se retourna, elle revit Pil écroulé sur le banc et elle fut émue, et elle se dit qu'il serait bientôt le premier à décréter que l'on n'avait plus rien à faire ici.

Au fond de la cour, l'odeur l'importunait moins. Peut-être n'y avait-il aucun cadavre dans ce bâtiment-là, dont la porte était grande ouverte. Elle entra, s'engagea timidement dans un long couloir obscur.

À sa droite, encore une porte ouverte sur une grande salle qu'éclairaient plusieurs baies vitrées. Une cinquantaine de chaises étaient alignées sur plusieurs rangs, laissant au centre un étroit passage.

Tout au fond, sur une estrade rustique, un homme était agenouillé, mains jointes. Il tournait le dos à Laura. Elle l'entendait bredouiller des mots indistincts. Il était vivant !

Laura ignorait tout de la religion et de la prière, sans quoi elle eût compris que cet homme priait. Elle ne pensa même pas à aller chercher Pil. C'était un compagnon de route, mais elle n'avait guère confiance en lui. D'ailleurs, il était faible, menu comme un adolescent. Si, Implant, il l'avait attaquée, elle s'en serait débarrassée sans peine.

Se contraignant au calme et à l'immobilité, elle étudia l'inconnu, Il était vêtu d'une longue robe brodée, comme elle en avait vu parfois des débris dans la Ville, ou des images dans un livre de Mathus. Il portait un couvre-chef étrange, une sorte de bonnet muni de deux petites cornes. Ses pieds étaient chaussés de ces classiques pantoufles que l'on fabriquait le soir au coin du feu, les longs soirs d'hiver. Apparemment, il était chauve.

Tout à coup, il cessa de balbutier, se leva avec difficultés et, toujours mains jointes, tête basse, il dit à voix haute :

— Seigneur Bertaudet, sauve ce Refuge que tu as créé. Le malheur s'est abattu sur lui, et Toi seul peux en faire de nouveau un havre de paix et de bonheur. Seigneur Bertaudet, sauve ce Refuge, je t'en supplie encore !

Effarée, Laura remarqua alors qu'il parlait à une image : à hauteur de son visage, dans un cadre guère plus grand que les deux mains, et sous une plaque de verre qui luisait, il y avait ce que les Livres nomment « une photo ». On en découvrait encore de-ci de-là, avec les Livres.

Cette photo représentait un Vieux, souriant, avec une belle moustache et de gros favoris sur les joues.

— Seigneur Bertaudet, répétait l'autre, le meilleur s'est abattu sur nous...

Ainsi donc, le visage figé dans le cadre était celui du Sauveur, du créateur des Refuges. Eh bien, il avait l'air moins intelligent que Mathus. Et l'autre qui le suppliait, alors que ce Bertaudet était mort depuis bien, bien longtemps !

Laura, une fois de plus, fit la moue. L'étrange bouillie que lui avait offerte la « Mère nourricière » lui avait, en quelques minutes, rendu des forces. Le spectacle de cet homme ridiculement vêtu, qui implorait une image, l'irritait.

Elle dit à voix haute :

— Croyez-vous qu'il va ressusciter les cadavres puants ?

L'homme se retourna, mais lentement, sans manifester aucune surprise. Il regarda Laura, hocha la tête et fit :

— Je savais bien que vous reviendriez l'un après l'autre, afin de m'aider à sauver le Refuge. Seigneur Bertaudet, merci !

Il était vieux, visage ridé, et il clignait des yeux en homme qui voit très mal.

— Qui es-tu, toi qui reviens le premier ? demanda-t-il.

— La première, répondit Laura, et non le premier.

Elle tendait sa jeune poitrine avec défi.

— Ne voyez-vous pas que je suis une femme ?

— Mes yeux ne sont pas fameux, tu le sais, avoua-t-il. Quel est ton nom ?

— Laura.

Il eut un geste d'impatience.

— Je ne parle pas de ces noms barbares dont vous vous affublez entre vous, mais du numéro que le Seigneur Bertaudet a fait graver sur ton lit, il y a bien longtemps, au commencement des Refuges.

— Je ne viens pas de ce Refuge, dit-elle, ni d'aucun autre. Jamais je n'aurais pu vivre ici. Jamais. J'ai toujours vécu libre.

Il s'approchait d'elle, paternel.

— Je comprends. Tu vivais en symbiose avec un Vieux. Et pourtant, ô Seigneur Bertaudet, tu as pu entrer ici ! C'est donc que les temps sont venus où l'œuvre grandiose sera détruite par la Barbarie. Je le savais, je le savais ! Jamais je n'ai cessé de l'affirmer : nous n'aurions pas dû tolérer qu'il existe d'autres humains que ceux des Refuges, les seuls qu'admettait le Sauveur !

— Hé, dites donc ! coupa Laura d'une voix indignée. C'était un drôle de bonhomme que votre Bertaudet !

Il eut un sursaut, et il allait répliquer, mais Pil, à la recherche de sa compagne, venait d'entrer. Sans la moindre hésitation, sous les yeux de Laura, le jeune homme se jeta à genoux devant le vieux en robe brodée. Et il criait !

— Vénérable ! Par pitié, que s'est-il passé ici ?

— Ne le sais-tu pas, répondit le vieux, toi qui reviens ?

Il ajouta, en fermant les yeux à demi sans doute pour mieux voir :

— Ne serais-tu pas 19 A, groupe 3 ? Je t'aimais beaucoup.

— Non, Vénérable, dit Pil d'une voix contrite. Je suis 630 B, groupe 4.

— Groupe 4 ? Mais alors...

— Je n'appartiens pas à ce Refuge, Vénérable. En vérité, je me suis enfui du groupe 4.

Le vieillard fit quelques pas et s'assit, accablé.

— C'est donc une malédiction qui pèse sur tous les Refuges, murmura-t-il. Tu t'es enfui... comme tant de Privilégiés ici ! Et ceux qui sont restés sont morts.

Pil, qui s'était levé, s'agenouilla de nouveau devant l'homme.

— Pourquoi sont-ils morts, Vénérable ?

— Ne le comprends-tu pas ? La colère du Seigneur Bertaudet les a frappés... Comme elle frappera sans doute tous les fugitifs. Le Seigneur Bertaudet n'a épargné que moi, car je n'ai que peu de temps à vivre et j'ai toujours respecté sa Loi.

Laura écoutait cette conversation avec la surprise, puis l'indignation qu'éprouverait un athée devant une procession de flagellants. Elle intervint tout à coup.

— Ce Seigneur Bertaudet dont vous parlez n'est-il pas mort depuis des dizaines et des dizaines d'années ?

— Son enveloppe charnelle est morte en effet, jeune femme, répondit le Vénérable avec noblesse, mais du haut des Cieux son âme continue à veiller sur nous et à nous protéger des dangers qui nous menacent.

— Ben mon vieux, dit-elle crûment, il a de drôles de façons de vous protéger !

— Il protège ceux qui croient en Lui, fit Pil d'un ton assez sec, qui ne plut pas du tout à Laura.

Elle haussa les épaules, revint dans le couloir et reprit son exploration, abandonnant les deux hommes à leur folie. Mais elle ne découvrit rien d'intéressant, sinon que dans ce bâtiment il n'y avait pas le moindre cadavre. Tout au fond il y avait une pièce dont les murs étaient couverts d'étagères sur lesquelles étaient rangés des centaines de livres. Cela l'intéressait peu. Elle n'avait jamais aimé lire et n'avait appris que pour faire plaisir à Mathus.

Elle ne remarqua donc pas que ces ouvrages avaient tous plus de cent ans et qu'ils représentaient une synthèse de toutes les connaissances humaines, à une exception près : la Médecine. Dans les Refuges, on étudiait tout, sauf la façon de guérir les malades. Pil et le Vénérable auraient pu le dire à Laura : le Seigneur Bertaudet avait interdit ce genre d'études-là.

Déçue, moue aux lèvres, elle revint vers les deux hommes.

III

Ils discutaient encore. Cela l'irrita. Elle ne comprenait pas que deux hommes s'interrogent l'un l'autre à propos de faits évidents.

Par exemple Pil demandait :

— Est-ce bien sûr qu'ils sont morts ?

Il devenait fou ! Comme elle, il les avait vus, *et sentis*. Et l'autre répondait en hochant la tête :

— Certes, si le Seigneur Bertaudet voulait...

Fous. Ils étaient fous. Personne ne peut ressusciter les morts. Mathus lui-même n'avait pas essayé, parce qu'il savait que c'était impossible. Alors, elle intervint :

— Qu'est-ce que vous avez l'intention de faire ? Ils se retournèrent tous les deux, mais ils n'avaient même pas compris ce qu'elle venait de dire. Ils étaient englués dans leurs considérations métaphysiques.

— Que dis-tu ? piailla Pil.

Sa voix était assez haut perchée, désagréable. Laura répéta sèchement :

— Qu'est-ce que vous avez l'intention de faire ? Loin de lui répondre directement, Pil reprit ses messes basses avec celui qu'il appelait le Vénérable. Irritée, elle revint dans la cour, mais cette fois il dut comprendre qu'elle était en colère car, abandonnant le vieillard, il s'élança derrière elle.

— Laura ! Ne sois pas impatiente. Je voudrais sauver tout ce qui peut l'être encore.

— C'est-à-dire ?

— Eh bien, ceux qui se sont enfuis... mais aussi le Refuge lui-même.

D'un bras, il étreignait la jeune femme, et de l'autre il montrait les ailes du bâtiment qui cernaient la cour, avec la coupole de l'observatoire et la tour de l'émetteur de télévision.

— On ne peut abandonner tout ça, Laura ! Non seulement c'est l'héritage sacré du Seigneur Bertaudet, mais encore c'est essentiel pour l'avenir de l'humanité. Sans les Refuges, presque tous les jeunes enfants seraient morts, songes-y !

— Comment cela ? murmura-t-elle, surprise.

— Tu n'ignores pas que lorsqu'une Femme-Implant a un enfant, son Support ne peut entretenir deux existences quand l'enfant a plus de deux ans ? Il abandonne alors celui-ci et le laisse périr.

— Je le sais, souffla-t-elle. Mathus me l'a expliqué.

— Eh bien, dans un certain rayon autour des Refuges, les Vieux

savent que ces derniers acceptent les enfants... dans la limite des places disponibles.

Elle le regardait, bouche bée :

— Que veux-tu dire ? Que les occupants des Refuges sont...

— Tous des enfants abandonnés. Moi aussi, bien sûr.

Il baissait la tête avec une sorte de honte :

— Il n'y a jamais eu une seule naissance au Refuge 4 d'où je viens, Laura. Et sans doute pas davantage dans les autres. Pourtant nous nous aimons librement. En outre, contrairement à ce qui se passe chez les Implants, il y a chez nous autant de femmes que d'hommes. Tu comprends pourquoi ?

Non, elle ne comprenait pas. Alors il expliqua avec impatience que, chez les Implants, il y avait très peu de femmes pour la bonne raison que les Quêteuses étaient en général supprimées par les Quêteurs. Cela, Laura le savait.

Par contre, les jeunes enfants que l'on abandonnait à la porte des Refuges étaient tous soignés de façon identique par les Mères nourricières, qu'ils fussent mâles ou femelles. Et donc, comme il naissait autant de celles-ci que de ceux-là...

Laura lui coupa la parole, excédée. Depuis qu'ils étaient entrés au Refuge, il était devenu hautain et bavard. Jamais Mathus n'avait arboré un tel air de supériorité !

— Bien, fit-elle. Tu veux donc sauver le Refuge et ceux qui l'ont quitté. Soit. Mais est-ce possible ? Pour le Refuge, il faudrait d'abord le débarrasser des cadavres qui l'empuantissent, en emportant ceux-ci très loin, le plus loin possible. Physiquement, nous n'en sommes pas capables. Alors ?

Il la regardait, ironique, avec toujours le sourire amusé du Maître qui va répondre à son élève. Elle ne l'aimait plus, plus du tout.

— Tu vas admettre, dit-il enfin, que le Seigneur Bertaudet, dans sa sagesse suprême, avait tout prévu... et même ça. Viens.

Il l'entraîna devant le Vénérable.

— Je vous en prie, voulez-vous expliquer à Laura de quoi nous discutons pendant qu'elle perdait son temps dans les couloirs ?

Le Vénérable baissa la tête et joignit les mains :

— Nous disions, Laura, que le Seigneur Bertaudet, dans sa sagesse suprême, avait tout prévu. Seul, je ne pouvais songer à transporter les cadavres. Avec l'aide de Pil... et la tienne si tu y consens, ce sera facile.

— Mais il faudra les porter très loin !

— Pas du tout. Viens.

Derrière eux, elle traversa plusieurs salles, bien éclairées par de larges baies vitrées. Apparemment, le verre ne manquait pas au Refuge, pas plus que tant d'autres choses qui avaient pratiquement

disparu en dehors d'eux. Le Seigneur Bertaudet avait pris ses précautions en entassant des réserves. Et comme il n'y avait jamais eu que quelques dizaines d'occupants...

Ils arrivèrent devant un panneau de métal brillant plaqué sur la muraille. Au-dessous du panneau, une large gouttière semblait là pour recueillir... quoi ? Certainement pas l'eau de pluie !

Le Vénérable abaissa une manette, et le panneau métallique glissa, démasquant un orifice obscur, carré, de près d'un mètre de côté.

Un remugle émergea, qui écoœura la jeune femme.

— Qu'est-ce que c'est ? fit-elle en grimaçant.

— La Bouche de nourriture... pour les algues nourricières. Nous ne nous occupons de rien, sinon de déverser là tous les déchets du Refuge. Le Seigneur Bertaudet a tout prévu.

Pil ajouta avec autorité :

— Les cadavres sont des déchets. D'ailleurs, on l'a toujours fait. Comment se serait-on débarrassé des morts ?

Écoœurée, elle avait tourné le dos à l'orifice puant. Pil reprit, toujours sur le ton d'un professeur en chaire :

— Voyons, Laura, sois raisonnable. Autrefois, les Livres le racontent, on enterrait les morts, on les ensevelissait. Après des mois et des années, que restait-il d'eux ? De l'humus, qui engraisait la terre... et les plantes... et qui permettait aux arbres de produire des fruits succulents. Or, ces légumes et ces fruits, nos ancêtres les mangeaient avec délices... sans s'occuper de la façon dont la terre les avait nourris. Que faisons-nous d'autre au Refuge ? Nous n'utilisons pas la terre, mais des bacs à algues, voilà tout.

Un temps, puis :

— D'ailleurs, le Seigneur Bertaudet l'a voulu ainsi.

Furieuse parce que, sans l'admettre, elle comprenait qu'il avait raison, elle gronda :

— Tu t'es enfui de ton Refuge, donc tu as désobéi à ton Seigneur Bertaudet !

Pil, un peu embarrassé, se tourna vers le Vénérable qui, moue aux lèvres, réfléchissait.

— Mon enfant, dit enfin le vieillard solennel, quand la plupart de nos Privilégiés eurent abandonné ce Refuge, je cherchai dans les Écrits du Seigneur Bertaudet afin de jeter sur eux l'anathème. Mais le Seigneur Bertaudet, contrairement à ce que nous pensions, n'a jamais exigé que les Privilégiés ne quittent pas les Refuges. Sa Loi n'en fait aucunement mention. Ne pas sortir du Refuge n'est, à mon avis, qu'une coutume qui s'est établie au fil des ans, mais non un point de dogme. Certes, la fidélité au Refuge est sous-entendue dans les Textes sacrés. Mais elle n'est exprimée nulle part.

Il n'avait pas réussi à convaincre Laura qui, le visage crispé par le

dégoût s'éloignait de la Bouche aux algues. Elle ne savait des Religions que ce qu'elle en avait lu, par hasard et par bribes, dans de vieux livres, et celle du Seigneur Bertaudet, comme les autres, n'était à ses yeux qu'un frein inutilement apporté à la liberté de l'être humain. Une suite de mômeries sans aucun sens. Dans ce cas précis, elle ne se trompait d'ailleurs pas, et Bertaudet lui-même, s'il était revenu, aurait été ahuri en voyant comment des générations élevées en vase clos avaient interprété ses directives. Quant à l'attitude de Laura, il l'eût admise car il était de ceux qui soutiennent que la Religion est un phénomène social, et n'a pas sa place chez les solitaires.

Géné par le long silence, il dit enfin :

— Je vais partir à la recherche des Privilégiés qui ont quitté le Refuge, et les persuader de revenir. En attendant, j'espère que tu consentiras à aider le Vénérable.

— À quoi ? demanda-t-elle avec défiance.

— Eh bien... à porter jusqu'ici les cadavres et à...

Il montrait la Bouche aux algues. Laura cria :

— Non !

À voix basse, elle ajouta :

— Pas ça ! Jamais !

Puis, un peu honteuse :

— Je ne pourrais pas, Pil... C'est plus fort que moi. Mais... je peux quitter le Refuge et partir à la recherche de ceux qui se sont enfuis. Je leur expliquerai ce qui s'est passé. Je leur dirai qu'on a besoin d'eux. Je les ramènerai, et ils vous aideront.

Chuchotements entre Pil et le Vénérable, puis ce dernier, avec tristesse :

— Ce n'est pas possible, mon enfant. Jeune comme tu l'es, et n'ayant jamais bénéficié des avantages des Refuges et de l'aide mystique du Seigneur Bertaudet, tu mourrais avant trois jours. Or, certains Privilégiés sont partis depuis plus de trois jours ! Tu n'aurais même pas le temps de les rattraper.

Elle rit avec défi :

— Votre Bertaudet est un âne, affirma-t-elle avec assurance. Voilà des jours et des jours que je vis, seule d'abord, puis avec Pil, sans la présence d'aucun Support... d'aucun Vieux... Regardez-moi suis-je morte ?

Le Vénérable, les yeux écarquillés, interrogeait Pil du regard.

— C'est vrai, dit celui-ci, la tête basse.

Et, avec humilité :

— C'est une des raisons de mon départ du Refuge 4, Vénérable. J'en étais persuadé, je pouvais vivre en dehors du Refuge, ainsi que certains Implants, sans le secours d'aucun Support. Et j'en ai apporté la preuve... ainsi que Laura !

— Mais les Écrits du Seigneur Bertaudet sont formels ! Aucun Jeune ne peut franchir le cap des trois jours !

— Ce n'est pas tout à fait cela, Vénérable. Il subsiste encore dans les Textes sacrés certaines obscurités... Je me suis longuement attaché à ce point-là, et j'ai constaté que, à ce sujet, le Seigneur Bertaudet parle des Implants, uniquement des Implants, non des Privilégiés des Refuges. Et encore ! Il parle des Implants de son époque, et certaines mutations ont pu se produire, certaines immunités s'établir. Ceux des Refuges franchissent impunément le cap des trois jours, j'en suis la preuve, mais les Implants aussi, Laura en est la preuve. C'est ce que je voudrais clamer partout, à tous.

Le vieillard avait froncé les sourcils. Tout à coup il dit :

— Non.

— Comment, non ?

— Que ceux des Refuges échappent à la malédiction de la Maladie, c'est naturel puisque le Seigneur Bertaudet l'a voulu ainsi. Mais que cette jeune femme, un Implant, vive pendant des semaines sans aucun Support, je ne l'admets pas. Le Seigneur Bertaudet lui-même ne l'aurait pas admis.

— Mais...

— Il y a quelque chose qui nous échappe, reprit le Vénérable. Et cela doit présenter une grande importance. Aurais-je mal interprété les versets du Seigneur Bertaudet dans son « Introduction à la Vie future ? » Veux-tu m'accompagner, mon enfant ? J'aimerais les relire en ta compagnie, à la bibliothèque.

— Et moi ? demanda Laura, mécontente.

Pil se tourna vers elle, l'air préoccupé :

— Attends-nous ici, ordonna-t-il. Nous n'en avons guère que pour un quart d'heure. Il faut savoir, il faut absolument savoir ! C'est essentiel : ne pas s'écarter de la doctrine.

Il sortit avec le Vénérable, sans attendre de réponse. Laura avait froncé les sourcils. Elle aimait de moins en moins les façons désinvoltes de son compagnon. Parce qu'il avait vécu dans un Refuge, il se croyait donc si supérieur ? Qu'était-il d'autre pourtant qu'un être rongé par le mal, affaibli physiquement, et qu'elle avait sauvé de la mort ?

Brusquement, elle revint dans la cour, qu'elle traversa, alla vers la porte du Refuge. Pour sortir, fallait-il murmurer au Surveillant des mots qu'elle ignorait ?

Non. À l'intérieur, il y avait une serrure, et la clé était en place. Laura la tourna, tira. La porte s'ouvrit.

Toujours sous le coup de la colère, Laura franchit le seuil, et la porte se referma derrière elle. Alors seulement, elle comprit qu'elle était incapable de revenir dans le Refuge, puisqu'elle ignorait les Mots Clés

et qu'il n'y avait pas de serrure à l'extérieur.

IV

Récit de Laura

Je croyais être furieuse envers Pil, en réalité c'était envers moi. Personne n'aime se tromper, or je m'étais trompée, et lourdement. L'affection que j'avais témoignée à Pil était née du fait qu'il était seul et faible, et peut-être aussi de ce que je l'avais arraché à la mort... et voilà que pour lui je devenais négligeable aux côtés du Vénérable et surtout du Seigneur Bertaudet ! Oui, comme je m'étais trompée sur son compte !

Ma déception était telle que j'avais fermé les yeux, adossée à la porte, oubliant pourquoi j'étais sortie du Refuge. Le souvenir germa en moi tout à coup et je me réveillai de mon rêve maussade dû à la déception.

Pil me tenait pour quantité négligeable ? J'allais lui prouver que j'étais capable de ramener au Refuge les « Privilégiés » qui s'en étaient enfuis.

Les ramener ? Facile à dire ! Mais je me souvins soudain de celui que nous avions rencontré dans la forêt et qui était mort devant nous. Oui, il était mort devant nous, et il avait quitté le Refuge depuis moins de trois jours ! Et ici, qu'avions-nous découvert, à part le Vénérable ? Rien que des cadavres !

Est-ce que Pil, qui se croyait si instruit et si intelligent, avait besoin d'autres preuves ? Ceux qui étaient restés au Refuge étaient morts dans les trois jours, et l'un de ceux qui s'en étaient enfuis était mort devant nous au cours du troisième jour. La conclusion n'était-elle pas évidente ?

Ceux des Refuges, les Privilégiés, étaient sensibles tout comme nous à la Maladie, et leurs réactions étaient identiques aux nôtres. Ils ne pouvaient vivre seuls pendant plus de trois jours. Et pourtant, pourtant, tant qu'ils étaient ensemble au Refuge, ils vivaient !

Pensive, je commençai à marcher sur la route crevassée qui serpentait au flanc de la montagne et que nous avions dédaignée, Pil et moi, quand nous nous étions approchés du Refuge.

Mathus a toujours prétendu que je suis une « raisonneuse » et, sous des dehors bourrus, il en était tout fier. Il aimait me tendre des pièges et se réjouissait quand je les évitais.

Par exemple, quand nous allions lever nos collets dans les taillis, à l'aube, et qu'un lapereau détalait, il disait avec indifférence :

— Ne va pas par là, Laura... Il y a quelque serpent. Peut-être une vipère.

Et moi je riais, parce que je savais qu'un lapereau ne détail pas devant un serpent : fou de peur, fasciné, il attend, immobile, que la couleuvre se décide à l'avalé. Alors Mathus reprenait :

— Tu ne crois pas au serpent ?

— Non.

Avec un regard en coin il demandait :

— Alors, pourquoi s'enfuit-il ? Parce qu'il nous a entendus ?

Je secouais la tête :

— Non. Il est venu en courant, affolé, droit sur nous, et n'a obliqué qu'au dernier moment, donc il ne nous avait ni vus ni entendus. Pour lui, le danger est là-bas, non ici.

— Que peut être ce danger, sinon un serpent ?

Dans les Livres, il est question de certains animaux qui s'attaquaient autrefois à la gent lapine, mais je suppose que la race s'en est éteinte, comme celle des chiens, des chats, des chevaux, des vaches, et autres « bêtes domestiques ».

— Eh bien, répétait-il, quel est ce danger pour le lapereau ?

Je n'avais pas besoin de réfléchir longtemps, et je lui riais au nez, ce qu'il adorait. Comme si j'avais oublié que, là-bas, nous avions tendu des collets ! Je me mets à la place du lapereau qui passait par là et qui assistait aux derniers soubresauts d'un mâle ou d'une femelle de sa race pris tout récemment ! Et j'explique ça à Mathus qui me serre dans ses bras, fier de moi.

— Tu es une raisonneuse !

Certes, je le suis, et je ne peux m'empêcher de l'être. Ainsi pour les évadés du Refuge. J'étais presque sûre de ne retrouver que des cadavres. Pourquoi ceux qui étaient partis auraient-ils échappé à la Maladie alors que tous ceux qui étaient restés étaient morts ?

Sauf le Vénérable... Il est vrai qu'il était Vieux, et donc immunisé. Mais alors comment aucun des Jeunes n'avait-il pas, grâce à lui, continué à vivre en Implant ? Ce n'est que longtemps après que j'eus la réponse à cette question, réponse qui m'aida à découvrir la clé dont l'humanité avait besoin pour se tirer du piège dans lequel elle était prise depuis si longtemps.

Mais, je le répète, à ce moment-là je me contentais d'enregistrer des faits que, inconsciemment, j'essayais d'ordonner... sans tenir compte des Instructions du Seigneur Bertaudet, que je prenais pour un dangereux fumiste. De ce côté-là aussi j'évoluai plus tard. Il y avait eu des fumistes et des imbéciles depuis l'apparition de la Maladie, et ils avaient tout saccagé. Mais le Seigneur Bertaudet n'en était pas responsable.

On dirait une fatalité chez les humains : quand un homme génial

disparaît, ses successeurs sont toujours lamentables, probablement parce qu'ils veulent poursuivre l'œuvre du génie et qu'ils en sont incapables.

Donc, je descendis au pied de la montagne, par la route disloquée, écartant parfois à deux bras les branches de quelque sapin rabougri qui, impertinent, avait réussi à pousser sur la chaussée. Il me fallut des heures pour arriver en bas.

Là, j'hésitai. Pil et moi, nous venions de ma gauche, c'est-à-dire de l'Orient. Nous avions rencontré l'un des fugitifs, qui était mort devant nous, mais un seul. Si ses compagnons avaient pris la même direction, nous en aurions certainement aperçu d'autres, vivants ou morts. Ou bien celui-là s'était égaré, ou bien il n'avait pas voulu suivre les autres.

Dès lors, ceux-ci avaient dû continuer leur marche soit vers l'Ouest, soit devant eux, en suivant la route vers le fond de la vallée.

Un simple coup d'œil me permit de comprendre que la deuxième hypothèse était la bonne : vers l'Ouest le flanc de la « montagne » se prolongeait sur plusieurs kilomètres, aride et rocailleux. Tels que je connaissais Pil et le Vénérable, et par conséquent les autres occupants du Refuge, ils ne s'étaient certainement pas engagés sur un flanc rocheux difficile d'accès, et où ils n'auraient pu survivre.

C'est donc à peu près sûre de moi que je continuai à suivre la route. Ils avaient plus de trois jours d'avance sur moi, mais j'étais accoutumée aux difficultés de la Surface. Cela compte. Dans le Refuge, ils n'avaient jamais été accoutumés à marcher. Pour moi, la marche à pied était un plaisir. Je ne doutais pas de les rattraper dans quatre ou cinq jours.



... Je rencontrai le premier le matin du troisième jour.

Pourquoi étais-je si lasse ? J'avais pourtant bien mangé depuis mon départ, non seulement quantité de fruits, mais encore un lapin que j'avais pris « à la main » alors que, pour m'échapper, il s'était bloqué entre deux branches fourchues.

J'avais eu d'ailleurs toutes les peines du monde à ôter sa peau, mon couteau n'étant plus ce qu'il avait été. Il manquait la vieille meule de Mathus, dont je tournais la manivelle pendant qu'il aiguisait nos couteaux. J'avais aussi trouvé des écrevisses dans un ruisseau. Grillées, elles sont très bonnes.

Bref, c'était le matin du troisième jour, et j'étais lasse. Très, très lasse. Au point que je commençais à penser à « la limite des Implants ». Mais j'avais déjà franchi le cap des trois jours, sans Support, et j'étais toujours là !

... C'est alors que je rencontrai le premier des fugitifs (le second, si l'on compte celui que nous avions trouvé sous les sapins, Pil et moi.) Il était mort. Non, je dois dire « elle était morte », car c'était une femme. Je m'y attendais, aussi n'en fus-je pas autrement émue.

J'essayai de la retourner du bout du pied, sans y parvenir. Elle avait à peu près l'âge de Pil – vingt-cinq ans – et comme lui elle était maigre et frêle. Les algues ne possédaient certainement pas la vertu nutritive que supposait le Seigneur Bertaudet. Le diable l'emporte, celui-là !

Je repris mon chemin et, un peu plus loin, sur la route même, j'en trouvai trois autres. Des cadavres, bien sûr. Deux femmes, un gosse de sept ou huit ans.

Jeunes aussi, les femmes. Mais, Pil me l'avait confié, à part de rares exceptions on ne devenait pas vieux dans les Refuges. On n'y devenait pas vieux, mais on y vivait ! Et on mourait quand on s'en éloignait... à preuve ceux-là. Mais on y mourait aussi quand on y restait, à preuve ceux que nous y avions trouvés !

J'avais beau enregistrer tous ces faits, je ne leur trouvais aucune explication logique. D'ailleurs, j'étais fatiguée au point que mes jambes me portaient avec peine. Je m'assis sur le talus qui bordait la route. Ma tête tournait.

Non sans inquiétude, je me dis que tout recommençait comme les deux autres fois : j'étais seule depuis plus de deux jours, et la Maladie me rongait, suçait mes forces.

Cependant, je savais que je n'en mourrais pas et que, aussitôt franchi le « point critique », mes forces reviendraient très vite. N'en avais-je pas fait l'expérience quand j'avais sauvé Pil ? C'était un mauvais moment à passer, voilà tout.

Péniblement, je repris mon chemin, suivant toujours la route ravinée.

J'arrivai sur un petit pont lancé au-dessus d'un torrent. J'allais m'asseoir sur la murette qui le bordait, mais j'y renonçai en secouant la tête. J'étais à deux doigts de perdre connaissance.

Bien sûr, quand je reviendrais à moi j'aurais récupéré toutes mes forces. C'était certain, cela m'était déjà *presque* advenu quand j'avais sauvé Pil. Bien que, à y réfléchir, quand j'avais secouru Pil j'étais moins lasse.

Mais si, auparavant, je tombais dans l'eau bouillonnante, ou sur les rochers, cinq ou six mètres plus bas ?

Au-delà du pont, il y avait un emplacement couvert d'herbe haute et sèche. Dents serrées, je rassemblai tout mon courage pour aller m'y allonger... et attendre non la mort, mais la résurrection.

Elle ne venait pas ! Non, elle ne venait pas, et bien au contraire je m'affaiblissais de plus en plus ! Oh, je n'aurais certes pu sauver Pil de la noyade dans l'état où j'étais ! Incapable même de me lever !

Vaincue par la Maladie !...

Je m'étais trompée. J'avais négligé quelque chose. Quoi ? Je l'ignorais. Mais ce que je savais, et avec certitude désormais, c'est que j'allais mourir, comme tout Implant seul depuis trois jours.

·
— —

·

... C'est alors que je vis s'approcher Mathus, qui était mort, et que, avec espoir et reconnaissance, je lui souris et lui ouvre les bras.

Il s'agenouilla près de moi, me prit contre lui, et me regarda longuement, longuement, comme pour se persuader de ce que j'étais bien moi. Et il murmura :

— C'est toi... C'est toi que je cherche depuis si longtemps !

Toujours sourire aux lèvres, éperdue de telles retrouvailles, je parvins à murmurer :

— Oui, c'est moi, Laura... Ta Laura... Et je ne mourrai pas, puisque tu es là.

Dans un suprême effort, je me plaquai contre lui, ivre de joie et de désir. Et je ne mourus pas.

V

Récit de Laura

Toute ma fatigue avait disparu. Après l'enfer, c'était le paradis. Il était allongé près de moi et me souriait. Bien sûr, ce n'était pas Mathus : seule ma faiblesse avait pu me persuader du contraire.

Mais il lui ressemblait beaucoup, en plus jeune. Cette même silhouette d'homme solide au corps bronzé par le soleil, ce regard chargé de toute l'affection du monde, ces longs cheveux légèrement bouclés... mais ceux de Mathus grisonnaient, pas les siens.

J'avais rencontré trop peu d'humains pour évaluer leur âge avec une certaine précision, mais j'aurais parié qu'il n'avait pas quarante ans. En fait, il en avait dix de plus, mais rien en lui ne l'indiquait.

Je parlai la première :

— Tu ne viens pas d'un Refuge, affirmai-je. Son rire était d'une extraordinaire jeunesse. Oh, certes, il ne paraissait même pas quarante ans !

— Non, Laura, répondit-il. À quoi as-tu deviné ça ?

Du bout du doigt, je caressai son épaule :

— Ceux des Refuges ont la peau presque livide... et ils sont affaiblis, fragiles. Tu as toujours vécu au soleil, et tu as constamment travaillé de tes mains.

— C'est vrai, reconnut-il sans cesser de rire. Je peux en dire autant de toi. Tu ne sors certainement pas d'un Refuge.

— Eh bien, si ! fis-je avec défi. Devant sa surprise, j'ajoutai :

— Mais je n'y suis restée que moins d'une heure.

Je me mis en devoir de lui raconter ce qui s'était passé là-haut, où Pil et le Vénérable enfournaient les cadavres dans la Bouche aux algues, et j'eus la satisfaction de constater qu'il grimaçait de dégoût. Puis il réfléchit un peu et demanda :

— Tu as vécu pendant des jours et des jours avec ce Pil... qui est jeune aussi... et vous n'avez été tués ni l'un ni l'autre par la Maladie. C'est bizarre.

Je lui expliquai alors la théorie de Pil : depuis si longtemps, la Maladie s'était atténuée, à moins que les humains ne fussent devenus plus résistants, mais désormais les Jeunes, ou du moins certains d'entre eux, pouvaient vivre sans Support. Surtout ceux des Refuges.

Il secoua la tête et murmura :

— Non, c'est faux. Si je me suis engagé dans cette vallée, c'est par

curiosité. Car j'ai vu rôder quelques humains faméliques qui, avec désespoir, cherchaient de la nourriture. Ils venaient du Refuge et, chemin faisant, les plus jeunes d'entre eux étaient morts. Comme sont morts ceux qui étaient restés là-haut. Seuls les plus âgés vivaient encore.

Je soufflai :

— Mais... Pil n'a que vingt-six ans ! Et moi-même pas dix-sept !

Il me regardait avec douceur.

— Si je n'étais pas passé là par hasard, Laura, tu serais déjà morte. Et tu as beau prétendre le contraire, tu en es convaincue toi-même.

C'était vrai. Quelques minutes de plus et je succombais, alors que grâce à lui mes forces étaient revenues.

— Oui ou non ? demanda-t-il.

— Oui, reconnus-je doucement. Et tout de suite :

— Mais je ne comprends pas ! Tu n'es pas un Vieux.

— Si fait, Laura. Tu le sais, ce n'est pas toujours une question d'âge. Certains sont capables de faire vivre un Implant à quarante ans, d'autres pas avant la soixantaine. Moi, voilà plusieurs semaines que cela m'est possible. Dès que je l'ai su, j'ai quitté mon Support et je me suis mis à rôder au hasard.

C'était très désagréable de se dire qu'un tel homme avait vécu en Implant près d'un Vieux, mais il reprenait déjà avec une émotion qu'il ne parvenait pas à masquer :

— C'est elle qui me l'a demandé. Moi, ça me faisait de la peine de la quitter à l'âge qu'elle a... Mais, comme elle me l'a dit, et c'est vrai, elle n'aurait que l'embarras du choix pour trouver un autre Implant qui s'occuperait d'elle pendant ses dernières années.

Je m'étais soulevée sur un coude, stupéfaite :

— Que veux-tu dire ? Ton Support était une femme ?

— Évidemment ! fit-il, étonné.

— Ah, je suis bien contente !

Il comprit ce que sous-entendait ma réflexion, et il rougit. Bien qu'il m'eût prise dès qu'il m'avait vue (il est vrai que, par mon attitude, je le lui avais bel et bien demandé car je le prenais pour Mathus) il était très pudique. Sans doute parce qu'il avait été élevé par un Support féminin.

Puis je sentis que mon sourire se figeait... Je pensais à ce Support féminin...

— Comment se nomme-t-elle ? demandai-je.

— Julia.

— Quel âge ?

— Près de quatre-vingts.

— Et tu vis avec elle depuis longtemps ?

— Aussi longtemps que je remonte dans mes souvenirs, je me revois

près d'elle, affirma-t-il.

Je calculais, les yeux clos. À mon avis, il y avait quarante ans de différence entre eux... Non, il ne pouvait l'aimer d'amour-passion. Le reste, ça m'était égal. L'amour physique est une chose, le véritable amour une autre. J'aurais aimé Mathus même s'il ne m'avait jamais possédée.

Quand j'ouvris les yeux, je remarquai un léger sourire d'un seul côté de sa bouche.

— Jalouse ? dit-il, railleur. Oh, Laura, voilà bien longtemps qu'elle n'est pour moi qu'une mère !

Puis il changea le cours de la conversation, le sujet lui paraissant sans doute trop délicat :

— Tu m'as demandé son nom, mais pas le mien.

— Attends, murmurai-je. Je vais essayer de le deviner.

— Si tu trouves, je t'embrasse ! proclama-t-il. J'étais folle ! Comment découvrir le nom d'un être que l'on voit pour la première fois et dont on n'a jamais entendu parler ? Je plissai le front, j'essayai d'interroger mon subconscient, et je dis :

— Bill.

Il me dévisagea, les yeux ronds :

— Comment as-tu pu... balbutia-t-il. Puis tout à coup il ajouta :

— Chose promise, chose due !

Il me prit dans ses bras, m'embrassa longuement, longuement. Puis sa bouche se détacha de la mienne, il se leva, m'aida à me lever. Il était plus grand que moi, robuste, souriant.

— Malheureusement, fit-il tout tranquille, ce n'est pas ça. Voyons, cherche encore.

— Je ne sais pas, dis-je avec une moue.

— Essaie un autre nom ?

— Heu... Robby ?

— Merveilleux ! Décidément tu lis dans la pensée !

Et vlan ! Sa bouche se plaqua de nouveau sur la mienne. Je savais très bien qu'il ne se nommait pas plus Robby que Bill, mais ce petit jeu ne me déplaisait pas. J'étais ravie. Je lui donnais la quarantaine, mais son âme avait à peine vingt ans.

Je fus déçue quand, après m'avoir lâchée, il devint sérieux et me dit :

— Mon nom, c'est Antoine, mais on m'appelle Tony.

Il ajouta, souriant de nouveau :

— Pour te servir, Laura.

— Oui, murmurai-je... Voilà quelque chose que tu affirmes à toutes les femmes que tu rencontres, j'en suis sûre !

Il hochait la tête, soudain très grave :

— Laura, il y a très peu de femmes parmi les Implants, tu le sais. Et

aucune comme toi. Sais-tu pourquoi j'ai quitté Julia ? Je vais te répéter ce qu'elle m'a dit pendant des jours et des jours avant que je ne me décide. Elle disait : « Tony, tu n'as plus besoin de moi. Vieille comme je le suis, je ne représente plus pour toi qu'une charge. Or, tout en pouvant te passer d'un Support, tu es encore assez jeune pour faire le bonheur d'une jeune femme... et le tien. Abandonne-moi, Tony. Et sans remords. Tu sais bien que je ne resterai pas seule pendant longtemps, les Quêteurs sont légion. Va-t'en. Essaie de vivre ta vie. Tu es beau, solide, cherche une femme. Mais pas n'importe quelle femme : celle qui sera faite pour toi, et toi pour elle. Tu la trouveras, j'en suis sûre. » Voilà ce qu'elle disait, Laura.

Il rêva un peu, et je murmurai :

— Elle t'aimait...

Il ne répondit pas et reprit :

— Je cherche depuis longtemps, si longtemps que je désespérais de te rencontrer. Parce que, sans le savoir, c'était toi que je cherchais. J'ai été importuné par des Quêteurs. Il m'est advenu, par charité, de leur accorder trois jours de plus. J'ai rencontré deux Quêteuses...

— Ah ? fis-je, crispée.

Il me tapota l'épaule :

— N'oublie pas, Laura, les conseils de Julia : « *Celle qui sera faite pour toi et toi pour elle.* »

Ma gorge se serrait quand je demandai :

— Et tu les as... enfin, je veux dire...

— Oui, Laura, répondit-il avec gravité. Je suis un homme. Je refuse de m'attacher à n'importe quelle femme, mais...

— Elles étaient laides ? demandai-je avec espoir.

Il réfléchit, puis :

— La première, oui. Mais la laideur physique n'a pas beaucoup d'importance. Julia m'a seriné ça pendant des années.

Il grimaça et plissa le nez comiquement :

— Je ne crois pas qu'elle m'ait convaincu... Je déteste la laideur.

Parce que je ne savais que répondre, je coupai :

— Mais qu'est-ce que c'est que la laideur ? Qu'est-ce qui est laid ? Qu'est-ce qui est beau ?

Il comprit fort bien que j'essayais d'oublier ces Quêteuses qu'il avait possédées. Il me prit le visage entre les mains et il affirma avec conviction :

— Tu es laide.

Je faillis crier de colère. Mais il continuait, implacable :

— Tu es horrible. Pas symétrique du tout. Ton œil gauche est un peu plus petit que le droit. Ton nez est un peu retroussé, on dirait qu'il veut gratter la Lune. Ta bouche... heu... Elle ne serait pas trop mal, mais tu as des gerçures sur la lèvre supérieure. Tes cheveux sont trop

secs : si je passais la main dedans, il jaillirait des étincelles.

— Assez ! criai-je.

Il avait raison ! Je m'étais assez regardée dans des miroirs pour savoir qu'il avait raison ! Pour tout ! J'avais envie de pleurer.

Soudain il me prit dans ses bras et il conclut tranquillement :

— Et c'est pour ça que je t'aime, Laura.

— Tu m'aimes parce que je suis laide ?

Il me lâcha, me regarda pendant quelques secondes, puis éclata de rire.

— Laura ! Est-ce que tu es folle, ou est-ce que je deviens fou ? Et moi ? Suis-je laid ?

— Oui, grondai-je. Tu es laid ! Tu ressembles à... oh, je ne sais pas !

J'éclatai en sanglots, car j'allais dire « à Mathus », et Mathus était beau. Il me cajola, me demanda de lui pardonner, me dit qu'il ne pouvait s'empêcher d'ironiser, qu'il plaisantait à propos de tout, que son esprit était ainsi et qu'il n'y pouvait rien, que...

Je lui coupai la parole en posant ma main sur sa bouche, et je pleurais et je riais à la fois.

— Tais-toi ! dis-je. J'aime que l'on rie... même à mes dépens... mais j'ai eu tellement peur que tu me juges laide !

Je m'écartai de lui et, me souvenant de la mission que j'avais acceptée :

— Tu as rencontré les survivants de ceux qui se sont enfuis du Refuge. J'ai promis de tenter de les y ramener. Dans quelle direction allaient-ils ?

— Laura !

Il me dévisageait, stupéfait.

— Tu n'y songes pas sérieusement, Laura ? Je les ai rencontrés là-bas, au bout de la vallée, au débouché sur la plaine, voilà plus de vingt-quatre heures. Ils se séparaient. Deux d'entre eux prétendaient suivre le torrent. Un autre l'avait déjà traversé et s'en éloignait vers le soleil levant. Deux autres marchaient vers le couchant.

— Mais pourquoi se séparaient-ils ?

— La faim, murmura-t-il. Réfléchis, Laura. Ils étaient cinq. Chaque fois qu'ils découvraient un arbrisseau aux baies bien mûres, ils devaient partager entre eux. En se dispersant, ils trouveront beaucoup plus d'arbrisseaux... et ils n'auront plus à partager, sinon à deux.

Évidemment, il avait raison. Je calculai, très vite. Ils avaient plus de vingt-quatre heures d'avance sur moi. Dans les meilleures conditions, j'en rattraperais un ou deux... après une semaine de marche ! Or, ils seraient dans la plaine, et c'étaient tous des Vieux, des Supports, puisque la Maladie ne les avait pas tués.

On découvre aisément de la nourriture dans la plaine... Ils refuseraient de revenir au Refuge, car ils n'auraient pas oublié la faim

qui les avait torturés.

— Laura, me dit soudain Tony... Je n'ai jamais vu aucun Refuge. Pourquoi ne m'y conduirais-tu pas ? Je suis solide. Je pourrais aider Pil et le Vénérable.

Oui, après tout, pourquoi pas ?

Deuxième interlude

Tout le mal était venu de ce que Bertaudet, le créateur des Refuges, avait du génie. On a toujours remarqué que les génies ont d'étranges déficiences mentales : c'est une sottise de rançon.

S'il avait été comme « tout le monde », il aurait expliqué à ceux qui l'avaient suivi :

— Voilà. Nous allons fonder des Refuges, et là nous ferons ci, nous ferons ça, dans tel et tel but.

Mais non. Oh, bien sûr, il ne jouait pas au Dieu ! Il n'avait jamais imaginé que, plus tard, on le déifierait et que, pour les générations à venir, il serait Seigneur et Sauveur. L'eût-il appris qu'il eût piqué une colère homérique.

C'était un rationaliste à tous crins, très tolérant pour toutes les religions (y compris, ajoutait-il en caressant sa barbe, pour ceux qui n'en ont aucune) à la condition que l'on respectât son athéisme.

Tolérant au point que, contrairement aux pasteurs ou aux moines qui s'expatrient afin de prêcher la parole divine, il n'avait jamais tenté d'expliquer que Dieu n'existe pas aux Zoulous, aux Canaques, ni même aux Français.

Son point faible, sa rançon du génie, c'était la défiance qu'il éprouvait envers les masses humaines. Autant il se montrait confiant envers ses proches, autant il était réticent envers les réactions des groupes. Tout, d'ailleurs, à toutes les époques, indique qu'il voyait très clair.

Cette hostilité, cette méfiance, s'étaient établies en lui d'abord au cours de ses études, quand il n'était qu'un étudiant parmi tant d'autres et que, pour ne pas se singulariser, il participait comme les autres aux chahuts ou aux « manifs ». Il lui était même advenu de lancer des pavés sur les Forces de l'Ordre, sans trop savoir pourquoi, simplement parce que ses copains en lançaient. Lui, Bertaudet !

Et par la suite, au régiment... Bref, il avait appris par expérience (et aussi dans les livres, mais l'expérience est de beaucoup préférable) qu'un humain très doux et très calme peut, quand il n'est plus qu'une unité dans un groupe, se transformer en un loup enragé (constatation valable également pour les Forces de l'Ordre, dont chaque élément, pris séparément, était en général un brave gars). Il savait que cent agneaux peuvent saccager leur bergerie et même tuer leur berger.

La bergerie, c'était le Refuge. Les agneaux, c'étaient les enfants abandonnés ou parfois, rarement quelque Implant dont le Support

venait de disparaître. Tous ceux-là, Bertaudet, ou le Vénérable des autres Refuges, les recevaient et leur offraient quelque nourriture – la bouillie d'algues, bien entendu.

Oui, mais voilà. Dans ce premier repas, Bertaudet ou le Vénérable ne manquaient jamais d'incorporer un bouillon de culture de la Leucémie virale B. Et quand il était seul, Bertaudet se frottait les mains en se disant qu'il venait de sauver un humain de plus.

Bien sûr, il convient de noter que cette conception de « salut » n'était, pour les compagnons de Bertaudet, que toute relative. La Leucémie virale B n'affaiblissait l'organisme que très lentement mais, non traitée, raccourcissait considérablement la vie humaine. On présentait les stigmates de la vieillesse avant trente ans, et, sauf rares exceptions, à quarante ans on n'était plus qu'un déchet bon à jeter dans la Bouche aux algues.

Cela, Bertaudet le savait, et il avait prévu la parade : c'était le second point de son plan. Mais, par coquetterie de savant, il décida de n'en parler que lorsque le moment serait venu. Il se taisait en souriant. Il jouait au sphinx. Non seulement on ignorait, dans les Refuges, ce qu'était la Leucémie virale B, mais tout ouvrage de médecine y était interdit. Toujours sa phobie : cacher aux Jeunes qu'on leur avait inoculé le virus.

Tout découla de cela. Les Vénérables qu'il avait nommés à la tête des autres Refuges n'avaient rien de scientifique : un épicier, un droguiste, un employé de bureau, etc.

Il fut très facile à Bertaudet de les en convaincre : le silence s'imposait. Certains d'entre eux, pourtant, conçurent quelques inquiétudes :

— Mais après nous ? Nous sommes vieux... Qui prendra notre place à la tête des Refuges ? Qui inoculera... clandestinement... la Leucémie virale B aux nouveaux venus ?

Bertaudet avait eu un vrai sourire de rationaliste :

— Chacun de nous formera un successeur. *Quand il sentira venir la mort*, il lui confiera le secret. En outre, sous une forme compréhensible seulement par les Intelligences supérieures, je rédigerai un Manuel d'Instructions qui sera remis à chaque Refuge.

De toute évidence, ce génie de la biologie avait posé en dogme que « l'on sent venir la mort ». C'est probablement exact, mais il advient que cette prémonition ne dure que pendant une fraction de seconde. Cela se produisit pour lui quand un infarctus le terrassa, et il n'eut même pas le temps de confier le « secret » au nouveau Vénérable.

Restait le Manuel d'Instructions. Mais, toujours pour éviter les réactions agressives des jeunes leucémiques, il était volontairement écrit dans un style tel que nul n'y comprit rien, sinon que pour le Bien de l'humanité il fallait réciter telle ou telle prière... sans aucune

allusion à la Leucémie virale B.

Peu à peu, l'usage s'établit de prendre feu Bertaudet pour un Sauveur, et une religion naquit. Elle en valait beaucoup d'autres. Il advint la même chose dans les autres Refuges, pas toujours à la mort du premier Vénérable, mais du deuxième, du troisième, du quatrième... Bref, cent ans après leur création, les Refuges étaient devenus des monastères où la parole du Seigneur Bertaudet, à laquelle on ne comprenait pas grand-chose, avait force de Loi.

On peut se demander comment les Jeunes nouvellement accueillis réussissaient à vivre alors qu'on ne leur inoculait plus le mal qui les eût rendus réfractaires. Si Bertaudet avait vécu encore, il eût expliqué que c'était logique. Il y avait en effet dans chaque Refuge autant de Jeunes que de Vieux, c'est-à-dire de Supports, car un équilibre s'était établi tout naturellement.

— Comment ? eussent objecté les incrédules. Mais dans les Refuges on meurt vers la quarantaine !

Bertaudet eût souri, en homme supérieur qu'il était. Il eût peut-être menacé du doigt le stupide contestataire.

— Qu'est-ce que la vieillesse, mon ami, sinon l'usure de l'organisme ? Or la Leucémie virale B fatigue terriblement l'organisme, au point qu'à vingt et quelques années celui-ci est aussi délabré que celui d'un humain normal à cinquante ans. D'où ma conclusion : grâce à la Leucémie virale B, les Jeunes deviennent Vieux vers la trentaine, et parfois avant.

À ce point de sa réponse, il eût probablement réprimé un frisson et eût ajouté à voix basse :

— Comprenez-vous pourquoi j'exige le secret ? Que feraient nos Jeunes s'ils apprenaient que, par mon intervention, ils seront Vieux à trente ans ! Et pourtant, pourtant... Si nous nous abstenons de leur inoculer le virus, ils mourront dans les trois jours !

.
- -
.

... Oui, si Bertaudet avait pu raconter cela, on aurait parfaitement compris l'hécatombe de Jeunes dans le Refuge. On n'inoculait plus la Leucémie virale B. Elle existait toujours à l'état endémique, mais seuls la contractaient certains organismes prédisposés. Pil, par exemple qui, sans le savoir, était Vieux à vingt-six ans et qui, toujours sans le savoir, avait servi de Support à Laura.

Cependant, la majorité des Jeunes demeuraient sains, et s'ils vivaient c'était tout simplement, sans que nul ne s'en doute, que l'équilibre était atteint entre eux et les contaminés ayant atteint la trentaine, qui leur servaient de Support.

Dès lors, tout s'expliquait dès que l'on remarquait que, à l'exception du Vénérable, ceux qui n'avaient pas quitté le Refuge étaient les plus Jeunes, sans doute parce qu'ils ne se révoltaient pas encore contre cette existence de cloîtrés.

Privés de Support (le Vénérable vivait en Solitaire, Bertaudet l'avait voulu ainsi) ils étaient morts. Et pour ceux qui s'étaient enfuis, il s'était produit un phénomène que ce même Bertaudet eût estimé logique.

Les Jeunes s'étaient séparés des Vieux dès le premier jour. Instinct grégaire des générations. Alors que les Vieux marchaient sans arrêt vers la plaine où, pensaient-ils, ils se nourriraient plus aisément, les Jeunes s'étaient groupés, avaient chanté, avaient dansé, avaient renié le Seigneur Bertaudet...

Et ils étaient morts le troisième jour, parce qu'il n'y avait plus aucun Vieux parmi eux et qu'ils n'étaient pas atteints par la Leucémie virale B.

VI

Récit de Laura

J'étais inquiète quand j'arrivai avec Tony devant le Refuge. Qu'allait-il se passer quand Pil et lui se trouveraient face à face ? Bien sûr Pil ne pouvait inquiéter Tony qui l'eût cassé en deux d'une seule main si je puis dire, mais je ne tenais pas du tout à ce que Tony casse Pil en deux. Pil, c'était pour moi comme un grand enfant.

La même idée devait préoccuper mon compagnon car, alors que nous nous approchions de l'entrée du Refuge, il me demanda en hésitant :

— Comment est-il, « ton » Pil ?

— D'abord, répondis-je, ce n'est pas « mon » Pil. Nous avons couché ensemble, soit. Mais ça ne crée pas un droit de propriété.

J'avais lu des livres d'autrefois, aussi ajoutai-je avec un rire peu joyeux :

— Surtout pour la femme.

Il me lorgnait du coin de l'œil.

— Préoccupée ? fit-il.

— Oui.

— Soit. Alors, comment est Pil ?

Je lui décrivis ce dernier et il hochait la tête. Quand j'eus terminé il semblait soucieux.

— Qu'y a-t-il ? demandai-je.

Il grommela :

— C'est la pire des choses qui pouvait arriver, Laura. Il ne voudra pas renoncer à toi, et je ne peux tout de même pas me battre contre lui... tel que tu me le dépeins !

Sous-entendu : « Je l'écrabouillerais ! ». Cela ne me plut guère, mais Tony avait l'air sincère et malheureux.

— Tu es de ceux, dis-je avec colère, qui croient qu'une femme, ça se gagne à coups de poing !

— Pas du tout ! Mais il faut bien que tu choisisses !

— Eh bien, je choisirai entre lui et toi.

Il m'éclata de rire au nez et, sur un ton railleur, répéta deux phrases que nous venions de prononcer :

— « Ça ne crée pas un droit de propriété. Surtout pour la femme. » Si je comprends bien, Laura, tu aurais le droit de choisir ton compagnon, et je n'aurais pas celui de choisir ma compagne ?

— Tu interprètes tout à contresens, murmurai-je, maussade.
Nous étions devant la porte du Refuge. Il regardait avec curiosité.
— Je ne vois pas de serrure, marmonna-t-il.
— Il n'y en a pas. Pour entrer, il faut dire certains mots, là, devant cette petite lucarne qui cache un mécanisme nommé « Le Surveillant »
Il sifflota longuement.
— Ces mots, tu les connais ?
— Non. Mais je suis sûre que la porte va s'ouvrir. Ne t'en fais pas.
Et, dans le silence, j'appelai à très haute voix :
— Pil !... Ohé, Pil !...
Il ne pouvait être loin. Et en effet, après deux ou trois minutes j'entendis sa voix haletante, à l'autre bout de la cour.
— Laura ! Enfin !
— Ouvre la porte, je t'en prie, demandai-je. J'ignore les mots qu'il faut dire au Surveillant.
— Mais ceux que tu ramènes au Refuge les connaissent, eux, et...
Il se tut. Arrivé derrière la porte, sans doute regardait-il par quelque judas car il s'exclama, dépité :
— Oh, Laura ! Tu n'en ramènes qu'un ! Mais tu avais promis de...
— Je ne peux pas faire marcher les morts, fis-je avec colère. Et ceux qui ne sont pas morts (ils étaient cinq !) se sont dispersés dans la plaine. Quant à celui qui m'accompagne, et dont le nom est Tony, regarde-le avec attention.
Tout de suite il grogna :
— Il ne vient pas d'un Refuge !
— À quoi as-tu deviné ça, Pil ? murmura Tony en jouant la surprise.
Impatentée, je demandai de nouveau :
— Ouvre donc !
Il y eut un long silence, puis Pil reprit avec sévérité :
— C'est interdit, Laura. Aucun de vous n'appartient au Refuge. Je veux bien te faire entrer, toi, puisque je t'y avais accompagnée et que je t'avais chargée d'une mission. Mais lui, non. Jamais le Vénérable ne me le pardonnerait.
Je criai de fureur. Puis :
— Ton Vénérable, ton Bertaudet, sont des ânes ! Si tu refuses de laisser entrer Tony, je repars avec lui, entends-tu ?
— Laura ! piailla-t-il.
Dans l'excès de ma colère, j'avais tourné le dos et je faisais mine de m'éloigner. Tony vint près de moi et, sourire aux lèvres, cligna de l'œil.
— Ça va, j'ai compris, affirma-t-il. Je gêne. Et au fond, je n'ai pas si grande envie d'entrer là-dedans. Ça pue. Au revoir, Laura. On se retrouvera peut-être un jour.
Je ne sais pas comment j'aurais réagi si je n'avais pas vu son visage

souriant et son œil narquois qui semblait me dire : « Ne t'en fais pas, petite Laura ! On va leur jouer un bon tour ! »

Il me laissa là, perplexe, me demandant ce qu'il allait faire, et il s'éloigna. La voix de Pil s'éleva derrière la porte :

— Qu'il ne tente pas de forcer le passage, Laura !... Je ne lui veux aucun mal, mais le Surveillant n'est qu'un mécanisme...

Je regardais du côté où Tony était allé. Chose étrange, il ne s'éloignait pas du Refuge, mais il longeait le mur qui clôturait la cour sur un côté et dans lequel était percée la porte. Ce mur était trois fois plus haut que moi.

Tout à coup, Tony s'immobilisa, attentif. Du bout des doigts, il gratta entre les vieilles pierres. Est-ce que... oh, ce n'était pas possible ! Si fait, c'était possible. Mathus l'eût fait aussi. Il faut des muscles et des doigts d'acier, voilà tout.

Tony commença à s'élever vers la crête du mur, cramponné aux vieilles pierres du bout des doigts ! Alors, je souris et je dis à Pil :

— Je suis seule, tu peux ouvrir.

La porte s'entrebâilla. Je passai d'un bond, et elle se referma aussitôt. Pil était devant moi, l'air revêché.

— Où as-tu péché cet Implant ? grogna-t-il. Je lui ris au nez :

— Il n'est pas plus Implant que toi, répliquai-je. En fait, c'est un Support, comme toi. Mais toi, tu l'ignorais. Il le sait, lui.

Il m'étudiait avec méfiance.

— Laura, je croyais que, après les services que je t'ai rendus...

Et moi qui lui avais sauvé la vie !

— Les services que tu m'as rendus ! répétais-je avec ironie.

— Ne t'ai-je pas guidée, jusqu'au Refuge, l'abri, l'asile où l'on vit sans inquiétudes pour l'avenir ? dit-il avec surprise.

— C'est sans doute pour ça que tu t'en étais enfui, répliquai-je en haussant les épaules.

Il n'eut pas le temps de répondre. Tony criait :

— Attention !

Il avait longé le sommet de la muraille et nous ne l'avions pas vu car nous lui tournions le dos. Il sauta, roula sur le sol comme une boule, puis se releva, radieux.

— Bertaudet n'avait pas prévu ça, déclara-t-il. Pil sursauta.

— Parce que Laura t'a parlé du Seigneur Bertaudet, ça ne te donne pas le droit de le bafouer, fit-il, menaçant.

Je le vis sur le point de sauter, lui chétif, sur Tony qui l'eût étranglé d'une seule main, et je m'interposai :

— Pil ! criai-je.

Mais Tony m'écarta, toujours sourire aux lèvres. Il tendit le bras. Son doigt se posa sur la poitrine de Pil. Et pour la première fois j'entendis ces trois phrases étranges :

— *Le Jeune sera sauvé. L'Adulte sera libre. Le Vieillard sera guéri.*

.
— —
.

Certain jour, alors qu'avec Mathus nous allions poser des collets, nous avons rencontré un Implant venu je ne sais d'où, peut-être un Quêteur, réfugié sous un chêne. L'orage grondait.

C'était en plein été, aussi la pluie ne nous inquiétait guère, Mathus et moi, mais il y avait une chose que nous savions : ne pas s'abriter sous les grands arbres isolés.

Nous passions à cent mètres quand la foudre tomba sur le chêne. L'Implant ne fut pas atteint, mais la commotion fut telle que son visage devint livide et qu'il se mit à trembler comme une feuille de peuplier au vent.

Eh bien, la foudre avait dû tomber près de Pil, car il était blanc comme les glaïeuls que Mathus avait plantés devant notre maison, et il tremblait – moins que les feuilles des peupliers, mais tout de même !...

— Comment sais-tu... fit-il, gorge serrée. Tony eut un geste d'apaisement.

— Je n'ai jusqu'à ce jour jamais mis les pieds dans un Refuge, affirma-t-il, et ceux que j'ai rencontrés à l'entrée de la plaine ne m'ont pas parlé de Bertaudet et ne m'ont pas révélé les Trois Mystères.

— Oh, je m'en doute ! grommela Pil. Les Instructions du Seigneur Bertaudet sont secrètes, et nul ne s'aviserait d'en révéler la teneur à d'autres qu'aux Privilégiés.

Tony regardait autour de lui, hochait la tête :

— Il y a quelque chose que je ne comprends pas, avoua-t-il enfin.

— Comment comprendrais-tu, puisque tu n'as pas été élevé dans un Refuge ?

— Ce n'est pas cela.

Il parut s'intéresser soudain à Pil, cessa d'étudier la coupole et la tour qui dominaient le Refuge. Et il prononça lentement, martelant les mots :

— *Les Jeunes ont été sauvés. Mais les Adultes n'ont pas été libres puisqu'ils ont vécu enfermés dans leur Refuge. Quant aux Vieillards, il n'a pas dû y en avoir beaucoup !* Car Bertaudet affirmait... attends... c'est en fin de la page 8 des Instructions : « Si l'un de ces trois points n'est pas respecté, l'humanité est perdue. »

Je ne pouvais plus réprimer ma rage.

— Toi aussi, Tony ! criai-je. Bertaudet ! Bertaudet ! Je n'entends plus que ça ! Un Dieu ! Un Dieu qui nous laisse pourrir dans les Refuges ou vivre en Implant au-dehors !

— Oh, dit Tony tout tranquille, Bertaudet n'est pas un Dieu pour

moi. C'était un homme, comme Pil ou moi. Il ne l'a jamais caché dans ses écrits. Il n'a jamais prétendu à la divinité.

Il reprit, moue aux lèvres :

— L'ennui, c'est qu'on ne parvient pas à comprendre ce qu'il voulait expliquer. Il y a trop d'interprétations possibles.

Pil ne tremblait plus. Imaginez un piquet de châtaignier enfoncé dans la terre pour soutenir un arbuste rachitique : c'était Pil.

— Mais qu'est-ce que tu dis ? Qu'est-ce que tu dis ? Tu n'es jamais entré dans un Refuge et tu connais les Instructions du Seigneur Bertaudet ?

— Hé oui !

— Mais...

Le visage de Tony devint soudain très grave. Comme j'étais lasse de les entendre discuter de choses dont j'ignorais tout, je leur dis :

— Bon, ça va. Continuez avec votre Bertaudet. Moi, je m'en vais.

Je m'éloignais déjà, quand soudain la main de Tony se posa sur mon poignet. Et pas question d'échapper à son étreinte. Dans notre monde, la femme est l'égale de l'homme. Ouais, tu parles ! comme disait Mathus qui n'en croyait rien. Quand un homme tel que Tony tient un poignet comme le mien, on sait bien que l'égalité, c'est de la blague.

J'essayai de me dégager. Il me regardait en rigolant. Furieuse, je saisis mon couteau. Il continuait à me regarder – sans me lâcher – et il y avait une intense curiosité dans son regard.

Il se demandait si j'oserais le frapper ! Non, mais, que croyait-il être ? Un dieu, lui aussi, comme leur Bertaudet ? Folle de colère, je levai le couteau.

— Oui, tu es faite pour moi, murmura-t-il avec ravissement et sans l'ombre d'une crainte.

Je ne sais pas ce qui m'arriva alors : je me mis à pleurer et je glissai le couteau dans sa gaine, à ma ceinture.

— Tu m'as humiliée, Tony, dis-je. Je ne l'oublierai jamais.

— C'est ça, fit-il, flegmatique.

Il lâcha mon poignet et se tourna vers Pil.

— Il faudrait mettre tout ça au clair, annonça-t-il. Voilà longtemps, longtemps, que je rêve de dénicher un Refuge et d'y entrer. Je préfère te l'avouer tout de suite : je connais par cœur les Instructions de Bertaudet, de la première à la dernière ligne, comme tous à la Communauté. Personne n'y a jamais rien compris... ou du moins toutes nos expériences ont prouvé que nous ne savions pas les interpréter.

Il se mit à rire et ajouta, railleur :

— Mais il ne nous est jamais venu à l'esprit l'idée saugrenue d'en faire un Dieu ou un Sauveur.

Pil ne réagit pas. Après un long silence il demanda enfin :

— Que cherches-tu exactement ?

— Je vais te le dire. Mais je voudrais que celui que tu nommes le Vénérable soit présent.

VII

Laura croyait connaître Pil parce qu'ils vivaient ensemble depuis des jours et des jours. Mais qui peut se flatter de connaître quelqu'un, même après des années ? Est-ce que Mathus ne l'avait pas parfois suffoquée par ses réactions inattendues ?

Il en fut de même cette fois, quand Tony eut fini de raconter son histoire. Laura s'attendait à voir Pil, fou de rage, refuser ce que l'autre lui offrait. Or Pil, sans la moindre hésitation, conclut :

— D'instinct, je l'avais deviné. Il existe autre chose que des Refuges, des Supports et des Implants. Tu nous dis que c'est une « communauté ». Peut-être, en réunissant les connaissances des Refuges et celles de la Communauté, déchiffrerons-nous enfin le sens des paroles du Seigneur Bertaudet. Je suis prêt à te suivre. Il se tourna vers le Vénérable :

— Vous aussi, n'est-ce pas ?

Le vieillard hochait la tête, songeur.

— Je le voudrais, oh certes, je le voudrais, car ce sera une merveilleuse aventure... même si elle ne conduit à rien de positif. Mais hélas, cela ne m'est plus possible. Mes forces me trahissent. J'ai perdu toutes mes dents... Privé de la bouillie d'algues, que mangerais-je ? Et puis...

Il baissait la tête :

— Il y a trop longtemps, beaucoup trop longtemps que je vis ici... Ce seraient trop de liens, trop de souvenirs à briser.

Un silence plana, puis Tony, impatienté :

— Vous ne répondez ni l'un ni l'autre sur l'essentiel. Bertaudet fait allusion dans certains paragraphes à des préparations biologiques. Nous n'en avons jamais trouvé trace, mais nous espérons que, dans les Refuges, ne serait-ce que par tradition, vous avez continué ces préparations.

— Qu'appelles-tu « préparation biologique ? » demanda le Vénérable, surpris.

— Eh bien... par exemple une culture de bactéries.

Le Vénérable et Pil se dévisagèrent, l'air ahuri.

— Les bactéries ? Ce sont, n'est-ce pas, de minuscules végétaux inférieurs ? Pourquoi les cultiverait-on ?

— Voyons, fit Tony un peu inquiet. Laura m'a confié que l'on étudiait beaucoup dans les Refuges.

— Oui, en effet.

— Et toutes les sciences ?

— Oui. Nous nous spécialisons, bien sûr. Mais nous avons largement assimilé tout ce que renferment les livres accumulés par le Seigneur Bertaudet et ses disciples.

Tony rêva, puis reprit :

— Bertaudet était un célèbre biologiste. Or, vous ignorez tout de la biologie et de la médecine.

— Nous en savons ce qu'en disent les trois ou quatre ouvrages, très simples, que nous possédons sur ces sujets. Nous avons en particulier un traité de « La guérison par les plantes » qui me paraît assez remarquable.

Tony eut un sourire, réfléchit, puis dit lentement :

— Bertaudet l'a voulu ainsi... Il n'y a pas d'autre explication. Pourquoi ? Dans quel but ? Nous ne le saurons peut-être jamais. Il a, semble-t-il, créé deux sortes d'abris pour les humains : les Refuges, et la Communauté. Encore que j'ignore s'il n'existe pas d'autre Communauté que la mienne. Il ne vous a laissé aucun ouvrage de médecine, alors que nous en regorgeons. C'est certainement volontaire, et il avait ses raisons. On peut se demander s'il n'a pas prévu qu'à une certaine époque les deux groupes se rassembleraient, mettraient leurs connaissances en commun... et qu'il en jaillirait l'étincelle qui sauverait la race humaine.

Il hésita, puis :

— Oui ou non, possédez-vous des cultures de bactéries ?

— Non, répondit le Vénérable. Nous ne savons même pas ce que c'est.

— Mais alors ? Comment pouvez-vous certifier que vous n'en possédez pas ? Et tenez ! Il est évident pour moi que les déchets que vous apportez à vos algues nourricières...

Laura fit la grimace, en pensant aux cadavres que l'on avait enfournés dans la Bouche des algues...

— ... il est évident que ces déchets sont transformés par des bactéries, et qu'il s'agit là d'une culture de bactéries. Mais celle-là ne m'intéresse pas. Voyons, voyons...

Le Vénérable l'écoutait, bouche bée, sans réactions.

— Ce que je cherche, reprit Tony, est un liquide, probablement enfermé dans des ampoules de verre scellées.

Ils se dévisageaient comme pour dire : « Parle, toi !... Non : toi ! » Enfin le Vénérable balbutia :

— De telles ampoules de verre ont existé au Refuge autrefois. D'après le sixième verset des Instructions du Seigneur Bertaudet, mon prédécesseur a cru comprendre que le liquide était destiné à oindre le front des nouveaux venus au Refuge. Ce qu'il a fait en bénissant le nom du Seigneur Bertaudet... jusqu'à ce qu'il ne restât plus aucune

ampoule.

— C'est bien ma veine ! grommela Tony, la tête basse.

Puis il regarda Pil droit dans les yeux :

— Page 13 des Instructions, 3^e paragraphe, annonça-t-il. « *Si tout ce que j'ai créé disparaît dans quelque catastrophe, on trouvera toujours dans l'homme des Refuges ce qu'il faudra pour sauver la race humaine.* » La citation est-elle exacte ?

Le Vénérable chantonna comme un cantique :

— « *Car c'est du Refuge que viendra le salut de la race.* » Page 13, paragraphe 3.

— Et vous en avez fait une religion ! dit Tony en riant.

Puis il se fit très sérieux, très grave.

— Vénérable, et toi, Pil, puisque vous avez tout étudié (sauf la biologie et la médecine) vous connaissez l'essentiel des religions que pratiquaient nos ancêtres. Dans certaines d'entre elles, et en particulier dans la religion chrétienne, presque unanimement observée dans la région où nous sommes, un homme se sacrifiait pour sauver ses semblables...

— Oui, murmura le Vénérable. La légende est très belle.

— Eh bien, reprit Tony, l'homme des Refuges va sauver l'humanité. J'ignore de quelle façon, mais je sais que, si les chercheurs de ma Communauté en ont un sous la main, ils arriveront à comprendre le sens des phrases étranges de Bertaudet. Mais, Vénérable, il n'y a plus ici que toi et Pil. Tu ne pourrais nous suivre. Le Sauveur, ce sera donc Pil.

— S'il accepte ! grommela Laura.

Tony, à la dérobée, lui fit la grimace et lui lança un clin d'œil, puis ajouta :

— Il s'agit là d'une mission très noble, quasi divine, et que Bertaudet avait prévue. Pil, acceptes-tu ?

Pil le regarda avec étonnement :

— Il s'agit de sauver la race, et le Seigneur Bertaudet l'avait prévu, et tu redoutes que je refuse un tel honneur ?

Les yeux brillants, il ajouta :

— J'accepte. Même s'il faut me crucifier, comme l'Autre.

Troisième interlude

Quels que fussent les défauts de Bertaudet, il était beaucoup trop intelligent pour ne pas envisager une position de repli en cas d'échec des Refuges. Longuement, il s'interrogea au sujet de ce repli-là. Que faire ? Si les Refuges étaient un jour anéantis, comment la race humaine ne s'éteindrait-elle pas ?

C'est Kaufman qui lui fournit l'idée. Kaufman était un boulanger à idées philosophiques. Cela existe. Ils font d'aussi bon pain que les autres, mais ils ont des méditations que les autres boulangers n'ont pas, et c'est peut-être préférable. Il murmura :

— Un phalanstère.

— Quoi ? grogna Bertaudet.

Le terme présentait à ses oreilles un relent religieux, si l'on peut dire.

— Une Communauté d'humains. Un nombre rigoureusement égal de Jeunes et de Vieux. Dans quelque coin isolé, sans aucun moyen de communication avec les Refuges. Le plus loin possible de ceux-ci. Ceux-là, nous ne leur inoculerons pas la Leucémie virale B, mais nous leur communiquerons votre œuvre maîtresse : les Instructions auxquelles vous travaillez. Ils vivront. Ils subsisteront, voilà tout, toujours en nombre égal, Jeunes et Vieux.

Bertaudet, qui réfléchissait, finit par secouer la tête et par rallumer sa pipe. Il avait fait quelques réserves de tabac, comme tous les fumeurs, mais se demandait – comme les autres – pendant combien de temps cela durerait. Mais après tout, pourquoi ne pas cultiver du tabac dans un petit jardinet ? L'État n'en avait plus le monopole, puisqu'il n'y avait plus d'État. Il y rêva pendant quelques minutes, puis se reprocha cette pensée égoïste et répondit à Kaufman :

— Mon cher ami, votre Communauté ne me paraît pas viable à long terme. Dès qu'un Vieux mourra, que deviendra le Jeune qu'il « supportait » ? Il faudra le chasser... ou le laisser mourir !

Kaufman avait dû étudier longuement son idée – il disposait de beaucoup de temps pour cela, ne fabriquant plus de pain depuis la Maladie.

— Je ne crois pas, Bertaudet.

— Comment cela ? Logiquement, les Vieux mourront avant les Jeunes ?

— Oui. Mais non moins logiquement, un Adulte deviendra Vieux,

c'est-à-dire pourra servir de Support, chaque fois qu'un Vieux mourra. C'est une question de dosage au départ. Voyez-vous, Bertaudet, dans ma boulangerie, que j'ai tenue pendant trente ans et plus, j'ai fait une constatation assez surprenante. Les gens âgés achetaient du pain avec beaucoup de mie, les jeunes du pain croustillant que l'on nommait « ficelles » ou « baguettes ». Parce qu'ils avaient de bonnes dents. Eh bien, malgré l'accroissement considérable du nombre des jeunes, la proportion « pain de mie sur pain de croûte » n'a pratiquement pas varié.

— Intéressant, fit Bertaudet songeur. Grâce aux progrès de la médecine, de la chirurgie, l'espérance de vie humaine ne cessait de croître. Oui, bien sûr. Puis, il y avait peut-être le conformisme des jeunes.

Il ricanait :

— ... qui se croient anticonformistes ! Mais si certains de ceux qu'ils nomment « les locomotives du goût » avaient décrété que le pain de mie était meilleur... Oui, oui, Kaufman, peut-être avez-vous raison, et y aurait-il équilibre. Mais alors il faudrait créer une Communauté spécialisée dans la gérontologie... limiter les naissances... et la doter de tous les moyens nécessaires pour prolonger l'existence des vieillards-supports... du moins tant que cela serait utile. Une sorte de mini-faculté de médecine... où les professeurs seraient remplacés par des livres... Hum ! Quant à la pratique... hum ! Peut-être découvrirons-nous quelques bons médecins... Mais j'ai surtout confiance dans les livres^[1] !

Pendant ses études, il avait souvent remarqué que les cours magistraux faisaient double emploi avec ceux-ci. Il y avait, bien sûr, l'expérience et l'expérimentation. Mais on pouvait les envisager dans une communauté de plusieurs centaines d'humains.

Non sans quelque ironie – il avait le sens de l'humour – il se demanda si ces médecins-là sauveraient plus de malades, ou en tueraient plus que ceux qui, autrefois, pourvus de la bénédiction du Conseil de l'Ordre, officiaient sous l'égide de la Sécurité Sociale. Il se dit qu'une étude rigoureuse des statistiques eût peut-être permis de répondre, cent ans plus tard : « Ni plus, ni moins. » Mais dans cent ans, il serait mort depuis longtemps, et donc...

Il souriait à ces pensées-là quand il conclut :

— Pourquoi pas ? Au point où nous en sommes... Deux précautions valent mieux qu'une. Votre « Communauté » ne servira probablement à rien dans l'avenir, mais il semble intéressant d'en créer une... tant que nous pouvons le faire, c'est-à-dire tant que nous disposons de moyens de déplacement... et de volontaires. Oui, une communauté axée sur le plan médical, alors que les Refuges n'auraient qu'une vague notion de cette science...

Solennel, il ajouta :

— Sans aucune indication quant à la Leucémie virale B, n'est-ce pas ? Elle est de découverte très récente, ce sera facile.

— Évidemment ! fit Kaufman.

Bertaudet haussa les épaules :

— Il faut tout essayer, n'est-ce pas ? À la lueur de l'expérience, on verra plus tard où était l'essentiel.

... Et donc, on essaya. Mais « plus tard », Bertaudet avait disparu, comme Kaufman et les autres, ne laissant que de sibyllines Instructions.

TROISIÈME PARTIE

PIL LE MESSIE

I

Récit de Laura

Je l'avoue, j'étais très inquiète quand j'abandonnai le Refuge avec Pil et Tony. Deux hommes pour une seule femme, et qui plus est deux Supports, cela pouvait déclencher toute une cascade d'ennuis. Pas la moindre hésitation à choisir, en moi : j'aimais Tony.

Mais Pil, je le répète, était pour moi comme un grand enfant que j'avais envie de protéger. Moi, à dix-sept ans, alors qu'il en avait vingt-six ! Et contre qui allais-je le protéger ? Contre Tony que j'aimais !

Pil... Pil... Eh bien, il avait beaucoup changé depuis son passage au Refuge et les conversations à voix basse qu'il avait tenues avec le Vénérable. Je m'en aperçus dès le premier jour, alors que nous descendions, sur la route ravinée, vers le pied de la montagne.

Tony marchait en avant, à une vingtaine de pas, infatigable. Moi, je traînais à côté de Pil, m'efforçant de vaincre ma lassitude. Pendant plusieurs jours, avant de rencontrer Tony, j'avais recherché ceux qui s'étaient enfuis, et je sentais la fatigue dans mes jambes.

Mais surtout, j'avais peur. Peur de sentir le bras de Pil se poser sur mon épaule – et pourquoi l'aurais-je repoussé alors que, depuis que nous nous connaissions, il avait pris cette habitude... qui ne m'était pas désagréable ?

Oui, mais... si Tony se retournait à ce moment-là ? Il me semblait le voir, sévère, visage figé, poings serrés, attendant que nous arrivions à sa hauteur...

C'est alors que je remarquai qu'il ne se retournait pas. Jamais. Parfois il s'immobilisait, sans cesser de siffloter et, paisible, il attendait que nous nous rapprochions de lui. Dans le grand silence, le bruit de nos pas résonnait sur les pierrailles. Puis il reprenait tranquillement sa marche. Non, pas une fois il ne s'était retourné ! Pourquoi, sinon parce qu'il avait peur lui aussi, peur de voir que Pil me serrait contre lui ?

Ce qui d'ailleurs était faux. Pil avançait en ma compagnie, la tête basse, plongé dans une intense méditation, mais il se tenait toujours à un pas de moi. Tout cela m'irrita : l'apparente indifférence de Tony et la sagesse de Pil. Est-ce que, pour ne se faire nulle peine l'un l'autre, ils allaient me dédaigner comme si j'étais un fruit immangeable ?

Oui, cela m'irrita. Et je suis très impulsive, on l'a remarqué. Furieuse, je fis un pas vers Pil de façon à ce que mon épaule frôle la sienne. Il s'écarta de moi, tranquillement. Je murmurai :

— Pil !

Il me regarda. Sur ses lèvres planait un sourire angélique – les « anges », ces êtres des religions d'autrefois qui, prétendent les Livres, ignorent toutes les tentations, à commencer par celles de la chair. Mathus m'a dit qu'ils n'avaient pas de sexe. Pauvres diables d'anges !

— Pil ! répétais-je, avec plus de colère que de désir.

Il continuait à sourire.

— Laura, me dit-il, à voix haute, mais d'une voix transformée, moins aigre, plus calme... Laura, tu ne m'aimes pas, tu aimes Tony. Tu es très belle. Mais je sais désormais que j'ai été choisi pour sauver la race. Et comme tous les Sauveurs, je dois ne penser qu'à ma mission.

Je le dévisageais, bouche bée, stupéfaite. Il hocha la tête :

— Ce sera dur, Laura, je le sais. Mais il le faut. Certains versets des Instructions du Seigneur Bertaudet m'apparaissent maintenant très clairs. Page 32, 4^e paragraphe par exemple. Je suis sûr que Tony confirmera mon interprétation.

Tony ne s'était pas retourné, mais il avait entendu. Il se mit à rire.

— Je serais un imbécile si je ne la confirmais pas, dit-il, même si je n'y crois pas.

— Et tu n'es pas un imbécile, conclut Pil avec sérénité.

C'est alors que je compris que son séjour au Refuge mort avait eu de fâcheux effets sur son esprit, et qu'il ne raisonnait plus comme moi, c'est-à-dire comme un être normal.

J'accélérai le pas de façon à rejoindre Tony et je murmurai :

— Il est devenu un peu cinglé.

Tony cessa de rire et répondit à voix très haute, très grave :

— Détrompe-toi, Laura. Toutes les religions d'autrefois ont produit des mystiques qui, plus ou moins, abandonnaient les biens de ce monde pour se consacrer à soulager ceux qui souffraient. Je ne puis, moi, adopter une telle attitude : l'éducation que j'ai reçue dans la Communauté ne me le permet pas. Mais je me demande parfois si ces « mystiques » n'avaient pas raison. De toute façon, j'admire qu'ils aient pu se sacrifier pour un idéal.

— Ben mon vieux ! grognai-je, pas convaincue du tout.

Mécontente, je ralentis le pas afin de me retrouver près de Pil. Il me sourit avec résignation et énonça à voix haute, en martelant les syllabes :

— « *On trouvera toujours dans l'homme des Refuges ce qu'il faudra pour le salut de la race.* » Tony a bien compris. Le Seigneur Bertaudet désirait que ceux des Refuges soulagent ceux qui souffrent et abandonnent les biens de ce monde.

Je haussai les épaules sans répondre. Il était vraiment cinglé. Et peut-être Tony, lui aussi... Car enfin, la vie est un incessant combat non en faveur des autres, mais pour soi-même, n'est-ce pas ?

... Trois jours plus tard, j'eus une preuve du dérangement d'esprit de Pil. Nous marchions dans la plaine en longeant le torrent. Le soleil brillait, et il n'avait pas plu depuis longtemps car l'herbe était jaune et sèche. C'est pour ça que nous suivions le lit du torrent : aurions-nous trouvé de l'eau ailleurs ?

Et c'est sans doute aussi pour ça que des Quêteurs épuisés s'étaient assis sur des rochers, les pieds dans l'eau. Ils étaient las au point qu'ils ne nous entendirent même pas passer derrière eux, à une trentaine de mètres. Tony eut un rapide coup d'œil dans leur direction et continua à marcher. Il était désormais mon Support et, selon la norme, ne pouvait assurer la vie que d'un seul Implant.

Moi, bien sûr. je n'eus pour eux qu'un regard et je tâtai mon couteau à ma ceinture. N'étais-je pas la seule menacée ? Bien sûr, s'ils m'attaquaient afin de prendre ma place, Tony me défendrait. Pil aussi, j'en étais sûre.

Mais les Quêteurs étaient quatre et d'allure solide malgré leur fatigue. Or les bords du torrent étaient semés de débris rocheux. Et je savais ce que pouvait faire un homme adroit avec de tels projectiles : m'assommer net à distance avant que Tony ou Pil pussent s'y opposer. Il s'en était fallu de peu, dans la Ville quelques instants avant la mort de Mathus.

Donc, j'évitai autant que possible le roulement des pierrailles sous mes pieds, et je me retournai vers Pil pour lui demander d'agir de même.

C'est alors que je vis que, cessant de me suivre, il se dirigeait droit vers les quatre Quêteurs. Plusieurs fois j'ai vu des gens aller vers des Quêteurs. C'était, ou bien avec une attitude menaçante (quand un solide Support voulait protéger son Implant) ou bien avec lassitude (quand un isolé désirait rejoindre le groupe de ses semblables). Mais jamais comme Pil.

Il marchait sourire aux lèvres, les bras ouverts. Au bruit des pierres qui roulaient, les autres s'étaient tournés vers lui. Dans leurs yeux je lisais de l'étonnement, de l'incrédulité. Et je compris pourquoi ! Pil était petit, menu, n'avait que vingt-six ans. Comment eussent-ils deviné qu'il n'était pas un Implant, mais un Support ? Et pourquoi un Implant aussi faible aurait-il rejoint leur groupe, alors qu'ils étaient déjà quatre... et qu'il y aurait bagarre dès qu'ils découvriraient un Support ?

Tony vint lentement près de moi.

— Que va-t-il faire ? demandai-je dans un souffle.

— Sais pas. Il ajouta :

— De toute façon, n'aie pas peur, je suis là.

Je haussai les épaules. Lui aussi croyait que je n'étais pas de taille à me défendre ! Décidément, il faut abandonner toute fierté quand on est femme. Et puis... et puis... Je me demandai ce que je ferais sans lui devant quatre Quêteurs ! Un seul, soit. Mais quatre ! Ils se levaient et regardaient Pil. L'un d'eux ricana :

— T'as pas osé tuer la gosse ? Elle est trop mignonne, hé ?

Un autre ajouta :

— On va s'en charger, nous !

Tony posa sa main sur mon bras et je lus de l'inquiétude dans ses yeux. Je lui dis très vite :

— Avec toi, je ne les crains pas. Regarde-les : ils en sont au deuxième jour. Leurs forces ont beaucoup décliné.

— Oui, en effet, reconnu-il.

Ils venaient vers nous à pas mal assurés, et l'un d'eux chancelait. Pil arrêta celui-ci au passage :

— C'est toi qui manques de Support depuis le plus de temps, n'est-ce pas ?

— Oui... balbutia l'autre. C'est... mon troisième jour...

Il avait la quarantaine, il était beaucoup plus grand que Pil, large d'épaules, presque aussi athlétique que Tony. Pil avait un visage de douceur.

— Approche...

— Mais...

— Approche. Que risques-tu ? Je vais te donner trois jours de plus. Je suis un Support.

Les autres, qui s'étaient immobilisés, ricanèrent. Pil répéta doucement :

— Qu'est-ce qu'il risque ? Et le Quêteur alla près de lui, comme j'y serais allée aussi. Quand on est jeune et qu'on sait avec certitude que la mort est là, on se raccroche à toutes les branches, j'en avais fait l'expérience.

Pil passa son bras sur les épaules de l'Implant qui le dominait d'une tête et les compagnons du Quêteur cessèrent de ricaner. J'entendis distinctement :

— Qu'est-ce que c'est que cette salade ?

— Ce type-là est plus jeune que lui !

Mais ils attendirent ! Toujours, toujours, quand on se sait condamné, on cherche à se raccrocher à une branche, voire à un brin d'herbe !

Je ne sais si je l'ai expliqué, mais le processus de régénération par symbiose est d'une extrême rapidité. Vous êtes à l'agonie... Un Vieux pose son bras sur vous... Une à deux minutes plus tard vous voilà en pleine forme. Je le savais d'autant mieux que cela m'était advenu avec

le Solitaire, avec Pil et avec Tony. Dans le cas de Pil, c'était d'ailleurs moi qui l'avais enlacé afin de le tirer de la rivière, mais le résultat avait été le même.

Donc, les trois Quêteurs attendaient, hésitant entre la raillerie et l'espoir.

— Eh bien, demanda Pil, ça va mieux ?

Il riait aux anges, sûr de lui. L'Implant balbutia :

— Ou...oui ! Oh, oui !... C'est... Mais alors ? Tu es un Support ?

— Je vous l'ai dit déjà.

— Et... tu m'acceptes ?

Pil l'avait lâché et hochait la tête :

— Je t'accepte. Je vous accepte tous les quatre. Car il est une chose à laquelle, par égoïsme, on n'a jamais prêté attention. Certes, actuellement, je n'ai plus l'influx suffisant pour régénérer tes compagnons. Le Seigneur Bertaudet le dit lui-même : « Un seul Implant chaque jour. » Mais il n'a jamais interdit de changer d'Implant d'un jour à l'autre.

Les doigts de Tony serraient mon bras avec violence. Je soufflai :

— Tu me fais mal !

Il n'y prit même pas garde. Il murmura :

— Tu avais raison ! Il est fou. Ne se rend-il pas compte que...

Je n'entendis pas la suite. Les trois Quêteurs se rapprochaient de Pil et de son Implant.

— Tu veux dire, fit l'un, que demain tu accepterais de me donner des forces pour trois jours ?

— Oui, assura Pil. Certes, oui. Et le lendemain à un autre. Et le jour suivant au dernier.

Il se produisit alors un fait que Tony avait prévu mais auquel, je l'avoue, je n'avais pas pensé. Pas plus que Pil. Celui dont il venait d'effacer la fatigue gonfla la poitrine, serra les poings et cria aux trois autres :

— Foutez le camp ! Allez-vous-en, sans quoi je cogne ! Et dans l'état où vous êtes, je suis de taille à vous tuer tous trois !

Pil lui toucha l'épaule et murmura :

— Mais...

L'autre, d'un coup sec, lui rabattit la main et gronda :

— Ta gueule ! Ne sais-tu pas compter jusqu'à quatre ?

.
— —
.

... Oui : « Ne sais-tu pas compter jusqu'à quatre ? » Et tout de suite je compris !

À part celui que Pil venait de régénérer, ils en étaient à leur premier

ou deuxième jour de Quête. Demain, Pil en sauverait un. Le jour suivant, un autre. Encore un autre le troisième jour. Mais il y aurait alors quatre jours que son Implant actuel aurait été régénéré... c'est-à-dire que celui-ci serait mort depuis la veille !

Quoi qu'il fasse, Pil ne pouvait nourrir quatre Implants. À la rigueur, trois... et encore ! Quatre, non.

Et donc, logiquement, l'un des quatre devait mourir tout de suite. C'était préférable, n'est-ce pas, plutôt que d'agoniser pendant des jours et des jours ?

Mais je n'avais pas encore tout à fait compris ! En réalité, une sorte de malédiction pèse sur les humains depuis que la Maladie s'est abattue sur eux. La peur de la mort, l'instinct de conservation leur interdisent toute confiance.

En un éclair, j'essayai d'imaginer ce que pourrait être la vie de trois Implants auprès d'un seul Support... qui leur rendrait des forces tous les trois jours. Atroce. Il faut y être passé pour le comprendre.

Pendant trois fois vingt-quatre heures, chacun d'eux sentirait ses forces décliner et la mort s'approcher. Et cela constamment, continuellement, jusqu'au moment où son tour viendrait d'être régénéré par le Support. Vivre toujours à deux doigts de la mort...

Qui accepterait une telle existence, s'il savait qu'il est facile d'y échapper ? Car c'était facile !

Cela devenait évident. Dès que Pil rendrait toutes ses forces à l'un d'eux, celui-ci tenterait de se débarrasser des deux autres – d'autant plus facile qu'ils seraient affaiblis. Nous assistions déjà à ce spectacle-là.

L'Implant régénéré se pencha et ramassa des pierres. Puis, tourné vers les trois autres, triomphant, il hurla de nouveau :

— Foutez le camp ! Allez-vous-en, sinon je cogne !

Ses compagnons hésitaient. Un mauvais rictus aux lèvres, il lança alors de toute sa force une pierre qui atteignit à l'épaule le plus jeune Implant. Celui-ci cria sa douleur. Les deux autres, déjà, se penchaient pour ramasser des débris de rocher.

Soudain, je vis que Pil avançait, sourire aux lèvres, et se campait devant son Implant, les bras en croix. Sa voix avait une douceur que je ne lui avais jamais connue.

— Vous n'êtes plus des gamins, fit-il avec bienveillance. J'avais négligé le fait que vous êtes quatre alors que la Maladie tue en trois jours. Il faut donc que l'un de vous s'éloigne de bon gré. Je suis sûr que celui qui s'y décidera bénéficiera de la clémence du Seigneur Bertaudet.

De plus en plus j'avais l'impression qu'il avait la tête dérangée. Ceux auxquels il s'adressait n'avaient jamais entendu parler de son Seigneur Bertaudet, que le diable emporte !

Je jetai un coup d'œil vers Tony et je notai qu'il avait, lui aussi, ramassé deux grosses pierres.

— Place-toi derrière moi, murmura-t-il.

Je secouai la tête. Les Implants ne pensaient pas à m'attaquer... du moins jusqu'à présent. Cependant, à tout hasard, je vérifiai que je portais encore mon couteau à la ceinture.

Tony jura, leva le bras, mais ne lança pas encore la pierre. L'Implant régénéré, décidément brutal, venait de renverser Pil d'un revers de main en grondant :

— Toi, fous-nous la paix !

De tels Implants existent, Mathus me l'avait dit : arrivés à une certaine force physique, ils dominent leur Support et parfois le terrorisent. Pil tomba sur un bloc rocheux et gémit.

Tony m'écarta d'une bourrade et passa devant moi. Je balbutiai :

— Que vas-tu faire ?

Presque sans desserrer les dents, il grogna :

— Si tu crois que je vais laisser cet arriéré mental s'emparer du seul survivant du Refuge à la disposition de la Communauté !

L'Implant lançait une pierre vers les trois autres, qui l'évitèrent mais ne ripostèrent pas. Ils avaient peur d'atteindre Pil. Un Support, c'est sacré. Ce que voyant, le Régénéré eut un ricanement, happa Pil par la peau du cou et le souleva.

— Allez, pépé ! Tu viens avec moi... et avec moi seul. On connaîtra une petite vie tranquille jusqu'à ce que j'aie l'âge de vivre seul. Ça ne tardera pas.

Pil n'était plus qu'une marionnette que l'autre tirait tout en marchant à reculons, protégé par ce Support. J'entendis alors Pil qui marmonnait :

— Pardonne-lui, Seigneur Bertaudet, car il ne sait pas ce qu'il fait.

Cela lui valut une formidable gifle que lui assena l'Implant. Il tomba à genoux.

Alors, le bras de Tony se détendit et la pierre s'envola. Plus tard j'appris qu'il était « champion » dans ce sport que l'on pratiquait à la Communauté.

J'entendis un bruit bizarre. Un bruit creux, si je puis dire. Atteint à la tempe, l'Implant régénéré ouvrit la bouche mais n'eut pas la force de crier. Il s'affala tout de guingois et ne bougea plus.

Les autres attendaient, suffoqués. Puis, comme Pil se relevait, l'un d'eux fit quelques pas en avant, mais les deux autres le happèrent par les bras, et le plus jeune, blessé à l'épaule, piailla :

— Pourquoi toi ?

Pil était debout. Il n'avait pas l'air tout à fait normal : la fatigue, ou le coup qu'il avait reçu, ou sa chute sur le rocher. Il hocha la tête, bienveillant :

— Pourquoi toujours se battre ? demanda-t-il. Attendez un peu...

Il se penchait vers l'Implant régénéré – mais avant même qu'il parle, je savais à quoi m'en tenir. J'en avais vu, des morts ! La position des bras et des jambes de celui-là ne me laissait aucun doute.

Pil se releva, regarda Tony et dit avec surprise :

— Tu l'as tué.

— Et alors ? gronda Tony. Préférais-tu qu'il fasse de toi son esclave, alors que le Seigneur Bertaudet t'a choisi ?

Je lui en voulus de cette phrase, parce qu'il ne croyait pas du tout au « Seigneur » Bertaudet, et qu'il abusait de la naïveté de Pil. Mais il avait raison ! Cent fois raison ! On ne pouvait laisser Pil au cerveau dérangé se laisser maltraiter par un Implant.

Tony surveillait les trois autres. Sèchement, il leur dit :

— Vous trouverez un Support ailleurs. Celui-là est à moi. Et si vous voulez que je vous le prouve, faites un geste de menace : je vous casse la tête à tous les trois.

Ils ne bougeaient pas. Mais Pil vint vers lui et lui dit avec surprise :

— Je peux les sauver, Tony. Tous les trois.

— Qu'ils nous laissent tranquilles !

— Désolé, Tony. Mais je suis l'envoyé du Seigneur Bertaudet. Ils ne sont plus que trois. Je leur rendrai des forces à tour de rôle. J'ai été créé par le Seigneur Bertaudet pour cela.

Il ajouta tranquillement :

— Si tu n'es pas d'accord, pars de ton côté avec Laura. Moi, j'ai une mission à accomplir.

Quand je vous disais qu'il était complètement cinglé !

II

Certain soir, ils firent halte dans un bois, à proximité d'une Ville morte. Tony craignait qu'il ne pleuve. Pas question bien sûr de demander l'hospitalité à un Vieux et à son Implant : aucun n'eût accepté.

Lorsqu'il fait beau, il est agréable de coucher dans les bois – qui avaient envahi plus des trois quarts de la surface autrefois cultivée. Mais quand il pleut ! Aussi, quand ils avaient aperçu la Ville, blottie au pied d'un coteau, ils avaient décidé de passer la nuit tout près, de façon à se réfugier, si nécessaire, dans un immeuble abandonné.

S'ils préféraient le couvert des arbres, ce n'était pas par crainte superstitieuse, mais à cause de leur expérience. Certes, beaucoup de meubles avaient résisté à l'outrage des ans, mais la literie était inutilisable. Depuis des dizaines et des dizaines d'années on pillait les logis, et ce qui subsistait n'était plus qu'un tas de moisissure. Coucher sur un parquet nu ou sur un carrelage n'est pas une solution agréable. Mieux vaut un épais matelas de brindilles et de feuilles sèches.

La nuit était chaude, orageuse. Tony avait entraîné Laura à l'écart parmi les taillis, alors que Pil et ses trois Implants préparaient leur couche.

Puis il l'emmena plus loin encore, et elle comprenait pourquoi : il ne tenait pas à ce que les Implants puissent les retrouver. Profitant du sommeil de Tony, l'un d'eux était capable de se débarrasser de la jeune femme et de prendre sa place. Certes, Tony l'eût tué à son réveil, mais cela n'eût pas ressuscité Laura !

Ils arrivèrent enfin sous une épaisse voûte de feuillages, après avoir franchi une haie de genêts épineux. Il eût fallu un vrai miracle pour qu'on les retrouvât là.

À tâtons, ils formèrent une couche de brindilles et de feuilles et s'allongèrent côte à côte. Dans l'épais silence du bois sans oiseaux, on entendait parfois un murmure de voix, au loin : celle de Pil qui parlait aux Implants. Laura, avec quelque irritation, se dit qu'il leur exposait la religion du Seigneur Bertaudet.

Puis elle cessa d'y penser, parce que la fatigue et le sommeil l'avaient terrassée.

Elle se trompait : Pil ne soufflait mot de Bertaudet. Ses Implants s'étaient allongés côte à côte, mais il s'était assis près d'eux, adossé au tronc d'un frêne, et il leur parlait, grave, presque solennel.

Le plus extraordinaire, c'est qu'ils l'écoutaient avec une sorte de vénération. C'étaient trois jeunes un peu timides et qui, contrairement à celui que Tony avait abattu, semblaient se satisfaire de leur sort de « tiers d'Implant ».

Bien sûr, ils sentaient leurs forces décliner pendant trois jours, mais ils possédaient la certitude qu'avant la fin du troisième leur Support les régénérerait. De ce point de vue, Tony s'abusait. Ils n'avaient nulle envie de se battre entre eux, pas plus que de supprimer Laura.

La lune émergea d'un nuage orageux au moment où Pil, qui racontait sa vie au Refuge, expliquait que là-bas, à l'insu du Vénérable et des Surveillants, il existait de petits groupes de « frères de sang ». On avait lu cela dans des ouvrages d'autrefois ; certains humains, rassemblés en tribus, attribuaient d'extraordinaires pouvoirs à la fraternité du sang.

Pil, non sans quelque orgueil, regardait l'ombre de ses trois Implants sur le tapis de feuilles mortes.

— Qu'est-ce que c'était au juste ? demanda David, le plus petit des Implants.

Il y avait une certaine avidité dans sa voix. Comme les deux autres, il avait été élevé par un Support analphabète et ne connaissait du Passé que quelques bribes transmises par tradition orale.

— Eh bien, dit Pil, les yeux clos, c'était une cérémonie qui liait à jamais plusieurs amis. On s'infligeait une légère blessure, au bras, avec la pointe d'un couteau, puis on mettait en contact les deux égratignures. Le sang de l'un se mélangeait ainsi au sang de l'autre. Et l'on prétendait que chacun héritait des qualités de son frère de sang.

Il y eut un silence. Pil ne disait plus rien. Il attendait. En lui, une seule pensée, un espoir : « Est-ce qu'ils vont me le demander ? »

Depuis quelques jours, il avait pu noter que les jeunes Implants (le plus âgé n'avait même pas vingt ans) ne différaient nullement des jeunes du Refuge. Mêmes réactions, même désenchantement, même nonchalance... même manque d'enthousiasme, sauf lorsqu'on leur offrait de l'inédit, de l'inattendu. En bref, ils avaient conservé une âme d'enfant, ce qui ne pouvait surprendre étant donné leur mode de vie.

Pil ouvrit les yeux, et eut un sourire que Laura eût qualifié d'angélique. Deux des Implants s'étaient soulevés sur un coude. Quant à David, il s'était levé et venait s'asseoir près de Pil.

Le poisson mordait à l'hameçon ! Mais non. Pil se reprocha cette pensée. Il n'y avait pas d'hameçon. Une esche, certes, mais pas d'hameçon. Il tenait à obtenir la confiance totale de ces trois-là, de façon à prouver qu'un Support, et surtout venant d'un Refuge, pouvait

nourrir trois Implants sans qu'il y ait bagarres ou tuerie.

— Oui ? fit-il distraitemment.

— Pil, murmura David, je voudrais être ton frère de sang.

Pil n'eut pas le temps de répondre. Les deux autres se levaient d'un bond. Jaloux.

— Moi aussi ! Moi aussi !

Il ne cessait pas de sourire, Pil.

— Vous avez un couteau... Du courage ! Une légère égratignure suffira. Puis vous viendrez à moi et nous mélangerons notre sang. Tous les quatre. Nous serons frères tous les quatre. Et l'on ne tente rien contre ses frères.

Il n'était pas aussi « cinglé » que Laura le supposait. Peut-être avait-il découvert là un bon moyen pour que les trois jeunes ne finissent pas par se battre à mort.

La « cérémonie » se déroula sous la clarté de la lune, et les légères blessures adhèrent l'une à l'autre. Les sangs furent mélangés.

Après quoi, ils furent « tous frères ». Pil en riait en lui-même. Tout ça, c'était de la « blague », une rêverie de gosses. La preuve : le Seigneur Bertaudet n'en avait jamais parlé. Mais c'était bien pratique pour dissiper un certain malaise chez les trois Implants.

— Et maintenant, frères, annonça-t-il avec solennité, nous sommes liés les uns aux autres. Rien ne peut plus nous séparer. Dormons.

Ils obéirent comme de grands enfants qu'ils étaient. Pil alla se coucher près d'eux, et, sourire aux lèvres, s'endormit lui-même.

.
— .

C'est le lendemain que David disparut. Et cela devait avoir, par la suite, une importance primordiale.

.
— .

Oui, le lendemain, et d'une façon stupide. Peut-être existe-t-il un mauvais vouloir des Choses ? Peut-être, parfois, se liguent-elles contre les Humains ? Peut-être, au contraire, les Choses savaient-elles ce que les Humains ignoraient, et s'efforçaient-elles, par la disparition de David, de sauver l'humanité ?

Toujours est-il que, vers midi, le soleil ayant légèrement dépassé le zénith, ils arrivèrent devant une rivière en crue. Pourquoi cette crue ? Le temps était splendide. Sans doute quelque violent orage s'était-il abattu en amont, peut-être celui dont Tony avait eu peur la veille.

Ce n'était pas un obstacle infranchissable. Vingt mètres de large à

peine, un courant démentiel certes, mais des rochers de place en place, sur lesquels se brisait l'eau en rejaillissement d'écume, et sur ces rochers s'était arrêté le tronc d'un arbre énorme.

En marchant sur ce tronc, on arrivait à deux mètres à peine de la berge opposée, sablonneuse, bien que parsemée d'énormes rochers de place en place. Un enfantillage ! Tony, qui s'était engagé sur le tronc en éclaireur, sauta, puis se retourna, sauta de nouveau et revint en souriant.

— Aucun problème. Un petit saut de deux mètres, voilà tout. Le tout, c'est de ne pas avoir peur.

... Il donna l'exemple de nouveau, puis Laura. Pil sauta, puis un Implant, un autre...

David n'eut pas de chance. Au moment où il allait sauter, son pied glissa sur une plaque de mousse et il s'abattit dans la rivière... en plein courant !

On le vit se débattre, on l'entendit hurler. Puis il disparut derrière un des rochers qui parsemaient la berge. Plus rien. Pas même un cri.

Laura hésita. Elle nageait à merveille (Pil pouvait en témoigner) mais la violence du courant était telle qu'un excellent nageur n'était pas certain de s'en tirer, même s'il n'avait personne à ramener au bord.

Et puis... oh, il faut dire la vérité ! Laura n'éprouvait aucune sympathie pour les Implants de Pil. Elle n'aimait pas ce dernier, du moins d'amour-passion, encore qu'elle se souvînt avec plaisir des jours qu'elle avait passés en sa compagnie, et pourtant elle était jalouse de ses Implants.

Peut-être parce qu'elle avait fixé sur lui un sentiment maternel. Oui, ce devait être cela : jalousie maternelle.

Tony ne bougea pas, les deux Implants pas davantage. Le premier parce que, depuis qu'ils étaient réunis, il n'avait cessé de redouter une agression contre Laura. Les autres parce qu'ils pensaient que, désormais, ils n'auraient plus à attendre le troisième jour pour être régénérés par Pil. D'ailleurs, peut-être ne savaient-ils pas nager ? Et Tony non plus.

Pil, lui, parut touché au cœur. Laura l'avait remarqué, et sans doute les autres, David était son préféré. Un instant hébété, il se précipita sur la berge, se mit à courir vers le rocher qui masquait l'aval de la rivière.

Tony haussa les épaules et dit :

— Allons-y. Il serait capable de se jeter à l'eau.

Ce qui l'inquiétait, ce n'était pas le sort de Pil – c'était le sort de l'homme du Refuge, le premier qu'ils pourraient étudier à la Communauté.

Ils le rattrapèrent alors que, au-delà du rocher, debout, il tremblait

en murmurant on ne savait quoi... Probablement, pensa Laura, il invoque son diabolique Seigneur Bertaudet !

On ne voyait pas la moindre forme humaine sur la rivière en crue.

— Plus loin ! Plus loin ! hurla enfin Pil.

Sa voix était de nouveau un peu criarde. L'émotion sans doute ? Il courait. Les autres le suivaient. Deux cents, cinq cents mètres... Il fallut enfin se rendre à l'évidence : David avait disparu. David s'était noyé.

Pourtant, Pil refusait d'y croire et secouait la tête en marmonnant. Le Seigneur Bertaudet n'avait-il pas décrété : « Le Jeune sera sauvé » ?

« Ma parole, pensa Laura, mécontente, il aurait eu moins de peine si c'avait été moi ! »

III

« *Le Jeune sera sauvé* » (Bertaudet)

Ils furent retardés dans leur long périple parce que les deux Implants survivants tombèrent malades. Ils étaient faibles comme des enfants, et s'écroulaient, épuisés, après avoir fait quelques centaines de pas.

Tony finit par grommeler quelque chose d'assez désobligeant pour Pil, et celui-ci, loin de s'en irriter, demanda simplement :

— Essaie toi-même. Il est possible en effet qu'ils souffrent de la Maladie et que, pour quelque obscure raison, je ne sois plus capable de les régénérer. Approche-toi de Jackie et régénère-le.

Il ne demandait que ça, Tony. Pour acquérir une certitude. Pourtant, il glissa un regard de côté vers Laura. S'il redonnait des forces à l'Implant, il ne pourrait renouveler celles de la jeune femme avant le lendemain.

— Aucune importance, décréta Laura. Je ne commence à m'affaiblir que le deuxième jour.

Il s'approcha alors de l'Implant Jackie, qui, épuisé, s'était assis adossé à ce qui devait être un mur de jardin abandonné depuis des siècles, et il passa son bras sur l'épaule de l'autre.

Deux minutes plus tard :

— Eh bien ? Ça va mieux ?

— Pas du tout, murmura Jackie d'une voix dolente. Je suis sans forces... Exactement comme si je n'avais pas eu de Support pendant trois jours...

On attendit pendant cinq minutes, mais les forces de l'Implant ne revenaient pas. Il fallut se rendre à l'évidence ; ce n'était pas la Maladie.

C'est alors que Pil dit, sur un ton de certitude absolue :

— Je ne tenais pas à en parler plus tôt, parce que je savais que tu n'en croirais rien, mais j'ai connu cela au Refuge, J'étais alors tout jeune – sept ou huit ans peut-être. Le Vénérable a tenté de me soigner avec des plantes... Je sentais bien qu'elles n'avaient aucun effet... Et puis, après cinq ou six jours, mes forces sont revenues très vite.

Tony l'écoutait, pensif.

— Tous ceux des Refuges ont-ils souffert de cette affection-là ?

— Non. Très peu. À part moi, je n'en connais que trois.

Tony parut déçu. Il cherchait à noter tout ce qui différenciait les Refuges de la Communauté. Or dans cette dernière il y avait aussi des

malades, et parfois les symptômes ressemblaient à ceux que présentaient les deux Implants.

Il hésitait. Poursuivre sa route seul avec Laura ? Mais Pil, homme du Refuge, devait à tout prix arriver jusqu'à la Communauté de façon à ce qu'on puisse l'étudier avec minutie. Il le lui expliqua, et Pil répondit tranquillement :

— Jamais le Seigneur Bertaudet ne me le pardonnerait. Homme du Refuge, je suis sur terre pour sauver les humains... et l'existence de ces deux-là dépend de moi. Je ne les abandonnerai pas.

Sur ces entrefaites, un violent orage les surprit. Ils se mirent à l'abri dans un petit bâtiment vide, entièrement en béton, même le toit. Ce n'était pourtant pas un blockhaus, mais un garage particulier, au milieu d'un jardin envahi par la végétation.

La porte métallique était rouillée au point qu'elle tombait en miettes sous les doigts. Aucune carcasse d'auto n'était abritée là. Lors de l'apparition de la Maladie, le propriétaire avait fui le plus loin possible, espérant que l'épidémie serait localisée... et il n'était jamais revenu.

De temps à autre, des Quêteurs y faisaient halte : le sol était, par leurs soins, couvert d'un épais matelas de feuilles sèches. Les Implants furent alignés d'un côté et Pil décréta qu'il dormirait avec eux. Tony et Laura s'installèrent de l'autre côté.

L'orage éclata. Il venait de l'Est, et l'entrée était orientée vers le Sud. Ni le vent, ni les rafales ne pénétraient dans le garage.

Insensible aux roulements du tonnerre, Tony regardait Pil tout en caressant l'épaule de Laura qui, effrayée par les éclairs, s'était blottie contre lui. Pil continuait son rôle d'ange gardien. Assis entre les deux Implants, il murmurait doucement des phrases rassurantes.

Le mal ne s'aggraverait pas, au contraire. Trois ou quatre jours encore et ils pourraient reprendre leur marche. Tony en était beaucoup moins sûr que lui, mais que faire d'autre que d'attendre ? À tout prix, Pil, Homme du Refuge, devait arriver jusqu'à la Communauté.

Depuis des dizaines, des dizaines et des dizaines d'années, les Chercheurs tentaient de repérer un Refuge, mais ils n'osaient guère s'éloigner de leur village. Bertaudet l'avait écrit dans ses Instructions : « On trouvera toujours dans l'Homme des Refuges ce qu'il faut pour sauver la race humaine. » Mais c'était vraiment très vague.

Et Bertaudet ne faisait certainement pas allusion aux vertus reproductrices de ces hommes-là, puisque Pil l'avait affirmé, les naissances au Refuge étaient rarissimes.

C'était avec curiosité que Tony se demandait comment Pil, maigre, presque souffreteux, possédait en lui tout ce qu'il fallait pour vaincre la Maladie !

L'orage passa. Le lendemain, il fut difficile de trouver assez de nourriture pour cinq, la contrée étant déserte. Pil quittait rarement ses Implants, du moins pendant les trois premiers jours. Peut-être redoutait-il que Tony ne s'en débarrassât pendant son absence, de façon à reprendre le chemin de la Communauté ?

Mais quatre jours plus tard les Implants se levaient et des le lendemain, en gentils garçons qu'ils étaient, conscients de l'embarras dans lequel ils avaient plongé leurs compagnons, affirmaient qu'ils étaient capables de reprendre la route.

Tony, pourtant, n'accepta pas :

— Un jour de plus, exigea-t-il. Je ne tiens pas à ce que ça recommence !

— Il n'en est pas question, disait Pil. J'y suis passé, je sais que tout redevient normal dès que la crise est passée.

— Mais regarde-les ! Ils tiennent à peine sur leurs jambes !

Et Laura trouva les phrases qu'il fallait pour convaincre Pil :

— Au Refuge, vous aviez les Mères nourricières. Vous ne manquiez jamais de nourriture. Depuis que nous sommes ici, qu'avons-nous pu leur donner ? Des fruits et du poisson. C'est peu. Attendons un ou deux jours de plus puisqu'ils recommencent à s'alimenter normalement.

.
— —
.

Deux jours plus tard, ils se préparaient à abandonner leur abri provisoire et à repartir vers la Communauté quand passa, à la lisière de la forêt, à quelques centaines de mètres, un jeune Quêteur qui marchait avec peine, la tête basse.

C'est Laura qui l'aperçut la première car, hors du garage, elle préparait du poisson pour le repas de midi.

— Pauvre garçon ! dit-elle.

Pil, par bonheur, n'était pas là : il était parti afin de cueillir quelques fruits. « Par bonheur », certes, car il eût été capable de recueillir ce Quêteur ! N'avait-il pas prouvé qu'il pouvait nourrir trois Implants ?

Mais Tony, de l'intérieur, entendit et sortit, surpris.

— Qu'y a-t-il, Laura ?

Elle tendit le bras, il vit le Quêteur, sifflota et murmura :

— Entre dans la baraque... Il a l'air fatigué, mais on ne sait jamais.

C'est que l'Implant abandonné avait constaté leur présence et venait vers eux. Soudain, et il était encore à plus de cent mètres, Laura cria « Non ! Oh, non ! » avec épouvante.

Tony serra les dents et gonfla sa poitrine. Un peu de sueur perlait sur son front. Laura gémissait doucement. L'autre continuait à

avancer.

Et ce Quêteur qui marchait vers eux, c'était David, qui s'était noyé dans la rivière neuf jours plus tôt.

.
 - -

Bien entendu, et Tony y pensa tout de suite, et il le murmura pour rassurer Laura, ils n'avaient jamais eu la certitude que David était mort, puisqu'ils n'avaient pas retrouvé son corps.

— Il a pu retenir son souffle, et émerger entre deux rochers, où nous n'avons pas su le voir...

— Nous l'avons appelé à cor et à cri, rappela-t-elle. Pourquoi n'aurait-il pas répondu ?

Il sentit qu'elle tremblait.

— Et d'ailleurs, reprit-elle à voix basse, privé de Support, comment aurait-il pu vivre pendant neuf jours ?

— Peut-être a-t-il rencontré quelque Solitaire obligeant... comme toi.

— Mais il aurait fallu que cela se reproduise deux fois, à la fin du troisième et du sixième jour ! Je n'y crois pas, Tony ! Je n'y crois pas !

— Tu crois aux fantômes ? demanda-t-il, railleur.

Mais son tour n'était pas aussi ferme qu'il l'eût fallu pour rassurer Laura. David – ou son fantôme – n'était plus qu'à une trentaine de pas, et criait :

— Quelle chance pour moi de vous retrouver ! Je ne sais pourquoi, mais les fruits sont plutôt rares, et je n'ai jamais su attraper un poisson !

— Les fruits sont rares, murmura Tony à l'oreille de Laura, car il est passé où nous sommes passés et, que nous avons à peu près tout ramassé. Est-ce là le langage d'un fantôme, Laura ?

— Non, fit-elle. Non, tu as raison.

Rassurée, elle alla vers David, le prit par la main.

— Viens. Nous avons encore quelque nourriture... et Pil est parti cueillir des fruits. Tu nous expliqueras comment tu as échappé à la mort.

.
 - -

Il dévorait des restes de poisson cuit dans la braise, et tout en s'empiffrant il racontait, la bouche pleine :

— C'est une sorte de miracle... Quand je suis tombé à l'eau, j'ai coulé. J'ai eu la présence d'esprit de retenir ma respiration, et le

courant violent m'a emporté. Bien sûr, je connaissais mes limites, et je savais que dans trente, quarante secondes, malgré moi, mes poumons s'empliraient d'eau. J'en ai fait l'expérience parfois avec mon ancien Support ; quarante secondes, c'est pour moi un maximum.

Laura, non sans orgueil, se dit qu'elle « tenait » pendant une bonne minute. Il est vrai que, comme elle nageait à merveille, elle n'avait pas peur de l'eau.

— Aussi, continuait David, au lieu de m'affoler...

Il cessait de manger et regardait les autres avec satisfaction. Il ne s'était pas affolé, lui, n'est-ce pas ? Il ne s'était pas mis à barboter comme un caniche, en essayant d'appeler au secours comme tant d'autres l'auraient fait.

— J'ai battu des bras et des jambes pour me rapprocher de la berge. Il y avait vraiment un courant fou ! J'avais l'impression qu'on me tirait avec une corde ! Et pourtant, j'ai dû y parvenir, puisque tout à coup ma tête a heurté avec violence un rocher... J'étais à demi hors de l'eau !

— Pourquoi alors ne nous as-tu pas répondu ? demanda un des autres Implants. On t'appelait de toutes nos forces !

— Cela m'était impossible. Sous le choc, j'avais perdu conscience. J'étais affalé, torse sur la berge, jambes dans l'eau... Heureusement, il y avait là une zone d'eau calme...

— Tu aurais pu nous répondre !

— Non, te dis-je ! J'étais évanoui. Je n'ai remarqué tout ça que plus tard, quand j'ai repris connaissance.

— Nous ne t'avons pas vu ! Pourtant, nous t'avons cherché longuement !

David sourit. Il avait achevé le poisson, il prit une pomme, mordit dedans à belles dents. Rien à craindre : depuis plus de cent ans on ne « traitait » plus les récoltes.

— Et moi, affirma-t-il, j'ai cru que vous m'aviez abandonné sans même me chercher ! J'ai dû rester évanoui pendant assez longtemps. Quand je suis revenu à moi, j'étais, comme je vous l'ai expliqué, allongé sur la berge, les jambes dans l'eau, mais sous un rocher qui surplombait la rivière, et du côté où vous étiez vous-mêmes. Vous ne pouviez pas me voir.

Ils se dévisageaient, perplexes, surtout Tony et Laura. Ils n'avaient aucune raison de douter de la sincérité de David, et pourtant cette histoire de rocher creux à la base, et offrant un asile à un « miraculé » de la noyade... Mais pourquoi David aurait-il menti ?

— Ensuite ? murmura Tony.

— Ensuite ? Eh bien, je me suis sorti de là tant bien que mal, en prenant bien garde à ne pas retomber à l'eau. Quand j'ai été sur la rive, debout, je vous ai cherchés. Vous n'étiez plus là.

— Évidemment, fit Tony gêné. Nous te croyions noyé.

— Je l'ai bien compris. Je me suis lancé à votre poursuite... Mais, comme je vous l'ai expliqué, je ne trouvais que de rares fruits et je n'ai jamais su prendre du poisson... Le deuxième jour, j'étais faible, faible...

— Tu n'avais plus de Support, murmura Laura.

— Ce n'est pas cela ! Depuis que Pil s'occupe de nous trois, je connais exactement les progrès de la Maladie pendant les trois jours au cours desquels j'attends d'être régénéré. Non, c'était tout différent. Je me sentais malade, mais non de la Maladie, ni de la faim. J'étais malade, quoi ! Ça arrive ! Ça m'est arrivé quand je vivais avec mon Support !

Il s'énervait. Tony dit avec bienveillance :

— Nous le croyons d'autant mieux que tes deux amis l'ont été aussi, et c'est pourquoi nous avons fait halte ici.

— Ah ? Nous avons dû manger tous trois quelque chose qui nous était « contraire »...

C'était la théorie la plus généralement admise chez les Implants et les Supports : « quelque chose qui nous était contraire ».

— Cela a duré pendant plusieurs jours, reprit-il, et heureusement j'avais déniché une cabane qui m'a abrité, car je ne pouvais mettre un pied devant l'autre. Et j'avais quelques fruits... Mais, quand j'ai pu me lever, j'étais faible comme un gosse ! J'ai tout de même réussi à prendre un poisson... Et je l'ai mangé cru : j'ai perdu mon briquet.

— Cru ? répéta Laura avec horreur.

Il haussait les épaules :

— Je mourais de faim. Le poisson était assez gros, il a duré pendant deux jours. Je m'étais remis en marche. Quelques fruits de-ci de-là... Et me voilà.

Laura regardait Tony. La même pensée les fascinait.

— Te voilà... Après neuf jours de solitude ! Toi, un Implant ! Tu as rencontré quelque Solitaire qui t'a régénéré, n'est-ce pas ?

— Non, fit David à voix basse.

Puis tout à coup, sur un ton désespéré :

— Je suis devenu Vieux ! Je ne sais comment ni pourquoi... Depuis que j'ai recommencé à marcher, après avoir été malade, je n'ai jamais été « comme avant » ! Je me sens toujours faible... Oh, je sais : je n'avais pas grand-chose à manger. Mais pour quelle raison ai-je franchi le mur des trois jours ? Je n'ai pas rencontré un seul Support !... Je vous dis que je suis devenu vieux ! Je me sens affaibli, très las...

— Les suites de l'état maladif par lequel tu viens de passer, affirma Laura. D'ailleurs, tes deux compagnons peuvent en dire autant, car ils ont été malades comme toi.

— Mais ils ont besoin d'un Support, eux ! Ils n'ont pas vieilli d'un coup !

Tony regardait David, puis les deux autres, hochait la tête.

— Qui sait ? murmura-t-il. Pil est un Homme du Refuge, Qui sait si le simple fait de vivre avec lui pendant quelques jours ne suffit pas pour chasser définitivement la Maladie ?

— Facile à savoir, décréta Laura. Il n'y a qu'à laisser ces deux-là sans contact avec Pil ou avec toi pendant quatre ou cinq jours...

— Pil refusera !

Laura plissait le front, rêveuse :

— D'ailleurs, ça ne tient pas debout ! Quand tu m'as rencontrée, Tony, j'avais quitté Pil depuis près de trois jours, et la Maladie était sur le point de me terrasser. Or, j'avais vécu avec Pil pendant des semaines !

— Oui, oui, en effet. C'est à n'y rien comprendre. Pourquoi David a-t-il vaincu la Maladie, et pas toi ?

IV

Imaginons un instant (il est toujours permis de rêver, n'est-ce pas ?) que feu Bertaudet assistait à tout cela, assis très haut sur quelque nuage. Nous ne disons pas « du Paradis des Bienheureux », puisqu'il avait fait profession d'athéisme sa vie durant.

Sa première colère serait née, c'est certain, de constater que, du moins dans les Refuges, il était passé à l'état de Divinité. Lui, Bertaudet, le libre penseur ! Mieux encore : cette stupide religion était née d'une fausse interprétation des Instructions qu'il avait laissées !

« Comment diable n'ont-ils pas compris ? C'était pourtant enfantin pour un individu d'une intelligence moyenne ! C'est à croire qu'aucun de ceux que nous avons accueillis dans les Refuges n'était mentalement adulte ! »

À ce moment-là Bertaudet, tout en continuant à observer la surface de la Terre, se mordilla les lèvres. À bien y réfléchir, tout se passait comme si en effet les humains des Refuges n'étaient pas mentalement adultes.

N'en était-il pas responsable, lui, Bertaudet ? Il n'était pas médecin, mais enfin au cours de son existence « terrestre » il avait appris que les malades atteints de Leucémie virale B étaient amaigris, affaiblis...

Qui prouvait qu'ils n'étaient pas aussi affaiblis intellectuellement ? Leur corps ne se développait guère, ils restaient maigres et malingres... Et leur cerveau ? N'était-il pas également rabougri ?

Or, quand un Jeune entrait au Refuge, du moins autrefois, on lui inoculait le virus de la Leucémie B. N'y avait-il pas un rapport ? Et si... et si... pensait Bertaudet assis sur son nuage (je répète qu'il s'agit d'une vue de l'esprit, bien sûr !)... et si le virus de la Leucémie B avait affecté leur intellect autant que leur physique ? S'ils avaient atteint l'âge adulte mentalement sous-développés ?

Cela expliquait qu'ils n'aient rien compris aux Instructions, volontairement sibyllines.

Tout de même, par la suite... Il ne l'ignorait pas, Bertaudet, qu'on avait cessé d'inoculer le virus quelques dizaines d'années après sa propre mort. Alors ? Les nouveaux venus auraient dû posséder une intelligence normale – et un sur cent une intelligence supérieure. Or ils n'avaient pas davantage compris ! Pourquoi ?

Feu Bertaudet connaissait alors des instants de regrets et des instants d'orgueil.

Regrets : « J'aurais dû être plus clair dans mes Instructions. Bien sûr,

je souhaitais que nul ne sache qu'on lui inoculait la Leucémie B. Tout de même... Je suis peut-être allé trop loin dans la voie de l'hermétisme. »

Orgueil : « On m'a toujours affirmé que j'étais une intelligence supérieure. Sans doute était-ce vrai, puisque depuis plus de cent ans nul n'a réussi à comprendre ce qui pourtant était si simple pour moi. N'en était-il pas de même pour les œuvres de Stéphane Mallarmé, de Paul Valéry ? Ah, le monde a dégénéré ! »

Oui, voilà ce qu'aurait pensé Bertaudet, assis sur son nuage – ce qu'il pensait peut-être en vérité : qui peut savoir si, d'ailleurs, nous ne continuons pas à assister à ce qui se passe chez nous ?

En outre, et cela décuplait la colère du « Seigneur Bertaudet », il y avait le « cas David ».

« Ce sont des imbéciles, tous ! Y compris ce Tony, issu d'une de ces Communautés sur lesquelles j'ai tant compté pour équilibrer les Refuges. J'ai bourré leurs bibliothèques de livres médicaux. Je leur ai laissé tout ce qu'il fallait pour qu'ils obtiennent une excellente connaissance de l'anatomie, de la physiologie, de la pathologie, de... oh, je ne sais plus ! Or, comment n'ont-ils pas compris que... »

À ce moment-là, le souvenir naissait de nouveau en lui :

« Il est vrai que j'ai soigneusement éliminé tout ce qui concerne la Leucémie virale B... Oui, oui... Et ils ne l'ont pas découverte, probablement parce qu'il n'y en a eu aucun cas, ou si peu, chez eux. Cependant, cependant ! Comment ce Tony n'a-t-il pas compris *que ce David était désormais immunisé contre la Maladie parce qu'il a contracté la Leucémie virale B à la suite de ce que Pil a appelé la cérémonie de la fraternité du sang* ? Leurs sangs se sont mélangés... Il y a eu contagion. Et ce Tony ne l'a pas compris ! »



Hé non. Seigneur Bertaudet, Tony ne pouvait le comprendre. Pour la raison excellente que nul ne lui avait dit que Pil et ses Implants étaient désormais « frères de sang ».

Ces choses-là, on les garde au fond de soi, religieusement. Et Tony avait beau surveiller, il ne pouvait tout entendre !

V

La Horde fit balte à quelque distance du fleuve. Bert la guidait ; c'était son tour. Il avait levé la main, et tous s'étaient immobilisés. Il se retourna et fit la grimace. La situation n'était pas brillante.

Un des Vieux avait perdu connaissance, et deux Implants le portaient comme ils eussent porté un sac de légumes. Bien sûr, comme les autres, il allait mourir dans quelques heures. Auparavant, peut-être aurait-il la force de régénérer un Implant... Mais ensuite...

On arrivait au point critique où le nombre de Supports n'était plus suffisant. Certes, chacun d'eux régénérerait deux Implants en deux jours... mais le deuxième jour, l'Implant non régénéré traînait sur la route, ralentissant la marche de la Horde.

Du regard, Bert compta. Vingt-huit Implants, de solides gaillards, et treize Supports. Il eut un léger frisson. Il avait commis une erreur. Le point critique était dépassé. Deux fois treize, vingt-six. Et ils étaient vingt-huit. Deux Implants attendraient au troisième jour pour être régénérés. Ils n'avaient pas fini de grogner et de menacer.

Et lui, en tant que chef provisoire, serait obligé de prendre la place de l'un des deux. De nouveau, il frissonna. Il se souvenait de l'agonie du troisième jour.

Oui, il n'y avait plus que treize Supports. Tous vieux, essoufflés, chancelants et qui, les chevilles entravées, suivaient leurs jeunes maîtres.

Car la Horde, c'était cela. Née d'une révolte de jeunes Implants, révolte à laquelle Bertaudet et ses compagnons avaient pensé, mais qui leur avait paru inadmissible puisqu'un Support est toujours capable d'abandonner celui qu'il régénère, elle n'avait jamais franchi le stade du balbutiement.

Certes, une trentaine d'Implants avaient bel et bien réduit en esclavage leurs Supports et s'étaient groupés. Mais peu à peu, les Supports, très âgés, disparaissaient.

Vivant en groupe, les Implants avaient noté qu'un Support pouvait régénérer deux ou trois d'entre eux en deux ou trois jours, mais il y avait des moments désagréables à passer, aussi préféraient-ils s'assurer la collaboration forcée des Vieux qu'ils rencontraient, après avoir, bien sûr, supprimé l'Implant habituel.

Peu à peu, la tactique s'était perfectionnée. On n'attaquait plus les Supports athlétiques, capables non seulement de se défendre, mais de semer le trouble par exemple en étranglant quelque Implant de la

Horde.

On s'en prenait uniquement aux débiles, aux rhumatisants, à ceux que l'âge courbait. Capables encore de régénérer un Jeune, mais non de se révolter. On leur entravait les chevilles de façon qu'ils ne puissent s'enfuir... et la Horde reprenait sa marche sans but. Au hasard.

Mais depuis quelques semaines, la contrée dans laquelle s'était aventurée la Horde était déserte, et les rares Supports que l'on avait aperçus, solides, menaçants, eussent rompu la belle harmonie de la Horde. Certes, on eût pu s'emparer d'eux. Mais à quoi bon ? Il est des êtres qui n'acceptent pas l'esclavage.

La Horde arriva donc à quelque distance du fleuve. Le nom « La Horde » avait été choisi par eux, en souvenir de certaines lectures. « Troupe de gens indisciplinés, malfaisants. » Certains avaient lu cette définition chez feu leur Support, dans un livre épais où figuraient à peu près tous les mots connus, un « dictionnaire ». Il fallait retenir les pages moisies pour qu'elles ne s'envolent pas quand on ouvrait ou fermait le volume.

Cette définition du passé avait d'ailleurs pesé sur leur comportement. Le mot « malfaisants » s'y trouvait en toutes lettres. Sans quoi ils se seraient sans doute contentés d'être indisciplinés.

Mais puisque le passé prévoyait qu'ils seraient « malfaisants », eh bien ils l'étaient devenus. Ils ne comptaient plus les maisons qu'ils avaient brûlées, les Implants qu'ils avaient tués – après s'être beaucoup amusés – et les Supports irréductibles qu'ils avaient mutilés.

C'était la Horde, quoi. Peut-être quelqu'un d'entre eux avait-il entendu parler d'un certain Attila. Pas sûr. Mais, où ils passaient, Implants et Supports avaient intérêt à ne pas se trouver sur leur chemin.

— Au Conseil ! cria Bert.

Il s'assit à même le sol. Ceux qui portaient le Support évanoui laissèrent choir celui-ci à terre et s'approchèrent. Avec les autres, ils s'assirent en cercle autour de Bert. Les Vieux, sans attendre qu'on les y autorise, s'allongèrent sur le terrain boueux. Certains gémissaient.

Bert cria : « Silence ! » et ils se turent. Il toussota. Il cherchait ses mots. Contrairement à la plupart des Implants accoutumés au silence de la quasi-solitude, il s'exprimait avec facilité, encore que ce ne fût pas en termes choisis.

— Voilà, annonça-t-il enfin. Il faut en convenir, nous nous sommes mis le doigt dans l'œil. Nous avons pensé qu'en remontant le cours de ce fleuve nous allions, comme de coutume, découvrir de nombreuses maisons habitées. Or, j'ignore pourquoi, il n'y en a pas... ou si peu ! En douze jours, nous n'avons pas capturé un seul Support.

— On aurait pu prendre celui d'avant-hier, grogna quelqu'un. De

toute façon, on avait déjà tué son Implant !

Bert le regarda avec sévérité :

— Il était plus fort que n'importe lequel d'entre nous, répondit-il. Est-ce que tu aurais osé t'allonger près de lui, la nuit, pour qu'il te régénère ? Tu ne te serais pas réveillé.

Un autre bougonna :

— Moi, je voudrais que l'on trouve quelque Support femelle...

Bert le fusilla du regard :

— Chaque fois qu'on a essayé d'en emmener une, tu sais ce qui s'est passé. Non seulement vous vous bagarrez, mais vous la tuez en deux ou trois jours. Et nous avons besoin de Supports plus que de femmes.

— Hé oui, reconnu l'autre. Mais...

Bert changea de conversation.

— Je pense que nous nous sommes fourvoyés. Il faut redescendre le cours du fleuve, revenir vers une zone habitée.

— Oh, m... ! grogna quelqu'un. Avoir fait tout ce chemin en pure perte ! Et d'ailleurs, Bert, penses-y : cinq ou six Supports vont encore nous claquer dans les doigts. Ils sont à bout de forces. Tu l'as dit toi-même, on en est au point critique. S'il en crève quelques-uns, plusieurs d'entre nous devront attendre au troisième jour avant d'être régénérés... Et ce n'est pas marrant !

Bert eut un sourire rassurant.

— Vous oubliez le fleuve. Tant qu'on remontait vers l'amont, on ne pouvait l'utiliser. Mais pour revenir, c'est facile. Il y a certainement sur la berge des arbres morts, et là-bas je vois de gros bambous. On se débrouillera pour construire trois ou quatre radeaux. Le courant est lent, il n'y a pas de risques. De cette façon, les Supports se reposeront... et nous pourrons dormir pendant que le fleuve nous emportera.

L'idée n'était pas mauvaise. Ce n'était d'ailleurs pas la première fois que la Horde utilisait ce moyen de locomotion. Les autres n'y avaient pas pensé, voilà tout. Non sans quelque suffisance, Bert se dit qu'il était le plus intelligent, et il envisagea de se faire nommer chef pour tout de bon et non à titre provisoire.

.
- . -
.

Laura et ses compagnons longeaient le fleuve vers l'aval quand ils aperçurent la maison. Blottie derrière un bosquet, à une centaine de pas du cours d'eau, elle était merveilleusement entretenue. Pas une plaque de mousse sur le toit, des volets récemment repeints en vert. Derrière, une grange immense où, ils le devinèrent par la suite, le Support et son Implant avaient entassé tout un butin patiemment

transporté de très loin.

Pil, sourire aux lèvres, s'apprêtait à marcher vers le logis quand Tony l'arrêta :

— Laisse. Trop dangereux.

— Mais...

— À en juger par l'état de la maison, le Support et son Implant sont des hommes vigoureux. Et ils ne nous accueilleront pas avec plaisir. Mets-toi à leur place...

Laura comprit tout de suite. À l'époque où elle vivait avec Mathus, jamais ce dernier n'aurait permis à un groupe tel que le leur de s'approcher du logis. Et seul Tony pouvait résister à un homme « vigoureux ». Pil et les Implants seraient aussitôt mis hors de combat.

— Il a raison, reconnut-elle. Inutile même de nous montrer. Faisons un détour. Rapprochons-nous du fleuve, ils ne nous verront pas.

... Et c'est ainsi que débuta l'aventure qui devait leur révéler la vérité. Parce que, lorsqu'ils furent au bord du fleuve, hors du champ de vision des occupants de la maison, ils constatèrent que deux petites barques étaient amarrées à des pieux plantés dans la berge.

Ce n'étaient pas des embarcations rafistolées tant bien que mal comme on en trouvait parfois, mais des barques pratiquement neuves, certainement construites avec patience et amour. Cette chose-là était rarissime. Pour l'accomplir, il fallait une dextérité manuelle supérieure à la moyenne... et aussi des planches en bon état.

Quand Laura s'en approcha, elle constata que ces planches-là n'étaient pas clouées (les pointes manquaient depuis longtemps) mais chevillées. Mathus agissait de même quand il réparait un contrevent ou la charpente.

Elle regarda Tony. Pas Pil, parce qu'il n'avait d'yeux que pour ses trois Implants, très fatigués. Ils se comprirent d'un seul regard. Tony lui avait déjà expliqué que la Communauté était encore très loin, qu'il fallait descendre le fleuve sur près de cent kilomètres[2] puis s'en éloigner et marcher encore pendant des jours et des jours.

— Les barques... murmura Laura, pensive.

— Oui, les barques... répondit Tony.

C'était un moyen de voyager sans fatigue. Bien que le fleuve fût calme, en vingt-quatre heures on pouvait parcourir ces cent kilomètres alors qu'à pied il eût fallu plusieurs jours.

— Qu'y a-t-il ? demanda Pil.

Il ne s'occupait que de ses Implants. Il les couvait comme une poule ses poussins. Tony lui expliqua leur idée : prendre les barques et se laisser emporter par le courant.

— Hum... fit Pil, hésitant. Elles appartiennent à ceux de la maison, là-bas, et je ne sais si nous avons le droit de...

Ah, c'était bien un Homme des Refuges ! Comme si « le droit »

existait encore !

— Ce n'est pas surtout pour toi, fit Laura persuasive, mais pour tes Implants. Ils sont très las. Allongés dans une barque, ils pourront se reposer pendant toute la journée et toute la nuit.

L'argument le décida. Mais on connut alors un autre problème. Chaque embarcation pouvait transporter trois passagers, mais non quatre. C'eût été dangereux : l'eau affleurerait le bordage.

— Tu prends place dans une barque avec deux de tes Implants, fit Tony, et le troisième vient avec nous. David, par exemple.

Horreur ! Séparer les trois Implants ? Jamais !

— Alors, viens avec Laura et moi. Il y a des avirons, la rivière est très calme, nous ferons en sorte de ne pas nous éloigner les uns des autres.

Pil hésitait, hésitait, au point que Tony s'impatienta. Il monta avec Laura dans l'une des barques et commença à détacher l'amarre en grommelant :

— À ta guise, mon vieux. Ce qui est certain, c'est que si vous vous mettez à quatre dans l'autre embarcation, elle coulera. Alors, laisse filer seuls tes chers Implants, ou bien abandonnes-en un sur la berge. Dans une minute, je prends les avirons et je m'éloigne avec Laura.

Il n'y avait évidemment pas d'autre solution pour Pil que de sauter près de Tony et de Laura, ce qu'il fit en marmonnant on ne savait quelles prières destinées au Seigneur Bertaudet.

Les Implants s'installèrent dans l'autre barque, et les deux embarcations s'éloignèrent de concert.



Le Hasard a bon dos, mais en la circonstance on ne saurait l'invoquer. Il était évident que, venant de l'amont, Laura et ses compagnons devaient rencontrer la Horde qui achevait de fabriquer ses radeaux.

Cela se produisit alors que la barque des Implants s'engageait dans un coude du fleuve. Par jeu, les trois Implants s'étaient amusés à prendre quelque avance sur l'embarcation qui portait Pil, Laura et Tony. Cela leur était facile car ils disposaient de deux paires d'avirons, les autres n'en ayant qu'une.

Pil avait beau leur crier avec angoisse : « Attendez-nous ! »... Ils en riaient et augmentaient l'allure, si bien qu'ils avaient réussi à prendre deux ou trois cents mètres d'avance. Il faut avouer que Tony ne s'en inquiétait nullement : il tenait à la présence de Pil, Homme du Refuge « *qui portait en lui tout ce qu'il fallait pour sauver la race* », mais pas du tout à celle des Implants.

Donc, la barque des Implants s'engagea dans le coude du fleuve. La rive était boisée, on ne voyait pas au-delà.

Soudain, ils se trouvèrent pratiquement nez à nez avec trois plates-formes rustiques, faites de branches mortes, de bambous et de lianes, et qui dérivèrent lentement au gré du courant.

Sur chacune de ces plates-formes, il y avait une quinzaine d'hommes, dont certains, les plus âgés, avaient les chevilles entravées.

Les Implants n'avaient jamais entendu parler de la Horde, mais ce spectacle était si insolite qu'ils prirent peur. À l'exception des Refuges, on le sait, les Humains ne se groupaient jamais.

La réaction fut immédiate : s'éloigner le plus possible. Aussi, sans même se concerter, les deux Implants qui ramaient donnèrent-ils une impulsion énergique à l'aviron de gauche, tout en laissant flotter celui de droite.

La barque vira à quatre-vingt-dix degrés, passa à moins de dix mètres de l'un des radeaux. La Horde hurla de colère. Agenouillés (ils ne pouvaient guère tenir debout sur ces plates-formes à claire-voie) quelques Implants munis de longs bambous qu'ils utilisaient en guise de gaffes essayèrent de se lancer à la poursuite de la légère embarcation.

Mais Tony cria :

— Filez ! Vite ! On se retrouvera plus loin !

Et il fit pivoter sa propre barque sur elle-même afin de s'éloigner vers la berge opposée et d'échapper aux radeaux. Cela paraissait facile, puisqu'ils en étaient encore à deux cents mètres et que les plates-formes manœuvrées à la gaffe ne se déplaçaient que lentement.

Cependant, sur les radeaux de la Horde, Bert, en chef qu'il était, avait compris et décidé. Les trois occupants de la première barque étaient trop jeunes pour qu'on les supposât Supports. Donc, ils ne présentaient aucune importance et on pouvait les laisser filer.

Par contre, dans l'autre embarcation qui n'était pas encore à hauteur des plates-formes flottantes, il y avait une jeune femme (Laura)... n'en parlons pas, inutilisable sinon pour donner du plaisir à certains... un homme jeune et fluët (Pil) trop jeune pour être un Support... et un autre, solide, musclé, (Tony) qui, à n'en pas douter, était le Support des deux autres.

Bien sûr, tout cela était parfaitement illogique : un seul Support pour cinq Implants !... Mais, dans le feu de la découverte, Bert négligea ce fait évident. Il hurla :

— Tous sur la seconde barque ! Il y a un Support !

Encore une fois, il n'était pas logique avec lui-même, car depuis bien longtemps il préconisait que l'on n'attaquât pas les Supports vigoureux, avec lesquels on pourrait avoir par la suite des ennuis dans la Horde. Mais la situation devenait intenable. Pendant qu'ils avaient

construit les radeaux, quatre Vieux étaient morts ! À tout prix, il fallait de nouveaux Supports.

Tony, après avoir fait volter la barque, tendait ses muscles afin, à coups d'aviron, de passer au large et d'échapper aux lourds radeaux. Il n'y avait pas la moindre crainte en lui : la Horde était démunie de pierres et donc ne pouvait rien contre eux.

La légère embarcation parut s'envoler, passa à une vingtaine de mètres des plates-formes surchargées, prit de la vitesse...

... Et tout à coup s'immobilisa, bloquée sur un banc de sable. Tony jura, lâcha les avirons, et il allait passer par-dessus le bordage afin de prendre pied et de faire glisser la barque, mais Pil l'avait devancé.

Pil... Il était déjà debout, avec de l'eau à peine au-dessus des chevilles, les bras en croix, tourné vers les radeaux qui s'approchaient. Et il criait :

— Je suis un Support ! Je suis prêt à vous aider !

— Ferme ta gueule, gronda Tony. Pousse un peu la barque, et saute avec nous ! On a encore le temps de filer ! Ne vois-tu pas que les Vieux ont les chevilles entravées, et que...

Il ne put prononcer un mot de plus. Parce que là-bas, sur les radeaux, à une quinzaine de mètres, certains portaient des pierres dans leurs poches. Et ils commençaient à lancer.

Ils visaient Laura – le Support étant sacré. Mais Tony eut un mouvement malencontreux – à moins que ce ne fût volontaire, pour protéger Laura. Il se pencha en avant et la pierre, lancée avec force, l'atteignit à la nuque.

Il s'affala au fond de la barque. Laura, horrifiée, s'agenouilla près de lui. Il respirait normalement.

— Pil ! hurla-t-elle.

Celui-ci ne se retourna même pas et continua à haranguer les occupants des radeaux.

— Je vous répète que je suis un Support, un Homme des Refuges, et que le Seigneur Bertaudet m'a chargé de vous aider ! Vous n'aurez pas à m'entraver les chevilles : je vous suivrai de mon plein gré.

Laura ne lui cria même pas : « Viens vite ! On s'en va ! » À ce moment-là, elle le haïssait.

Sous l'impulsion provoquée par le sursaut de Tony lorsqu'il avait été atteint, la barque, délestée du poids de Pil, s'était déséchouée et partait à la dérive.

Mais le radeau le plus proche n'était qu'à quelques mètres ! Laura saisit les avirons et se mit à ramer, attentive aux projectiles que les autres n'allaient pas manquer de lancer sur elle.

Erreur. Soit qu'ils fussent démunis de pierres, soit qu'ils eussent pensé qu'ils avaient tué Tony, soit encore que Pil eût réussi à les convaincre, ils ne prenaient plus garde à la jeune femme et

immobilisaient leur radeau près de l'Homme du Refuge.

Mais ils n'esquissaient encore aucun geste menaçant. Ils écoutaient.

Laura se dit que Pil avait un talent certain pour parler aux Implants, et qu'il était fort capable de se faire adopter par ceux-là comme par les trois autres. Pourquoi pas ? On sous-estime trop le pouvoir de la parole.

De toute façon, elle n'y pouvait rien. Elle continua à ramer, maladroitement, mais avec l'aide du courant elle atteignit bientôt un nouveau coude du fleuve et les radeaux disparurent à ses yeux derrière la végétation qui couvrait la berge.

Pour autant qu'elle pût en juger, aucun des Implants ne s'était encore attaqué à Pil, qui continuait à parler.

VI

Récit de Laura

Tony était beaucoup plus sévèrement atteint que je ne l'avais cru. Après quelques minutes, consciente du fait que les radeaux ne nous poursuivaient pas, j'avais cessé de ramer, j'avais rangé les avirons au fond de la barque que le courant avait continué à emporter, et je m'étais penchée vers Tony.

Il respirait bien régulièrement, mais il n'avait pas encore ouvert les yeux et son visage était tout rouge. Je pris peur. Je puisai de l'eau dans mes deux mains et, à genoux près de lui, je me mis à lui arroser le front et les cheveux.

Pourquoi ? Parce que, quelques années plus tôt, alors que je travaillais au jardin avec Mathus, j'avais été frappée d'un début d'insolation. Et Mathus, par la suite, m'avait expliqué que mon visage était devenu tout rouge, et que la seule chose à faire dans ce cas, c'était d'appliquer des compresses fraîches.

En effet, après quelques minutes, Tony ouvrit les yeux et se mit à parler. Mais il racontait n'importe quoi, et il se roulait au fond de la barque, et il refusait de se lever. Mieux : il paraissait ne pas entendre ce que je lui disais !

Il parlait de choses que je ne comprenais pas, et de temps en temps il m'appelait avec angoisse « Laura ! Laura ! ». J'avais les larmes aux yeux pour lui répondre « Je suis là ! »... mais il ne m'entendait pas !

Je posai ma main sur sa poitrine. Elle était brûlante. Son cœur battait à grands coups précipités. Il était très, très malade, et avec désespoir je me demandai s'il n'allait pas mourir. Oh, ce n'était pas parce qu'il était mon Support, mais parce que je l'aimais, plus encore que je n'avais aimé Mathus.

Un choc me fit rouler sur le côté, et quand je me relevai je constatai que la barque s'était échouée sur la berge, entre deux arbres dont les énormes racines baignaient dans l'eau.

J'essayai de raisonner sainement, comme Mathus m'avait toujours recommandé de le faire dans les situations difficiles. À quoi se résoudre ? Dériver encore au cours du fleuve ? Mais il fallait que je surveille Tony, que je le soigne... et surtout qu'il se repose mieux que sur les planches rugueuses. En outre, si je repoussais la barque dans le courant, comme je ne pourrais ramer pendant longtemps, nous risquions d'être rattrapés par les radeaux. Et les Implants avaient déjà

tenté de me tuer.

Résolument, je sautai à terre, je saisis l'étrave de la barque, et, de toutes mes forces, je tirai de façon à ce que l'avant soit posé sur le sable. Après quoi, de nouveau, j'essayai de faire lever Tony.

Il tremblait comme une feuille au vent et ses dents claquaient, et il continuait à raconter des choses que je ne comprenais pas, et le nom de ce diable de Bertaudet revenait de temps à autre sur ses lèvres, mais enfin il se leva et, appuyé sur mon épaule, il réussit à quitter la barque.

Je l'entraînai alors sur la rive boisée.

.
- . -
.

... Il ne nous fut pas possible d'aller bien loin : Tony trébuchait à chaque pas et continuait à délirer. Et je n'avais plus la force de le soutenir. Je l'aidai à s'allonger dans un taillis épais que dominaient de grands arbres feuillus. Le temps était beau, et j'espérais qu'il ne pleuvrait pas car si par malheur un orage éclatait nous serions trempés jusqu'aux os.

Tony était plus calme. J'en profitai pour examiner sa blessure. Il avait été atteint à la base de la nuque et cela saignait très peu. Mais ce qui m'effrayait, c'était la bosse qui s'était formée. Jamais je n'en avais vu de semblable. Terrorisée, je me demandai s'il n'avait pas le crâne fracturé, et de nouveau je pensai à Mathus, que j'avais découvert mort au pied de l'escalier. Est-ce que je portais malheur à mes Supports ?

Je revins au bord de l'eau. Le temps pressait Je redoutais en effet que les Implants n'aperçoivent la barque au passage, et ne se lancent à notre recherche. Suant, soufflant, ahanant, je parvins à le faire glisser derrière un rideau de broussailles.

Il était temps ! Les trois radeaux arrivaient ! Ils glissaient au milieu du fleuve, dirigés, pas très adroitement d'ailleurs, à l'aide de longues perches de bambou.

Dissimulée dans les broussailles, je cherchai Pil du regard, et mon cœur se serra. Il était là, sur le radeau du milieu, parmi les Supports, et les chevilles entravées comme eux. J'aurais aimé le sauver, mais je ne pouvais rien pour lui.

Pendant près d'un quart d'heure, j'attendis... jusqu'à ce que les radeaux eussent disparu au loin. Puis, les larmes aux yeux, je revins vers Tony. Il respirait bruyamment, mais semblait dormir.

Alors, épuisée, je me couchai près de lui et je sombrai dans le sommeil.

.

C'est Tony qui me réveilla. Tout de suite je compris qu'il n'avait plus la fièvre. Il me souriait Mais, comme il remuait la tête, il grimaça et gémit.

— Tu as très mal ? demandai-je le cœur serré.

Il sourit de nouveau et affirma :

— Non. Si je ne bouge pas la tête, ça peut aller.

Il regardait autour de lui avec curiosité.

— Comment suis-je arrivé jusqu'ici ? Je n'en conserve aucun souvenir.

— Je t'ai aidé à marcher, murmurai-je. Tu délirais.

Non sans perfidie, j'ajoutai :

— Tu appelais sans cesse une femme...

— Vraiment ? Une certaine Laura, non ?

— Non, grognai-je en jouant la colère.

Il parut chercher dans sa mémoire, et demanda sur un ton de suprême indifférence :

— Alors, c'était Mike ? À moins que... oui, peut-être Gerda... ou Lola... attends ! Je pense... Celle que j'aimais le plus, c'était...

Il se moquait de moi, c'était certain, car pendant son délire il n'avait jamais appelé que moi. Je le giflai avec tendresse, et il essaya de rire, mais ça lui arracha un gémissement et il grommela :

— Si je tenais celui qui a lancé cette pierre !

— Il est loin, répondis-je. Les radeaux sont déjà passés il y a... il y a...

Je restai là, bouche bée, l'air stupide. J'ignorais depuis combien de temps les radeaux étaient passés ! Tout ce que je savais, c'était que, quand je les avais vus, le soleil commençait à décliner.

Or, actuellement, il occupait à peu près la même position dans le ciel. Deux explications : ou bien, je n'avais dormi que pendant moins d'une heure... Ou bien nous dormions, Tony et moi, depuis plus de vingt-quatre heures !

— Qu'y a-t-il ? fit Tony avec inquiétude.

Je le lui expliquai. Il haussa ses larges épaules, ce qui lui arracha un grognement de douleur.

— Qu'est-ce que ça peut faire ? Ils sont passés, qu'ils aillent au diable.

Puis il grogna :

— Je suis idiot ! Et Pil ? Il faut à tout prix récupérer Pil... La première fois que nous mettons la main sur un Homme des Refuges ! Si je ne le ramènerais pas à la Communauté, on ne me le pardonnerait jamais !

Ce n'étaient pas là choses à me dire en face, car j'étais lasse de leurs

histoires de sauvegarde de la race, de Refuges, de Communauté, etc. Au fond de moi, il n'y avait qu'une idée : je pouvais être heureuse, seule avec Tony. Pourquoi s'occupait-il de ces histoires racontées par Bertaudet, et de la Race humaine ? Qu'en avais-je à faire, moi, de l'avenir de la Race ?

Puis tout à coup je me souvins de l'aveu que j'avais fait au Solitaire, après la mort de Mathus. Au fond de moi, je désirais un enfant. Or, cet enfant, comment vivrait-il ? En Implant, bien sûr... Tony ou moi, nous pourrions lui servir de Support pendant quelques années, soit. Mais ensuite ?

Mon fils. Implant d'un Support ? Non, jamais. Tony avait raison : il fallait sauver la race humaine...

Et pour cela, retrouver Pil. Et surtout, l'arracher aux mains des Implants des radeaux.

— Sais-tu, murmurai-je, qu'ils lui ont entravé les chevilles, comme aux autres ?

— Oh, je m'en doutais, souffla-t-il. Ils ont réduit les Vieux en esclavage. Ce qui me surprend, c'est que d'autres ne l'aient pas déjà fait.

Il eut un sourire menaçant et ajouta :

— Il est vrai que, s'ils s'amusaient à ça avec moi, j'en tuerais bien trois ou quatre avant qu'ils ne se débarrassent de moi.

Puis il commença à se relever. Ou plutôt, il essaya de se relever. Parce qu'il n'y parvint pas. Moi, j'étais toujours allongée sur les feuilles sèches, soulevée sur un coude, et je le regardais avec surprise. Il s'agenouillait de nouveau à mon côté, les yeux fermés !

— Tony ! Qu'y a-t-il ?

— Je ne peux pas, souffla-t-il. Je ne peux pas rester debout !

— Tu te sens trop faible ?

— Non... Ce n'est pas cela. Tout tourne... J'ai des vertiges.

— Attendons un peu. Cela passera. C'est la suite du coup que tu as reçu.

.
— —
.

... Mais il fallut attendre longtemps, longtemps ! Des jours et des jours. Moi, je le ravitaillais en fruits, en poisson, en gibier. Peu à peu, ses vertiges s'estompèrent. Il put se lever, faire deux ou trois pas en chancelant.

Enfin, en s'appuyant sur mon épaule, il parvint à marcher pendant quelques minutes... Puis pendant une heure... Puis il cessa de prendre appui sur moi. Nous avions abandonné la barque : je ne pouvais à la fois la diriger et nourrir Tony.

Lentement, nous avançons sans nous éloigner du fleuve.

Mais je savais déjà que jamais nous ne retrouverions Pil. Douze jours s'étaient écoulés depuis que les radeaux étaient passés devant nous. Et Tony le savait aussi et en souffrait plus que moi, parce qu'il voyait s'enfuir la seule chance d'arracher les humains à la Maladie. Il ne ramènerait pas l'Homme du Refuge à la Communauté.

•
- -
•

... Et pourtant, après trois jours de marche, nous avons rencontré Pil.

VII

Pil n'avait même pas vu que Tony avait été atteint. Debout dans l'eau jusqu'à mi-mollet, les bras en croix, il continuait à haranguer les Implants des radeaux. Que leur disait-il exactement ? Plus tard, il eût été incapable de le répéter. Les mots montaient seuls à ses lèvres et il les prononçait, voilà tout, exactement comme si un autre que lui, présent en lui, eût élaboré un discours en chargeant la voix de Pil de le traduire en sons humains.

Le plus extraordinaire, c'est que les Implants l'écoutaient sans colère, et même sans impatience. Il en est souvent ainsi des auditoires incultes : ils tombent sous le charme de l'orateur comme les enfants d'autrefois sous celui des contes de fées

Il disait qu'il était un Support, et il s'offrait à le prouver à n'importe quel Implant commençant à souffrir du « manque ».

Il disait qu'il venait d'un Refuge, et que là les Jeunes n'avaient pas besoin de Support. Évidemment, c'était faux, et il le savait depuis quelque temps, mais dans ses Instructions le Seigneur Bertaudet était formel : les Jeunes des Refuges n'ont pas besoin de Support et ne souffrent nullement de la Maladie.

Il disait que tout Homme d'un Refuge possède en lui tout ce qu'il faut pour vaincre la Maladie – le Seigneur Bertaudet l'avait écrit. À ce moment de son discours, et pour mieux persuader ses auditeurs, il expliqua qu'il avait eu en même temps trois Implants (ceux qui s'étaient enfuis dans la première barque) et, anticipant un peu sur la vérité, il déclara que désormais ces trois-là n'avaient plus aucun besoin d'un Support parce que lui, Homme du Refuge, avait su les guérir de la Maladie.

Certes, il bluffait. Tout ce qu'il pouvait affirmer jusqu'alors, c'est que David, l'un des trois, pouvait se passer de Support. Et pourtant, on peut le dire déjà, quand plus tard on retrouva les trois Implants de Pil, ils n'avaient rencontré aucun Support depuis bien longtemps... et ils n'en étaient nullement incommodés.

Ce langage-là fascinait les Implants des radeaux. Personne ne leur avait parlé ainsi. Jamais. Dans l'histoire de l'humanité, il y a toujours eu des prophètes, les uns, optimistes, apparaissant lors des sombres époques en affirmant que tout va marcher à merveille... à la condition, bien sûr, que l'on suive certaines Instructions divines.

Les autres, pessimistes, se manifestaient lorsque tout allait bien, et prêchaient que, si l'on ne renonçait pas à certaines facilités (dans les

mœurs en particulier) la colère de Dieu, ou d'Allah, ou de quelque autre Bertaudet s'abattrait sur les humains et en ferait de la chair à pâté.

Or, aucun de ces prophètes-là ne s'était manifesté depuis l'apparition de la Maladie. Pour en découvrir, il eût fallu entrer dans un Refuge mais, on le sait, l'accès au Refuge était strictement contingenté.

Pil arrivait au bon moment, et avec les mots qu'il fallait. Il prédisait que tout irait à merveille, et très vite, si l'on suivait les Instructions du Seigneur Bertaudet. Il prêchait la bonne parole alors que, pour les Implants (et même pour leurs Supports !) la situation était devenue catastrophique. En outre, il s'adressait à un groupe de Jeunes parmi lesquels fort peu savaient lire, et dont la plupart ne connaissaient du Passé que les légendes contées par leur feu Support au coin de la cheminée.

Donc, on l'écouta. On fit mieux : comme les radeaux dérivaien, emportés par le léger courant, on les ramena près de lui, à légers coups de perches.

Et soudain Bert, le chef provisoire, demanda :

— Tu parles, tu parles, et ça va finir par nous endormir. On n'a jamais entendu personne parler aussi longtemps que toi...

Il ricana et ajouta :

— ... parce qu'on l'avait assommé avant ! Tu prétends que tu es un Support. Soit. On te croit sur parole. On va donc, comme aux autres Vieux, t'entraver les chevilles et t'emmener avec nous.

Sans doute supposait-il que Pil allait protester. Mais Pil dit tranquillement :

— Cela ne me gêne pas. Je dois vous laisser le temps de comprendre.

Ils se dévisageaient, les Implants. Ils avaient tué, ils avaient pillé, ils avaient violé, mais jamais personne ne leur avait affirmé : « Je vais vous guérir tous de la Maladie. »

— Comment procèdes-tu ? Que faut-il faire ? demanda encore Bert.

Pil fut sur le point de répondre : « Je n'en sais rien. » Mais il devina que ces Implants-là n'étaient pas semblables à David et que, bien qu'ils eussent écouté sans réagir son prêche, ils ne se contenteraient pas d'une telle affirmation. Il ferma les yeux et appela à son secours le Seigneur Bertaudet.

Et alors, une timide lumière s'alluma en lui. Oh, bien timide, tremblotante. Mais les Implants demandaient une réponse, n'est-ce pas ?

Il ouvrit les yeux. Et, à haute voix, sur un ton de parfaite assurance, il déclara :

— J'avais fait d'eux mes frères de sang. Cela suffisait.

— Que veux-tu dire ? fit Bert.

Pil le leur expliqua. Une très légère blessure... les sangs qui se mélangent... Et désormais on est frères de sang, et comme moi, Pil, je suis guéri de la Maladie, tous mes frères de sang le sont aussi

Il l'ignorait. C'était sa dernière carte, voilà tout.

Or, il se trouvait que c'était exact, parce que le virus de la Leucémie B, pas très contagieuse, ne se transmettait que de cette façon-là.

.
— —
.

... Il eut beaucoup de travail, Pil, ce jour-là. Convaincus ou non, tous les Implants des trois radeaux exigèrent de mélanger leur sang avec le sien. Et quand tout fut fini, Bert lui dit :

— Maintenant, on va t'entraver les chevilles, comme aux autres Supports. Tu le comprends, on te fait confiance, mais... On veut attendre au quatrième jour pour savoir si c'est bien vrai !

... C'est ainsi que Laura avait pu voir glisser les trois radeaux sur le fleuve, avec Pil entravé sur l'un d'eux.

Et elle l'avait cru perdu. Certes, il l'était. Mais pas de la façon dont elle l'entendait.

.
— —
.

... Parce que, deux jours plus tard, tous les Implants des radeaux furent malades. Une extraordinaire faiblesse qui s'abattait sur eux, qui les contraignait à gagner la berge, à s'allonger sur le sable, et à dormir, dormir...

Pil avait beau leur affirmer :

— C'est tout à fait normal ! Pendant quelques jours, vous serez anéantis... Mais ensuite, vous n'aurez plus besoin d'aucun Support ! J'y suis passé comme vous !

... Ils n'en croyaient rien, et pour eux c'était atroce. D'autant plus que les vieux Supports, peu à peu, détachaient leurs entraves et s'enfuyaient.

Pil, lui, ne s'était pas enfui. Il avait, bien sûr, libéré ses chevilles, mais il passait son temps à rechercher de la nourriture qu'il rapportait aux Implants malades. De la nourriture, de l'eau... Il y passait le plus clair de son temps.

— Deux jours encore, soufflait-il pour les encourager... Puis vous êtes d'aplomb... et plus besoin de Support !

— Salaud ! répondait Bert. Tu nous as empoisonnés avec ton sang !

— Mais je...

— Si je m'en tire, tu le regretteras ! grognait l'autre.

Et Pil riait.

— Réfléchis, Bert. Dans ces conditions, je devrais te laisser à ton triste sort d'Implant. C'est-à-dire te laisser mourir de faim et de soif, car comme tes compagnons tu es incapable de faire un pas.

Il élevait la voix de façon à ce que tous les autres entendent :

— Or, qu'est-ce que je fais ? Je vous désaltère et je vous nourris. Alors que tous les autres Supports se sont enfuis, et que je pourrais vous abandonner, je reste. N'est-ce pas la preuve que j'ai une confiance absolue en votre guérison ?

Bert ne répliqua rien. L'argument l'avait touché. D'ailleurs, dans les jours qui suivirent, il fallut se rendre à l'évidence. Depuis plus d'une semaine aucun des Implants n'avait été régénéré... et pourtant ils continuaient à vivre !

Ce fut alors la montée de l'espoir qui, certes, contribua dans une large mesure à une rapide guérison. Les forces revenaient peu à peu... Ils pouvaient se lever, faire quelques pas, discuter entre eux.

Puis il leur fut possible d'aider Pil dans la recherche de la nourriture, sans cesse plus difficile à se procurer.

Enfin, Bert donna l'ordre du départ. Pil rayonnait. Lui, l'envoyé du Seigneur Bertaudet, avait sauvé tous ces jeunes hommes ! Et, tout en marchant parmi eux, il leur expliquait que désormais, comme il l'avait fait, ils devaient se consacrer au salut de la race humaine, en devenant frères de sang de tous les Implants qu'ils rencontreraient. Et que d'ailleurs, la logique leur commandait de se séparer afin de rencontrer le plus de Quêteurs possible. Désormais, il devenait inutile de vivre en groupe puisqu'on n'avait rien à craindre de la Maladie.

— Dispersez-vous, amis... Nous avons réalisé le premier souhait du Seigneur Bertaudet : « Le Jeune sera sauvé. » Vous l'êtes. Reste à réaliser le second : « Et l'Adulte sera libre. » Cela signifie, à n'en pas douter, que chacun de nous doit vivre à sa guise, librement.

Au début, on le laissa parler, sans doute parce qu'on se souvenait du dévouement qu'il avait manifesté. Il est probable que, pris séparément, chacun de ses compagnons se serait laissé convaincre.

Mais il se heurta bientôt à la « mentalité de groupe », et il ne le comprit pas. Cela commença par quelques grognements. Le lendemain, il y eut quelques phrases acides, du genre : « Ferme-la ! On n'entend que toi ! » Le surlendemain. Bert le traita de « casse-pieds » puis, traduisant enfin le désir de la Horde, demanda :

— Tu nous as guéris de la Maladie. Soit. D'accord. Mais... sommes-nous devenus des Supports ?

Son ton était rude, inquiet, un peu menaçant. Pil tenta de deviner pourquoi le fait d'être ou de ne pas être un Support inquiétait le chef de la Horde. Il n'y parvint pas. C'était pourtant tout simple. Les

compagnons de Bert ne se sentaient aucun goût pour l'existence des Solitaires.

Bert reprenait, sans mâcher les mots :

— On serait d'accord pour se séparer, mais pas pour vivre seuls. Tu piges ? Il faudrait un Implant à chacun de nous. Or, si nous mélangeons notre sang avec celui d'un Implant, celui-ci n'aura plus besoin d'un Support. Il nous quittera dès que ça lui plaira... et on sera de nouveau seuls. Par contre, si nous sommes devenus des Supports, nous pourrions vivre avec chacun notre Implant, sans fraternité du sang. Et comme notre Implant ne pourra vivre sans nous, il ne cherchera pas à nous quitter et sera doux comme un mouton. Alors, oui ou non, sommes-nous des Supports ?

— Non, répondit Pil. Pas encore. Il faut attendre quelques années.

Ils s'écartèrent de lui et commencèrent à discuter. À en juger par leur voix ils étaient extrêmement déçus. De toute évidence, ils n'entrevoyaient pas d'autre idéal que d'être le Support d'un Jeune Implant obéissant. N'étant pas Supports, ils ne pouvaient vivre qu'en Horde, ou en Solitaires.

Si Pil s'était tu, il est probable qu'ils eussent repris leur marche sans prendre garde à lui. Mais Pil ne pouvait plus se taire. L'indignation, qui d'abord lui avait serré la gorge, s'exprima tout à coup par de véhéments reproches.

Comment ? Grâce à l'aide du Seigneur Bertaudet, il les avait guéris de la Maladie, il avait fait d'eux des adultes libres, capables de sauver eux-mêmes d'autres Implants, et loin de se consacrer à cette noble tâche, ils ne pensaient qu'à maintenir les Implants dans le plus écœurant des esclavages ? Ils n'étaient pas dignes d'être ses frères de sang ! Il regrettait de les avoir tirés de leur humiliante condition d'Implants !

Dans l'excès de sa colère, il ne remarquait pas que Bert avait fait un signe aux autres et que ceux-ci, lentement, commençaient à encercler l'orateur.

Soudain Bert, un mauvais sourire aux lèvres, grogna :

— Tu nous casses les pieds ! Et on va te faire taire.

C'est alors qu'ils sautèrent sur lui, déchaînés, en véritables fauves qu'ils étaient.

VIII

Récit de Laura

... Oui, après trois jours de marche, nous avons rencontré Pil. Mais dans quel état ! Quand je le vis, allongé sur le sol en plein soleil, les bras et les jambes curieusement déformés, le corps strié de blessures sanguinolentes, toute l'affection maternelle que j'avais éprouvée pour lui se réveilla. Je criai :

— Pil !

Et je me précipitai vers lui, je m'agenouillai, je tentai de le prendre dans mes bras. Il hurla d'atroce façon.

— Laisse-le, Laura, souffla Tony à mon oreille. Ils l'ont battu à mort. Ne vois-tu pas qu'ils lui ont brisé les bras et les jambes ?

Tremblante d'horreur, je l'allongeai de nouveau à terre. Il tourna la tête vers nous et murmura d'une voix à peine perceptible :

— Laura ! Enfin !... Ah, je savais que le Seigneur Bertaudet interviendrait... Est-ce que Tony est avec toi ?

Moi, j'étais incapable de répondre. Horrifiée, je regardais ce visage tuméfié, ce sang qui coulait sur les joues, et ces yeux... Oh, ces yeux qui ne voyaient pas Tony, qui ne me voyaient pas !

Ils lui avaient crevé les yeux !

Comme je commençais à trembler, Tony me releva de force et s'agenouilla à ma place.

— C'est cette horde d'Implants, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

— Oui... fit Pil. Mais... À peine ai-je encore la force de parler... et il faut que tu saches... Il le faut ! Tu t'en souviens, David... un de mes Implants... est resté longtemps sans Support... et désormais... il n'en a plus besoin...

Il marmonnait, si faiblement que Tony avait de la peine à comprendre. Moi, je ne sais pourquoi, je comprenais. Peut-être parce que j'étais accoutumée à la voix de Pil depuis plus longtemps.

— Oui, fit Tony. Je m'en souviens.

— C'était... parce que... je lui avais donné un peu de mon sang. Une égratignure sur mon bras... Une autre sur le sien... Un mélange des sangs... C'est fini : la Maladie est vaincue. J'ai recommencé avec... tous les Implants de la Horde... Ils sont désormais des adultes libres, comme le voulait le Seigneur Bertaudet.

Tony le dévisageait, stupéfait.

— Est-ce possible ?

— Tony, reprit Pil dans un souffle... Je vais mourir. Il faut... tant que je vis... que tu mélanges mon sang à celui de Laura. Elle acquerra ainsi les possibilités de l'Homme des Refuges... Comprends-tu ?

— Je comprends. Mais je préférerais que ce soit moi.

— Non, affirma Pil. Parce qu'ensuite... on est malade... comme David l'a été pendant plusieurs jours. Et si tu l'étais, comment protégerais-tu Laura ? Non ! Elle, rien qu'elle !

Tony me regardait. Je pleurais, mais je hochai la tête.

— Voyons, Pil, dit-il après un temps de réflexion. Tu peux encore t'en tirer et...

Pil se mit à rire ! Avec tristesse, mais il riait ! Et nous savions, Tony et moi, pourquoi il riait. D'après ce que Tony nous avait expliqué, nous devons marcher encore pendant plus de deux semaines avant d'atteindre sa Communauté. Pas question, même si j'avais eu l'endurance nécessaire, d'installer Pil sur un brancard et de l'emporter : la souffrance l'eût achevé.

Mais alors ? L'abandonner ? Le laisser mourir là, seul, de soif, de faim... Ah, son Seigneur Bertaudet ne méritait pas que l'on s'incline devant lui !

Le triste rire de Pil cessa.

— Laura, je sais ce que tu penses, fit-il d'une voix affirmée. Tu es une fille raisonneuse, incrédule... Et tu supposes que le Seigneur Bertaudet m'a abandonné. Ne comprends-tu pas que si je supporte d'insupportables souffrances, c'est parce qu'il m'a choisi, moi, indigne, pour régénérer la race humaine ? Tony, tout est clair désormais. Le sang des Hommes des Refuges... mon sang... renferme quelque chose qui tue la Maladie. Ainsi, le Jeune est sauvé. Et l'Adulte est libre. Mais à quel prix ! Car cette chose affaiblit l'organisme et fait vieillir bien avant l'âge normal. Voilà pourquoi j'étais Support à vingt-six ans : c'est que j'étais déjà Vieux. Il ne manque plus qu'à résoudre le troisième problème : « Le Vieillard sera guéri », c'est-à-dire que dès que l'Adulte immunisé sera devenu un Support, il faudra le guérir du mal que le sang du Refuge lui avait inoculé. Mais cela, Tony, ce sera le rôle de ta Communauté. D'après ce que tu m'as confié, elle est équipée pour découvrir ce qu'il y a d'exceptionnel dans mon sang. Le Seigneur Bertaudet avait tout prévu !

Il se tut. Il avait préparé ces phrases depuis longtemps, sans doute depuis que la Horde l'avait mutilé. Et j'en étais bouleversée, parce que cela prouvait la confiance qu'il éprouvait envers son Seigneur Bertaudet.

Nous aurions pu suivre une autre route, ou bien passer à quelques centaines de mètres de lui sans le voir... Mais non ! Le Seigneur Bertaudet avait dirigé nos pas...

Quelle plaisanterie ! Sans doute était-ce cela que, dans les livres, on

appelait la Foi. Mais en vérité, si nous avions découvert Pil, c'est parce que Tony avait été malade. Sans quoi, évidemment, nous eussions évité de suivre la route de la Horde.

Mais après tout, n'était-ce pas le Seigneur Bertaudet qui avait provoqué la blessure de Tony ? Je repoussai aussitôt cette idée stupide. Ce Bertaudet était mort depuis plus de cent ans, et donc...

Cessant de rêver, je regardai de nouveau Pil et Tony. Ce dernier venait d'entailler légèrement le poignet de Pil (les blessures apparentes de celui-ci présentaient un aspect répugnant) et il me demanda doucement :

— Laura ? Viens.

Il pensait encore au salut de la race ! Et moi, j'allais être malade pendant plusieurs jours ! Je faillis refuser. Mais Pil qui me regardait sans me voir avec ses yeux d'aveugle murmura :

— Laura ? Je t'en prie...

Je recommençai à pleurer et je me mis à genoux. Deux minutes plus tard, quelques gouttes de sang de Pil, de l'Homme du Refuge, circulaient dans mes veines. J'étais devenue à sa place le réservoir, l'inépuisable réservoir où l'on pouvait puiser ce qui tuait la Maladie.

Mais j'étais alors dans un tel état de fatigue physique et nerveuse que je m'évanouis.

.
— —
.

Quand je revins à moi, j'étais allongé à l'ombre, sous un arbre. Tony, sombre et soucieux, était assis près de moi. Je lui demandai :

— Pil ?

Je n'oublierai jamais son geste. Il leva ses deux bras sur les côtés, mains à hauteur de la ceinture, puis il les laissa retomber et baissa la tête.

— Mort ? soufflai-je.

Il répondit :

— Oui.

Rêveuse, je murmurai :

— C'est mieux ainsi. Il a fini de souffrir.

— Oui, murmura-t-il... Il a fini de souffrir.

Mais sur un ton si étrange que je me levai, que je le regardai droit dans les yeux. Il ne put supporter mon regard.

— Tu l'as tué ! fis-je avec horreur.

Il avoua, humblement :

— Oui, Laura... Je l'ai tué.

Et, très vite :

— Il me l'a demandé... Il m'a imploré... Il désirait que... que cela se

fasse pendant que tu ne le verrais pas. J'ai recouvert son corps avec des pierres...

Puis sa voix se raffermi :

— Sois raisonnable, Laura. Il n'y avait que cette solution... ou celle qui consistait à le laisser agoniser, seul, pendant des jours et des jours, dans d'atroces souffrances.

Chose extraordinaire, je ne fus pas indignée, et je n'avais nulle peine. Je n'éprouvais qu'un immense attendrissement pour Pil.

À deux reprises, j'avais vu en compagnie de Mathus des Supports qui souffraient atrocement, alors que l'on ne disposait de rien pour les calmer, et j'avais demandé à Mathus :

— Pourquoi ne pas les tuer ? Ils ne souffriraient plus, La mort n'est rien. La souffrance est tout.

Il s'était fâché et m'avait grondée, de sa grosse voix :

— On ne doit pas tuer les humains !

... Même quand la douleur leur arrache des hurlements de bête à l'agonie, et qu'on ne peut rien pour eux ?

Je saisis la main de Tony – peut-être celle qui avait tué Pil — :

— Tu as bien fait, dis-je à mi-voix.

Il se rasséra tout de suite. Il avait eu peur de ma réaction.

Un gros nuage blanc masquait le soleil. Pendant une fraction de seconde, j'imaginai que ce qui avait été Pil était là-haut, assis sur le nuage à côté de son Seigneur Bertaudet, et qu'il nous regardait avec tendresse... surtout moi, qui pouvais désormais sauver la race humaine.

Final

Je n'oublierai jamais ce matin de novembre (depuis l'apparition de la Maladie, on n'avait rien modifié à l'ancien calendrier... pourquoi l'eût-on fait ?) où Tony arriva en courant et entra en trombe dans la petite maison que nous occupions au village de la Communauté.

— Laura ! cria-t-il, délirant de joie. Ça y est ! On a trouvé !

Il me serrait dans ses bras mais moi, maussade, je me disais qu'ils y avaient mis le temps !... Huit ans que nous étions là ! Huit ans pendant lesquels je n'avais cessé de vieillir. C'est banal, de vieillir, on le sait. Nul n'y échappe.

Oui, mais... Quand nous étions arrivés au village de la Communauté, Tony et moi, je n'avais pas encore dix-sept ans. J'en avais vingt-cinq. *Et j'étais vieille*. Pas encore un Support, mais vieille à vingt-cinq ans, comme Pil l'avait été à vingt-six. J'étais amaigrie, ma peau s'était légèrement parcheminée et j'avais perdu les trois quarts de mes moyens physiques. Comme Pil... Et je le détestais, et je regrettais que nous ayons mélangé notre sang.

Pourquoi n'avais-je pas refusé ? J'aurais été encore jeune et belle. Oh, certes, Tony paraissait m'aimer comme au premier jour... Mais *paraissait*, comprenez-vous ? J'imaginais qu'il avait pitié de moi. Quand je me regardais dans un miroir, que je voyais ma peau desséchée, mes pommettes saillantes, je me disais qu'il jouait la comédie, qu'il ne pouvait pas aimer une telle femme.

Et je me disais aussi que j'étais perdue, et que, comme ceux des Refuges, j'allais bientôt mourir. Dans cinq ans ? Dans dix ans ? Pil me l'avait expliqué souvent : ce mal que l'on contractait dans les Refuges – ou du moins que certains contractaient – immunisait de la Maladie, mais on en mourait jeune.

Au début, quand nous étions arrivés, Tony et moi, mon cœur chantait d'espoir. Car j'avais constaté que, comme Tony l'avait dit, la Communauté s'était attachée depuis toujours à vaincre les maux dont parlaient les livres légués par leur Bertaudet. Il y avait une équipe de chercheurs très sérieux, qui, tout de suite, avaient examiné mon sang à l'aide de microscopes. Ce sont des appareils qui grossissent des centaines de fois, Mathus m'en avait parlé.

Malheureusement, ils n'avaient rien trouvé d'anormal, sinon une inquiétante diminution du nombre des globules rouges. Ce qui, d'après eux, expliquait ma faiblesse. Or, ce mal-là était longuement étudié dans la bibliothèque médicale de la Communauté. Et on le donnait

comme pratiquement inguérissable.

J'étais alors passé dans un état de dépression d'où l'on ne me tira qu'en me prouvant que ce n'était pas exactement de ce mal que je souffrais, mais d'une forme atténuée. La preuve, c'est que le taux des globules rouges dans mon sang restait constant. Très bas certes, mais constant.

Alors, ils s'étaient mis à chercher un remède. Bertaudet n'avait-il pas affirmé que « Le Vieillard sera guéri » ?

Pendant des mois, des années, j'avais entendu parler de « virus », et de temps à autre, comme aux quelques Jeunes qui avaient mélangé leur sang au mien et qui étaient devenus réfractaires à la Maladie, les Chercheurs tentaient quelque chose.

Ou bien ils nous faisaient boire je ne sais quoi – ça avait toujours un goût détestable. Ou bien, une fois de plus, ils mélangeaient notre sang. Ou bien... Oh, je ne sais plus tout ce qu'ils ont essayé !

Et chaque fois s'élevait parmi eux le même concert de lamentations :

— Ah, si nous disposions encore d'aiguilles pour les prises de sang !

— Ah, si nous possédions un microscope électronique !

— Ah, si toutes les drogues miracle dont parlent les livres existaient encore !

— Ah, si...

Et moi je me disais avec amertume :

— Ah, si « leur » Bertaudet vivait encore ! Il saurait ce qu'il faut faire pour que je cesse de vieillir !

.
— . —
.

Et cela dura pendant huit ans ! Huit ans au cours desquels je vieillissais avec une rapidité qui m'affolait. Je n'arrivais même pas à croire que Tony m'aimait encore. Il allait avoir soixante ans, lui... Mais il fallait le voir, solide, bronzé, dix fois plus jeune que moi en apparence !

J'étais vieille. À vingt-cinq ans, j'étais vieille, par la faute de Pil. Et lui, à soixante ans, il était jeune.

.
— . —
.

— Laura ! Ils ont trouvé ! Et c'était si simple ! Il suffisait d'y penser. Si simple que Bertaudet, en génie qu'il était, n'a jamais eu l'idée de nous dicter la solution. Un enfant l'aurait trouvée !

Il m'avait prise dans ses bras, et c'était la première fois que je le voyais pleurer. C'est alors que je compris que j'étais devenue encore

plus vieille, encore plus laide que je ne le supposais. Car il pleurait de joie, en se disant que j'allais sans doute cesser, de vieillir.

.
— —
.

Je ne sais si vous imaginez les changements qui, en quelques années, s'étaient produits, d'abord autour de la Communauté, puis plus loin, plus loin encore.

Les Quêteurs presque à bout de forces avaient fini par apprendre que « Le Jeune sera sauvé ».

Essayez de voir la scène : un Quêteur, déjà traité avec le sang provenant de Pil en ligne indirecte – par moi, Laura ! – en voit un autre, plus jeune que lui peut-être, rôdant seul et donc sans Support.

Il s'en approche, et l'autre, défiant, croit qu'il veut lui proposer une Quête commune. Mais non.

— Tu es à bout ?

— Pas tout à fait... C'est mon deuxième jour.

— As-tu un couteau ? Fais une très légère entaille dans ton bras. Une égratignure. Tiens, regarde, comme ceci...

— Mais...

— Que risques-tu ? Si quelques gouttes de mon sang se mélangent au tien, tu ne seras plus Implant... ni Support d'ailleurs... mais tu vivras ! La Maladie te quittera. C'est ainsi que je vis seul moi-même depuis des mois, offrant le salut à tous ceux que je rencontre. Qu'est-ce que ça te coûte ? Ensuite, tu feras comme moi. Tu flâneras au hasard, et quand tu rencontreras un Quêteur, tu lui offriras quelques gouttes de ton sang.

Et l'autre se laissait convaincre. Que ne tenterait-on pas quand on se sait condamné à vingt ans !

Et cela réussissait à tout coup – après quelques jours d'extrême faiblesse. Si bien qu'ils devaient être des milliers et des milliers dont les veines véhiculaient le sang qui régénérerait. Pil pouvait être fier de lui : il avait sauvé la race humaine.

Même certains Implants pourvus d'un Support, mais désireux d'abandonner celui-ci, sollicitaient la Fraternité du sang !

Oui, au début ils n'étaient que quelques dizaines. Désormais, qui pouvait savoir jusqu'où le sang de Pil avait essaimé ?

Les Jeunes étaient sauvés. Les Adultes étaient libres.

Restait à guérir les Vieillards – et surtout les Vieillards de vingt-cinq ans tels que moi...

.
— —
.

... Et je guéris. Pas tout de suite, bien que la guérison ne demandât que quelques jours. Il fallut attendre encore deux ans, le temps que le mal de Pil, qui me rongeaient, fasse de moi un Support.

Car tout était dans les Instructions de Bertaudet. Vous remarquerez que je ne dis plus « leur » Bertaudet. Cet homme était un génie. Tout y était : il suffisait de réfléchir.

« *Le Jeune sera sauvé.* » Facile : il suffit de glisser dans son sang quelques gouttes de celui d'un malade tel que Pil... ou que moi. La Maladie est vaincue.

Dès lors, « *L'Adulte sera libre* »... puisqu'il n'aura plus besoin d'un Support.

Mais il vieillira vite, très vite... jusqu'au moment où il deviendra lui-même Support, même s'il n'a que vingt-six ans.

Le problème, c'était « *Le Vieillard sera guéri* ». Quand, même à vingt-six ans, il sera Vieux, il n'aura plus rien à redouter de la Maladie. Mais comment le guérir du mal qu'on lui avait inoculé pour chasser celle-ci ?

On avait cherché pendant huit ans !

Et c'était si simple ! Quand on était Jeune, le mal de Pil (j'ignore le nom que lui donnait Bertaudet) chassait la Maladie. Eh bien, quand on était Vieux, la Maladie chassait le mal de Pil... et n'avait aucun effet sur les Supports que nous étions devenus.

. - -

« Et les Vieillards seront guéris... » Jusqu'à mon dernier jour je me souviendrai de cet instant où mon bras, délicatement égratigné, fut mis en contact avec celui d'un Jeune qui, jamais, n'avait été immunisé.

Tony était là. Malade de peur. Pourtant, on avait déjà pratiqué des dizaines, des centaines, voire des milliers de fois cette opération si banale.

Mais il avait peur, et cela me réchauffait l'âme.

La Maladie, chassée par le sang de Pil, passa de nouveau dans mon sang. Cela ne me fit ni chaud ni froid. Et je souriais timidement à Tony. Il me dit :

— Ne t'inquiète pas... Il n'y a encore jamais eu d'échec.

Je ne comprenais pas pourquoi il avait peur. Me perdre ? Il n'aurait pas été embarrassé pour me remplacer, solide et beau comme il l'était. Alors que j'étais vieille, ridée, à bout de forces... à vingt-sept ans.

— Ne bouge plus, me dit-il alors que j'étais encore allongée. Il faut que tu restes immobile pendant au moins une heure. C'est une

question de...

Je n'ai pas compris ce qu'il m'expliquait : des mots de médecin. Mais j'étais heureuse parce qu'il s'occupait de moi. De moi, si vieille à vingt-sept ans, alors qu'il était dans sa splendide soixantaine.

.
- -
.

... Trois jours plus tard, je n'étais plus moi-même. C'est-à-dire... Si fait, j'étais moi, l'ancienne Laura. Mes rides avaient disparu, je me sentais pleine de forces. Incroyable ! J'étais redevenue une jeune femme ! En trois jours !

Ah, Bertaudet était vraiment un génie. Je me regardais dans le miroir. J'étais Laura, celle que Mathus, Pil et Tony avaient connue. Oui, je sais : Mathus, Pil, Tony, en si peu de temps... Qu'y pouvais-je ? Le monde était pourri, pas moi.

Un souvenir assez tendre pour Pil. Si nous avions pu le ramener ici, à la Communauté, il aurait, comme moi, repris l'apparence qu'il avait avant que son mal ne le ronge. Mais comment était-il *avant* ?

Je me le demandais, rêveuse, quand Tony entra. Ce n'était plus le Tony d'autrefois. Il plaisantait rarement. J'en étais persuadée, c'était parce que j'étais devenue vieille et qu'il avait cessé de m'aimer. Par devoir, il se contraignait à me rencontrer deux ou trois fois par jour.

Pourtant, je ne pus m'empêcher de lui demander :

— Comment suis-je ce matin, Tony ?

Il ne répondit pas tout de suite. Il s'était assis, un sourire morne aux lèvres. Enfin, il murmura :

— Laura, tu es telle que je t'ai connue là-bas ; près du petit pont sur le torrent. C'est prodigieux. Mais moi...

Sa gorge se serrait.

— Moi, j'ai dix ans de plus, souffla-t-il. Alors, je vais te dire...

Il ne pouvait plus parler. Et je savais si bien ce qu'il voulait me dire ! J'allai vers lui, je m'assis sur ses genoux.

— Tu n'oublies qu'une chose, Tony. C'est que j'ai été vieille. Plus que toi. Bien plus que toi. Et je me suis demandé si souvent... si tu continuerais à vivre avec la vieille que j'étais. Ton âge ne compte pas : même quand tu auras cent ans, je t'aimerai encore.

Il fit une horrible grimace : c'était pour s'empêcher de pleurer. Un homme, ça ne pleure pas – du moins un homme tel que Tony.

Mais il ne répondit rien, parce qu'il n'y avait rien à répondre.

FIN

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
24 DÉCEMBRE 1974 SUR LES
PRESSES DE L'IMPRIMERIE
BUSSIÈRE, SAINT-AMAND (CHER)

— N° d'impression : 1704. —
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1975.
Imprimé en France

[1] *Note de l'auteur* : Je souhaite que si, par extraordinaire (ils n'en ont guère le temps) un médecin lit ce roman, il ne voie dans ces lignes que ce que j'y ai écrit. C'est à dire que, dans un groupe de quelques centaines d'humains privés de tout chirurgien et de tout produit pharmaceutique, le rôle d'un médecin se bornerait à peu près à celui d'un excellent infirmier. Il pourrait, certes, diagnostiquer les maladies. Mais sans médicaments... comment guérir les malades ?

[2] Pour les lecteurs qui s'étonneraient de ces notations en kilomètres ou en mètres, rappelons qu'existaient encore (oh, bien vétustes !) des cartes géographiques. À la Communauté, on en avait soigneusement recopié certaines, et Tony, sans l'avouer, portait sur lui une de ces copies sur laquelle il avait tant bien que mal rapporté la route qu'il avait suivie.